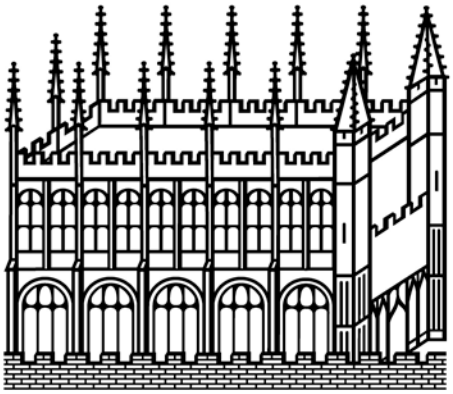


Bodleian Libraries

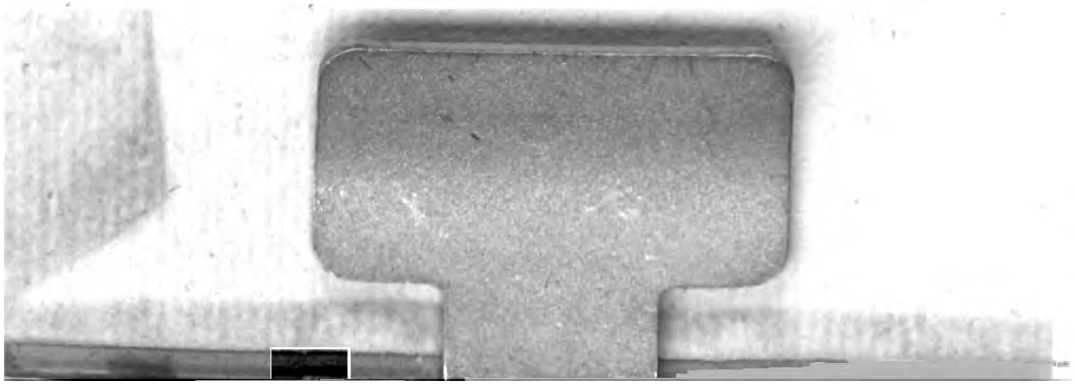
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



BS. 8°
B29.

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES.
TOME QUATRIEME.

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A LA LITTÉRATURE.

PAR M. *D. L. P.*

TOME QUATRIEME.

A BRUXELLES,

Et ſe trouve à PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,

Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1785.

LETTRE

*A M. DE S***. T. G. des G.*

Avec quelques Obſervations ſur les Anecdotes.

L'Hiſtoire ne dit que les faits,
Le tems ſeul dévoile les cauſes.

Vous daignez m'aſſurer, Monſieur, que mon *Recueil d'Anecdotes & autres Pièces intéreſſantes*, vous ont fait quelque plaiſir : plaiſir (ajoutez-vous) qu'ont partagé pluſieurs de vos amis & de vos connoiſſances ; & je ſuis d'autant plus flatté d'un ſuffrage tel que le vôtre, que j'en connois mieux tout le prix.

Vous ſemblez pourtant étonné du ſilence que j'ai cru devoir obſerver relativement à quelques Critiques,

concernant un très-petit nombre de mes Anecdotes. C'eſt donc uniquement pour empêcher que cet abſolu ſilence de ma part ne puiſſe être mal interprêté, que je vais avoir l'honneur de vous répondre ſur cet article.

En partant de la leçon que j'ai reçue, il y a près de 40 ans, du célèbre & ſage *Fontenelle*, & que j'ai imprimée comme un monument qui m'eſt cher des bontés dont il vouloit bien m'honorer, (dans le ſecond volume de ce Recueil, page 303), j'eus toujours pour principe de ne jamais répondre aux critiques dont mes foibles Ouvrages ſeroient trouvés dignes, qu'en tâchant de me corriger, au cas qu'elles fuſſent bonnes; à moins qu'elles ne continſſent de ces ſortes de perſonnalités,

ſur leſquelles tout Auteur honnête ne ſauroit garder le ſilence.

Ce n'eſt pas, Monſieur, que je ne puſſe produire, dans ce cas-ci, d'aſſez bonnes excuſes en mà faveur : mais que font au Public raiſonnable ces petits débats littéraires, ſur-tout lorſque l'aigreur vient à s'en mêler, & qui finiſſent preſque toujours par nuire aux gens de Lettres, en ſervant de pâture à la malignité de ceux dont toute eſpèce de mérite a toujours droit de bleſſer l'amour-propre?

Mais à vous, Monſieur, à vous ſur-tout à qui je crois le devoir, permettez, je vous prie, que je vous faſſe part de quelques obſervations que ces mêmes critiques m'ont inſpirées ſur ce qui concerne les Anecdotes dont il s'agit:

Le Cadran d'une horloge marque l'heure, ſans que le travail de l'intérieur ſoit apperçu. Ne pourroit-on pas dire qu'il en eſt à peu près de même de l'Hiſtoire, comme Recueil de Faits plus ou moins exacts, dont les Auteurs ſe ſont très-rarement trouvés à portée de connoître les cauſes, & qui depuis qu'on s'eſt mêlé de l'écrire, ſe ſont preſque tous ſervilement copiés les uns les autres?

Auſſi les perſonnes qui en ſont curieuſes, & ſur-tout celles qui n'ont d'autre but que celui de s'inſtruire, ont-elles ſouvent recours aux Actes & aux Mémoires particuliers, ſoit imprimés, ſoit manuſcrits, échappés aux ravages du tems, dans les Dépôts ou publics ou particuliers.

Mais indépendamment de ces reſ-

ſources ordinaires, très-propres pour ſervir à débrouiller nombre de faits ſur leſquels les Hiſtoriens n'ont pu haſarder que des conjectures plus ou moins vraiſemblables; ne conviendra-t-on pas que les Portes-feuilles long-tems ignorés des contemporains, ſur-tout de ceux préſumés avoir été inſtruits par état, ou de ceux qui étoient faits pour l'être, ne puiſſent contenir beaucoup de Pièces ſecrettes, ainſi que d'Anecdotes capables de jetter un plus grand jour ſur les cauſes juſqu'ici cachées de bien des faits qui ſont toujours reſtés, ſoit obſcurs, ſoit douteux?

Et dans ce cas, ne s'enſuivra-t-il pas qu'un véritable Amateur de l'Hiſtoire, à la connoiſſance duquel quelques-uns de ces Recueils, que la po-

litique, la crainte, ou des intérêts particuliers ont tenus long-tems reſſerrés, ſoient enfin parvenus, n'a pas dû craindre qu'on pût, avec quelque raiſon, le rendre reſponſable du plus ou du moins de véracité dont chacune d'elles, en particulier, pourroit ſe trouver ſuſceptible ?

On conviendra pourtant que le motif de la critique de ceux que l'amour du Vrai peut engager à redouter ces ſortes d'erreurs, ne ſauroit être que louable. Mais ce motif ſera t-il regardé comme ſuffiſant pour proſcrire ou diſcréditer une collection entière de ce genre, & dont l'Editeur n'eut en effet d'autre but, en joignant l'agréable à l'utile, que celui d'inſtruire en amuſant ?

On oſera même ajouter, que de

cent Anecdotes livrées au creuſet de la Critique, dût-il ne ſurvivre que cinquante, ou moins encore, ces dernières ayant droit alors d'être regardées comme autant de Vérités hiſtoriques, atteſteront toujours le gré qu'on doit ſavoir à ceux qui, après avoir eu le bonheur de les avoir dérobées à l'oubli, peut-être éternel, n'ont pas craint de les ſoumettre à cette épreuve.

Et ſi ce n'eſt, en un mot, que dans l'Hiſtoire qu'on doit apprendre les grands événemens par les petites cauſes; & ſi ce n'eſt que dans ces eſpèces de Dépôts (*) qu'elles peuvent être trou-

---

Note qu'il faut lire.

(*) Sans compter les Dépôts publics, quoique difficilement ouverts, juſqu'à certain point, à moins d'une protection particulière, dans combien de Cabinets de Paris ſeul ne ſe trouve-

vées, on fera ſans doute toujours

---

t-il pas de ces ſortes de Recueils, ou d'Archives ſecrettes & négligées, dans leſquels on pourroit vraiſemblablement puiſer de grandes lumières ſur plus d'un point obſcur de notre Hiſtoire?

Il exiſte par exemple, dans un de ces Cabinets, à Paris, ainſi que nous l'atteſte une perſonne bien connue, & dont le témoignage ne peut être ſuſpect, un gros & ancien Recueil, contenant toute une correſpondance ſecrette & long-tems ſuivie, entre le Roi *Louis XIV* & le *ſieur de la Chambre*, ſon Médecin, ſur une ſcience fort extraordinaire, & à laquelle on n'auroit jamais ſoupçonné ce Monarque d'ajouter un degré de foi, bien fait pour étonner, ſi l'on n'étoit pas, de tout tems, convaincu que les plus grands Hommes ont été ſuſceptibles des plus grandes foibleſſes!

Qui croiroit en effet aiſément, que ce Prince étoit ſi perſuadé du talent que s'attribuoit ce Médecin, de juger, ſur la ſeule phyſionomie des gens, quel étoit non ſeulement le fond de leur caractère, mais encore à quelles Places & à quels emplois chacun d'eux pouvoit être propre? Et qu'en partant

bien, & de les y chercher, & de ne

de cette intime perſuaſion, ce Monarque ne ſe déterminoit, ſoit en bien, ſoit en mal, ſur les choix qu'il avoit à faire, qu'après avoir conſulté ſur ce ſujet ce ſingulier Oracle? ... Et dans ce cas, quel puiſſant intérêt ne doit-il pas réſulter de pareils détails?

Cette Anecdote, unique, & d'autant plus ſinlière qu'elle eſt échappée aux yeux auſſi attentifs que perçans des Courtiſans qui approchoient le plus près de *Louis XIV*, eſt pourtant conſtatée dans le Dépôt dont il s'agit, par les Lettres originales & reſpectives, tant du Conſultant que du Conſulté! On ajoute même à ceci, qu'il ſe trouve, vers la fin du Recueil, une note de ce dernier, conçue à peu près dans les termes ſuivans : « Si je meurs avant » Sa Majeſté, elle court grand riſque de faire, » à l'avenir, beaucoup de mauvais choix. »

Et ce qu'il y a de plus ſingulier encore, c'eſt que les ſuites ſemblent n'avoir que trop de fois juſtifié la juſteſſe de cette prédiction!

Quoi qu'il en ſoit, on ne pourra guères diſconvenir qu'un pareil Recueil ne doive renfer-

pas craindre de les rendre publiques.

J'ai l'honneur, &c.

---

mer nombre de faits auſſi inſtructifs que vraiment curieux.

On dira, ſans doute, qu'il faudroit du moins ſavoir quel eſt le poſſeſſeur d'un pareil manuſcrit ?

Mais c'eſt ſur quoi l'Éditeur, après les inſtances les plus preſſantes, n'a pu tirer d'autre réponſe de la perſonne dont il tient ce qu'on vient de lire, ſinon : « J'ai donné ma parole » d'en garder le ſecret ; & ſans l'aveu des » perſonnes qui me l'ont demandée, rien ne » pourra m'y faire manquer. ».

Marin Cureau, ſieur de la Chambre, né au *Mans*, vers l'an 1594, Membre de l'Académie Françoiſe & de

celle des Sciences, Médecin ordinaire du Roi, égaya l'étude de la Médecine & de la Philoſophie, par la culture des Belles-Lettres : il laiſſa des Ouvrages dans tous ces genres : 1°. *les Caractères des Paſſions*, 4 volumes in-4°, réimprimés à *Amſterdam*, en 5 volumes in-12 ; 2° *l'Art de connoître les Hommes ;* 3°. *la Connoiſſance des Bêtes*, in-4°. ; 5°. *Conjectures ſur la Digeſtion ;* 6°. *le Syſtême de l'Ame*, & pluſieurs autres morceaux ſur des matières de Phyſique.

Il mourut en 1669, à 75 ans.

P. S. A la vue des titres ſeuls des deux premiers & principaux Ouvrages de ce Médecin, on ne peut s'empêcher d'obſerver, qu'il eſt au moins probable

qu'il a pu ſe livrer, en effet, à l'étude particulière de la ſcience dont il vient d'être ici queſtion.

ANECDOTE ANGLAISE,

CONCERNANT

M. J. WILKES *.

CET homme, vraiment ſingulier, après avoir oſé traiter aſſez cavalièrement, dans un Pamphlet périodique, une grande Princeſſe, le *Lord Bute*, alors Miniſtre, & autres grands perſonnages, qu'un parti contraire au leur vouloit rendre odieux à la Nation Anglaiſe, s'étoit ſouſtrait à leur reſſentiment en cherchant un aſyle en France.

Après avoir vécu quelques années à Paris, où ſa célébrité, ſon caractère auſſi ferme qu'original, & ſon goût pour le

* Auteur du fameux *Nort-Briton*.

plaiſir, l'avoient fait aſſez généralement accueillir ; les amis qu'il avoit laiſſés à Londres s'étant vivement inté reſſés en ſa faveur, & lui ayant mandé qu'il pouvoit y retourner ſans crainte, il ſe diſpoſoit à ſe rendre à leurs invitations, lorſqu'arriva la ſcène Anglaiſe qu'on va lire.

Pendant le cours d'un dîner que lui donnoit, quelques jours avant ſon départ de Paris, feu *M. de Buſſy*, ancien premier Commis des Affaires Etrangères, & auquel, entr'autres convives, ſe trouvoient l'Editeur & feu *Crébillon* fils : ce dernier, très-lié avec *M. Wilkes*, s'étant aviſé de lui dire, en plaiſantant :

» Mais, mon cher *Wilkes*, en t'expo-
» ſant ſi légèrement à retourner en
» Angleterre, ſur-tout ayant à redouter
» de ſi puiſſans ennemis, ne te ſens-tu
» pas, un peu, chatouilleux de la gorge ?
» & dans ce cas, en qualité de Martyr
» de la liberté Anglaiſe, ton Diſcours

patibulaire eſt-il prêt ?.. Pourquoi pas, mon ami ? (lui répondit, ſur le même ton, l'autre) ; le ſage ne doit-il pas s'attendre & être prêt à tout ? » Je te » reconnois là ! (reprit *Crébillon*). » Mais, en ce cas, je voudrois bien, » n'y pouvant aſſiſter, que du moins tu » nous en fiſſes part ?.. Très-volontiers » (repartit l'autre) ; mais laiſſe-moi » dîner en paix : nous verrons au deſſert.

On peut juger combien ce colloque amical amuſa l'aſſemblée, ſur-tout compoſée de convives peu graves & qui ne demandoient qu'à rire.

Mais nombre de propos également plaiſans ayant ſuccédés à celui-ci, le dîner prolongé preſque juſqu'à la nuit, l'avoit abſolument fait oublier ; lorſque vers la fin du deſſert, *M. Wilkes* qui, comme plus d'un autre convive, s'étoit vu forcé de ſortir pour quelques inſtans, rentrant tout-à-coup dans la ſalle à manger, la tête nue, ſans cravatte, la che-

miſe rabattue ſur la poitrine, une ſerviette roulée autour du col avec un nœud coulant ſervant de corde, tel enfin qu'un vrai pendart arrivant à *Tyburn* * : » Meſſieurs (dit-il en montant ſur un fauteuil, au bout de la table), « un » Anglais tient toujours parole; ainſi » daignez m'entendre?

A ce ſpectacle, ceux qui ont connu perſonnellement *M. Wilkes*, c'eſt-à-dire, tout ce que ſa figure décharnée, ſa pâleur naturelle, ſon œil louche & dur avoient de ſiniſtre, peuvent juger de l'impreſſion qu'il fit ſur l'aſſemblée, & notamment ſur les femmes!

Il la ſurprit bien plus encore par l'éloquence, auſſi noble que pathétique, d'une harangue, où reſpiroient à la fois l'amour de la Partie, les droits & privilèges de la Nation cruellement attaqués, que ſon zèle avoit cru devoir défendre, juſqu'à s'expoſer à s'en voir

* C'étoit alors la *Grève* de Londres.

la victime, où tout enfin ce qu'il étoit poſſible de réunir dans un diſcours d'un quart-d'heure au plus, étoit fait pour frapper, attendrir & armer, pour ainſi dire, en ſa faveur les témoins de ſon ſupplice, étoit exprimé, ou plutôt peint en traits de feu.

On ſait quel fut le ſuccès du voyage de cet homme, auſſi décidé qu'intriguant; & qu'après avoir été *Alderman*, adoré du Peuple, il fut enfin Lord Maire, malgré la Cour, & Membre du Parlement, malgré le Parlement, n'ayant que la loi pour lui, avec environ cent mille livres de rente.

On ne peut diſconvenir aujourd'hui que ſi le Parlement, lorſqu'il en étoit Membre, eût fait plus d'attention à ſes remontrances, lorſqu'on ſe détermina à tirer l'épée contre l'Amérique, les treize Etats-Unis ſeroient peut-être encore ſous la domination Angloiſe.

Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire les cinq Diſcours qu'il y prononça ſur cet important ſujet.

On les trouvera traduits en François, dans un ouvrage très-eſtimable, intitulé : *Nouvelles Obſervations ſur l'Angleterre, par un Voyageur :* Volume in-12. *Paris* 1779, *chez la veuve* DUCHESNE, *rue Saint-Jacques.*

P. S. Nous croyons qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici un paſſage de ſon premier Diſcours, qui ſemble avoir été dicté par une eſpèce d'eſprit prophétique, & que les vrais Anglais n'oublieront probablement jamais.

» Vous peſez (dit-il) aujourd'hui » votre deſtinée dans la grande balance » des Empires : je la vois baiſſer, tandis » que l'*Indépendance* Américaine *

* *Cette indépendance fut en effet déclarée le 4 Juillet 1776, c'eſt à dire, dix-huit mois après la prononciation de ce Diſcours.*

» s'élève au pouvoir & à la grandeur
» des Etats les plus floriſſans : car elle
» bâtit ſur une baſe ſolide, *la Liberté.*

» Oui, Meſſieurs, je tremble ſur les
» conſéquences preſque certaines d'une
» entrepriſe, qui n'eſt fondée que ſur
» l'injuſtice & la cruauté !.. Les Amé-
» ricains voudront certainement défen-
» dre leurs propriétés & leur liberté,
» avec le courage qu'elles inſpirent à
» des hommes qui fuient la tyrannie,
» avec le courage que nos ancêtres ont
» montré dans des occaſions pareilles.
» Ils ſe déclareront *Indépendans*, n'en
» doutez pas ; ils en riſqueront les
» ſuites, quelles qu'elles puiſſent être,
» plutôt que de courber leur tête ſous
» le joug que l'Adminiſtration leur fa-
» brique... Livrés au déſeſpoir, ils
» ſentiront que, non contens de tirer
» l'épée, vous voulez brûler le fourreau.
» Vous les déclarerez *Rebelles*, de la
» façon la plus irritante : toute idée de

» réconciliation va s'évanouir ; tout le
» Continent du nord de l'Amérique va
» ſe démembrer de l'Angleterre, & la
» grande Arche que nous avons élevée
» pour la joindre avec nous, eſt au
» moment de ſe rompre...Mais non,
» j'eſpère que la juſte indignation du
» Peuple Anglais punira les Auteurs de
» ces pernicieux conſeils ; & que les
» Miniſtres qui ont imaginé ces fatales
» meſures, paieront de leur tête la
» perte de la première Province Amé-
» ricaine. »

Ce paſſage ſeul met à portée de juger de la vive & mâle Eloquence de ces cinq Diſcours.

RELATION

Du voyage de Louis XIV à Nantes, en 1661, écrite par ordre de ce Monarque, aux deux Reines, ſa Mère & ſon Epouſe *.

PAR un ſoleil ardent & beaucoup de pouſſière,
Entouré de Seigneurs & devant & derrière,
Le plus brave des Rois, comme le plus charmant,
Quitta *Fontainebleau*, piquant très-vertement.

Deux Princes de ſon Sang, dont le mérite extrême
Fait autant que leur rang qu'on les craint & les aime,

* Cette Pièce, très-curieuſe à plus d'un égard, & très-peu connue, tirée du Porte-feuille de M. D. P***, eſt de *François de Beauvilliers*, Comte de *St. Aignan*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, premier Gentilhomme de la Chambre, & de l'Académie Françoiſe, qui s'eſt diſtingué tant par ſon eſprit, que par ſon courage, & par ſa politeſſe, & qui mourut le 16 juin 1687, âgé de ſoixante-dix-neuf ans.

Elle eſt, dit-on, imprimée quelque part; mais ſi cruellement mutilée, qu'à peine peut-on la reconnoître.

Villequier, *Armagnac*, *de Turenne & Beaufort*,
Marchoient confuſément, mais ſans aucun diſcord.
Belleſons, *St. Aignan*, *Saucour & la Feuillade*,
Paroiſſoient des premiers à cette cavalcade.
Geſvres, *Froulay*, *Grâmont*, *le jeune Villeroy*,
Bouillon, *Séry*, *Guitry*, ſe tenoient près du Roy :
Vivonne, d'autre part, *Vervins & Chamarrande*,
Piquoient ainſi qu'Abbés courant une Prébende ;
Et *Blouin* pardevant, & le Sieur de *Nouveau*,
Avec pareille ardeur faiſoient trotter *Moreau*.

A peine étoit-on hors de la cour en ovale,
Que le vieux *Bruſquignan* laiſſa tomber ſa male ;
Mais le brave *Beaufort* qui vit, par l'accident,
La Toilette Royale en péril évident,
L'ôtant du foible dos de la méchante Roſſe,
La plaça de grand cœur dans le fond d'un caroſſe.
Quelques inſtans après une boucle rompit,
Dont le pauvre Cocher reçut un grand dépit :
Mais *Saucour*, enivré d'être appellé *mon Prince*,
S'employant plus lui ſeul que toute une Province,
De ſi bonne manière à l'œuvre ſe prêta,
Qu'en très-peu de moment le tout il rajuſta.

On voyoit cependant les côtés de la plaine
Richement tapiſſés de haute-lice humaine,
Et le peuple à genoux, en aſſez bon arroy,
Juſqu'à s'égoſiller, criant : *Vive le Roi !*
Mais tous les Magiſtrats, par le vouloir du Maître,
Ranguainoient la harangue, & faiſoient bien peut-être.

Longues tables par-tout étoient ſur des tréteaux,

Où les napes étoient couvertes de gâteaux,
Et d'où certaine voix, dont la douceur me touche,
Crioit, montrant du vin : *Sire, rincez la bouche* !

Bientôt dans *Orléans* reprenant nos travaux,
On quitta le carroſſe & reprit les chevaux.
Arrivant à *Cléry*, on alluma maint cierge,
Et le Roi dans l'Egliſe alla prier la Vierge :
Puis ſoudain remontant, chacun fit haut la main,
Et mieux qu'auparavant on ſe mit en chemin.

Or, comme d'ordinaire, à force d'aller vîte,
Sur-tout au grand galop, on arrive à ſon gîte,
On approcha *Saint-Dié*, d'où ſortoit maint Archer,
C'eſt-à-dire des gens portant cœurs de rocher,
Dont la troupe, au grand trot, par le Prévôt menée,
Nous parut aſſez leſte & bien diſciplinée.
. . . . . .
. . . . . .
Saucour alors fit voir le premier par ſa chûte,
Qu'un Seigneur de la Cour comme un autre culbute ;
Et des pieds à la tête abondamment crotté,
Par *Chamarrande* même il ſe vit imité.

Moi-même, un peu plus loin, de la cavalerie
Je me vis tout-à-coup homme d'infanterie ;
Mais ſans m'en étonner, d'un pas aſſez diſpos,
Je fus gagner *Amboiſe*, & ce fut à propos.

Là, je voulois en vain trouver une monture :
Le Commis me laiſſoit errer à l'aventure ;
Et lorſque de chercher enfin je me laſſai,

Devant lui, me tournant, ces mots je prononçai :

« Caſaque de velours, face déméſurée,
» Parle : que t'a donc fait ma caſaque cirée ?
» Eh quoi ! me prendrois-tu pour quelque Bandolier ?
» Veux-tu faire un Piéton d'un noble Cavalier ?..
» Répondez-moi, Seigneur de la triſte figure ?
» De dire quatre mots *Saint-Aignan* vous conjure !
» Et quand vous parlerez, taciturne animal,
» Si vous ne dites bien, moi je dirai fort mal.

Un rire des plus ſots paya cette boutade ;
Et ſemblant redouter plus cruelle incartade,
Soudain, pour couper court & terminer l'eſtrif,
Mon homme jettant l'œil ſur un cheval réſif :

« N'en parlons plus, dit il, Monſieur, car cette noiſe,
» Va bientôt attirer tous les badauts d'*Amboiſe*.
» Montez-moi ce cheval : je puis vous aſſurer
» Que je ne ſuis qu'un ſot, s'il va vous demeurer.

Hélas, qu'il diſoit vrai, le laid & plat viſage !
Ce fut de l'effectif, & non pas du préſage :
Car le cheval & lui s'accordant ſur ce point,
Il ne demeura pas, car il ne partit point ;
Mais levant le derrière & baiſſant fort la tête,
Il en fallut deſcendre & quitter cette bête,
Tandis que tout le monde étoit fort loin devant.

Furieux, enragé, je mis flamberge au vent :
Mais lui, tenant la ſienne à ſon fourreau colée,
A ma botte auſſi-tôt préſente l'accolée ;

Et tout à-coup plus doux qu'il n'étoit arrogant,
M'aida même à monter ſur un cheval fringant;
Avec lequel partant comme le vent de biſe,
Je gagnai *Marmouſtier*, où la nape étoit miſe.
Là des Moines polis, gras à lard, *guillerets* *,
Préſentoient de bon pain, de belle eau, du vin frais;
Et faiſant à chacun l'accueil le plus affable,
Juſqu'à la renverſer, couvrirent une table.

Partis delà bientôt, & par de longs détours,
Sans quitter le galop, ni s'arrêter à *Tours*,
On prenoit dans *Maïllé*, par avis ſalutaire,
Pendant le chaud du jour, un repos néceſſaire;
Quand auprès d'un grand Prince, étant ſur le côté,
Belleſons nous frappa d'une ventoſité,
Qui, pour notre malheur, ſous ces riantes treilles,
Nous ſurprit l'odorat autant que les oreilles **.

Ce fut en ces beaux lieux que *Villequier* teſta,
Et que contre la poſte aigrement il peſta;
Et que de mon côté je me vis fort en peine,
En m'informant en vain de Monſieur *de Turenne*;
Lorſqu'un Paſſant m'apprit qu'il s'étoit mis ſur l'eau,
Ayant à ſes côtés un bon gros Jouvençeau,
Avec un autre Blond, qui paroiſſoit malade,
En qui je reconnus *Vivonne* & *la Feuillade*.

A mille pas delà, j'apperçus *Villeroy*

---

* Diminutif des mots *gai*, *gaillard*.

** Ceci ſurprendra moins, en ſe rappellant que le burleſque à *la Scarron* étoit alors fort à la mode.

Tombant ſous un cheval qu'il préſentoit au Roi,
Tandis que ce bon Roi, touché de tant de zèle,
Sans vouloir l'accepter demeuroit ſur ſa ſelle.

Après cette aventure, & pouſſant en avant,
Le Monarque apperçut un repas très-galant
Qu'offroit *Valentiné*, ſuivi d'une grand' troupe.

Là, d'une belle main, *Louis* reçut la coupe:
Beaufort, *Saucour*, *Grâmont*, comme amis fort courtois,
En faiſoient les honneurs, & bril'oient fort tous trois.
Puis on gagna *Saumur*, contre notre eſpérance,
A force de piquer & de perſévérance.

Le Roi fit près de *Sorge* un repas excellent,
Que *Morant*, de *Touraine* & d'*Angers* Intendant,
Avoit fait préparer ſous la fraîche ramée,
Duquel on eût nourri quatre jours une armée.
Puis on paſſa le *Loir*, où le Peuple accourut,
Auquel le Roi, ſur l'onde, en demi-Dieu parut;
Où le Fleuve goûta, par de viſibles marques,
La gloire de porter le plus grand des Monarques:
Car tant qu'il en jouit il ſouleva ſes flots,
Et ne le voyant plus il ſe tint en repos.

Mais eſt-il quelque frein pour un peuple fidèle,
Lorſque ſans raiſonner il laiſſe agir ſon zèle?
Par ces bons *Angevins*, d'affection troublés,
Nous courûmes danger d'être tous accablés:
Mais coups de pied, de poing & de fouet, nous ſauvèrent,

Aux dépens des muſeaux ſur leſquels ils tombèrent.

Un épais Batelier, qui connoiſſoit le Roi,
Moins que toute la France, & beaucoup moins que moi,
Le croyant comme lui capable d'épouvante,
Lorſque dans les bateaux il faiſoit ſa deſcente,
Voyant que la tourmente à toute heure augmentoit,
Et que la forte vague à ſon bateau montoit,
Le croyant comme lui capable d'épouvante :
Sire, ne craignez point? (dit-il, la voix tremblante.)
Auſſi je ne crains point, lui répondit le Roi...

N. B. Il manque ici quelques vers.

Dans un aſſez grand bois, qui *Serrant* environne,
Maiſon digne du Maître, auſſi belle que bonne,
Dans un vieux chemin creux, un mal-adroit Cocher,
Qui ne doutoit de rien, nous fit tous embourber :
Accident qui pouvoit devenir plus nuiſible,
Si Monſieur d'*Armagnac*, avec un air terrible,
N'eut pas, heureuſement, arrêté l'étourdi.

Mais verſa-t-on ! Les uns diront non, d'autres oui :
Mais quand ma complaiſance au premier voudroit
craire *,
Mes bras & mes genoux me diroient le contraire.
Auſſi ce ne fut pas ſans des maux infinis,
Que l'on put aborder la ville *d'Ancenis* :

---

* On prononçoit alors ainſi le verbe *croire*.

Car le Roi vigoureux, ennuyé des caroſſes,
S'étoit déja remis à la merci des roſſes;
Quand ſongeant à la nuit, qui déja s'avançoit,
Et de coucher aux champs bien fort me menaçoit,
J'aviſai ſur mes pas un homme à longue canne,
Avec grands piſtolets & juſte-au-corps de panne,
Auquel ſans marchander, je dis : « Marche à deux pas!
» Malgré tes piſtolets, va, je ne te crains pas:
» Car diſcourtoiſement, en lâchant l'eſcopette,
» Si tu m'allois manquer? tiens ton affaire eſt faite;
» Car je te ficherois, je te le dis tout net,
« Le bout de cette épée au défaut du brichet. »
Sur quoi le bon Seigneur, ayant pris l'épouvante,
Arrêta ſon cheval, & fit une deſcente;
Et moi dans l'aventure aucun tems ne perdant,
ur ce même cheval je fis un aſcendant;
Et pour joindre le Roi je piquai de furie,
Long-tems avant qu'il fut en ſon hôtellerie.
Le ſouper fut très-bon, l'on s'y divertit fort,
Puis on courut chercher *le pays où l'on dort.*

Sur le minuit, *Fabry*, bien qu'il fût tout malade,
Vers la chambre du Roi fit une barricade,
Formant, faute de mieux, d'un grand banc, deux fagots;
Et ce fier parapet l'ayant mis en repos,
Comme le mal preſſant au reméde convie,
Il alla ſe frotter de ſuif & d'eau-de-vie;
Et commençoit déja, lorſqu'un aſſez grand bruit,
Vous le fit tout-à-coup jetter à bas du lit;
Et nud comme il étoit lorſqu'il vint ſur la terre,

Couvert d'un baudrier & de ſon cimeterre,
Ayant ouvert la porte; au point qu'il en ſortoit,
Une vieille ſervante à ſon grenier montoit,
Et qui dans cet état rencontrant le bon homme,
En reculant d'effroi, penſe voir un phantôme,
Pouſſe des cris perçans que tout le monde ouït,
Se ſigne en frémiſſant, tombe & s'évanouit...
On la fait revenir; *Fabry* bat en retraite,
Et dès le point du jour déloge ſans trompette.

Après qu'un bon Curé, penſant faire ſa cour,
Eut dit Meſſe à demi, tant il nous parut court!
Le Ciel, tout de nouveau, remouilla nos caſaques,
Et la terre, à l'envi, nous couvrit de ſes plaques,

Maints caroſſes formoient à *Mauve* un petit cours,
Pour des Couriers mouillés bien conſolant concours!
Dans ce brillant état, quittant nos *Roſſinantes*,
Et n'en piaffant pas moins, nous entrâmes dans *Nantes*,
Où des grands & petits on vit avec plaiſir,
A l'aſpect d'un grand Roi contenter le déſir.
Tout y parut joyeux; pluſieurs diſertes langues
Excédèrent le Roi par leurs doctes harangues.
L'illuſtre Maréchal nous y reçut au mieux:
Tout y flâta le goût, tout ſatisfit les yeux.
Le Roi vit des remparts tirer dans la prairie,
Deux cents pièces au moins de belle artillerie:
En divers lieux, delà, chacun ſe partagea,
Puis magnifiquement au Château l'on mangea.

Et comme d'obéir je fais toute ma gloire,
Si-tôt que j'eus ſoupé, j'écrivis cette Hiſtoire,

Par l'ordre de mon Roi, qui le voulut ainſi.

Et bien que le ſuccès me mette en grand ſouci,
Je le riſquai pourtant & ſans plaindre mes peines,
Pour peu qu'il puiſſe plaire à nos deux grandes Reines.

Quelques négligences, quelques défauts même qu'on puiſſe remarquer dans cette Relation, on ne pourra du moins diſconvenir que, pour un ouvrage de *commande*, & fait, pour ainſi dire, *à l'impromptu*, tel que celui-ci, il ne falloit pas moins qu'un Courtiſan zélé, chez lequel la gaîté, la facilité & le bon ton d'alors, ſe trouvaſſent réunis. A ces titres, cette Pièce, & ſur-tout aux détails intéreſſans qu'elle renferme (car tout ce qui a trait à la vie privée des grands Perſonnages hiſtoriques, tels que *Louis le Grand*, a droit d'intéreſſer) A ces titres, dis-je, elle aura probablement celui de plaire aux Amateurs de notre Hiſtoire, au plus grand nom-

bre deſquels elle eſt vraiſemblablement inconnue : ce qui ſeul, eu égard au titre de ce Recueil, eſt, à ce qu'on croit, ſuffiſant pour qu'elle ait ſemblée digne d'y trouver place.

Extrait d'une Pièce de Théâtre Eſpagnolle, intitulée : Sainte Catherine Docteur.

LES Eſpagnols (c'eſt-à-dire les non-Lettrés) croyent fermement que *Sainte Catherine* a profeſſé la Théologie dans l'Univerſité d'*Alcala*; & douter d'un fait ſi authentique, c'eſt riſquer de ſe brouiller avec le *Saint-Office* *.

Le premier acte de cette Pièce eſt rempli par les funérailles d'un Profeſſeur de Théologie d'*Alcala*. Le Corps de l'Univerſité y vient donner des témoignages publics de ſa douleur; on prononce gravement l'Oraiſon funèbre du Docteur. Arrive enſuite une calvalcade

* C'eſt-à-dire, le redoutable Tribunal *de l'Inquiſition*.

d'Ecoliers, qui forment un Ballet-Pantomime, où l'on voit figurer les Vertus & les Vices perſonnifiés : ce qui doit paroître d'autant moins extraordinaire ſur ce Théâtre, qu'on y voit danſer, dans une autre Tragédie, les douze Pairs de France & l'Empereur *Charlemagne*, les Cardinaux du Sacré Collége, & quelquefois *Sa Sainteté* même.

Le ſecond acte commence par une ſcène entre *Sainte Catherine* & le *Sauveur du Monde*. *Jeſus-Chriſt* paroît dans le cintre, avec tous les inſtrumens de ſa *Paſſion*. « *Catherine* (dit-il), *Catherine*, » ma fille, me reconnoiſſez-vous ?... » Ah, Seigneur ! (répond-elle) quand » mes yeux pourroient ne vous pas re- » connoître, mon cœur ne vous mé- » connoîtroit pas ?... *Catherine* (re- » prend le Sauveur) je vous ai choiſie » pour être un témoignage authentique » de ma grandeur. C'eſt dans la foi- » bleſſe même de votre ſéxe, que je

» veux faire éclater ma puiſſance. »

Auſſi-tôt, par la vertu d'un bonnet divin qu'il lui met ſur la tête, il lui infuſe la connoiſſance de la Théologie ; il la met au fait de toutes les ſubtilités ſcholaſtiques, lui inſpire le talent de diſputer cathégoriquement, lui donne l'aſſurance qu'elle va terraſſer le Docteur le plus opiniâtre, ainſi que le Philoſophe le plus ſubtil ; & delà diſparoît.

Catherine, pleine du courage que la préſence & les diſcours du Sauveur viennent de verſer dans ſon âme, & brûlant de ſe voir aux priſes avec tous les Docteurs de l'Univerſité, va demander la Chaire vacante au Gouverneur de la ville.

Voilà, ſans doute, des ſcènes qui jettent un intérêt merveilleux dans le cœur des aſſiſtans à ce ſpectacle !.. Mais attendu que ces détails pourroient ne pas produire le même effet ſur nos Lecteurs Français, nous croyons devoir paſſer

rapidement au dernier acte de la Pièce.

Le lieu de la ſcène eſt une Ecole, au milieu de laquelle eſt une Chaire de Profeſſeur, où *Catherine* diſpute vivement envers & contre tous.

Le bonnet opère. Autour d'elle eſt une bande de Docteurs fourrés, dont l'orgueil, bientôt humilié, fait place, avec regret, à une admiration jalouſe... Mais *Catherine* n'eſt pas encore abſolument triomphante.

Arrive un vieux Docteur, dont le viſage pâle & le dos voûté, raniment l'eſpérance dans le cœur des vaincus.

Tous les yeux ſe fixent ſur ce vieux Champion, que perſonne ne connoît... Quel eſt-il enfin?.. C'eſt le Diable! le Diable même, jaloux de contrecarrer en tout les deſſeins & la puiſſance du Seigneur.

Il s'approche, à pas lents, avec d'immenſes lunettes ſur le nez, témoignages

très-vraiſemblables de ſa grande capacité ; il balaie la ſalle d'une robe à longs plis, trop courte pourtant encore pour dérober abſolument à la vue une queue énorme, qu'il s'efforce en vain de cacher. On reconnoît le Pélerin ; & l'on attend avec autant d'impatience que de crainte, l'évènement d'un combat, dont on n'oſe ſe promettre que *Cathérine* ſe tire avec honneur.

Le *cauteleux* Démon s'avance ; on lui préſente la Thèſe : il s'agit de l'immortalité de l'Ame. Il ſonde d'abord le terrein par des argumens captieux, & finit par nier formellement que l'Ame ſoit immortelle.

Mais *Catherine*, après l'avoir laiſſé bavarder long-tems, & s'ennuyant enfin du verbiage d'un pareil adverſaire, le terraſſe par l'argument ſuivant : « *Orphée* » eſt deſcendu aux Enfers : *Ergò* l'Ame » eſt immortelle. » Et voilà le Diable *à quia*. L'aſſemblée applaudit, avec tranſport ;

port : « Il eſt confondu ! il eſt confondu ! » répétent mille voix. »

Et le pauvre Diable, honni, berné, vilipendé, a peine à ſe ſauver (en cachant plus mal encore ſa queue) des mains d'une populace qui le hue & le pourſuit avec acharnement.

On procède alors à l'inſtallation de la triomphante *Catherine* dans la glorieuſe fonction de Profeſſeur en Théologie ; ce qui eſt ſuivi d'un ballet général, où les Citoyens & Citoyennes d'*Alcala* danſent, & forcent les Docteurs & tous les autres ſuppôts de l'Univerſité, de danſer avec eux.

LA DIGNE ÉPOUSE,

OU

LÉONORE D'URGEL*,

Romance Hiſtorique & Galante.

Air noté, N°. 1, *à la fin du Volume.*

DANS les jardins d'un Roi d'Afrique,
Un Eſclave arroſant des fleurs,
Chantoit, ſur un ton pathétique,
Ces mots qu'interrompoient ſes pleurs :

» Triſte & ſenſible *Léonore*,
» Hélas ! toujours ſourd à tes vœux,
» Le Ciel peut-il long-tems encore
» Prolonger tes jours malheureux ?

* Fille de *Raymond II*, Comte de *Barcelonne*, qui remporta de grandes victoires ſur les *Maures* & ſur les *Sarraſins*, en 1008 & 1010.

» Fille de ce Héros célèbre,
» *Raymond*, dont le bras ſi long-tems,
» Garantit les rives de l'*Ebre*
» De la fureur des *Muſulmans*;

» A peine un illuſtre hyménée,
» A *Don Sanche* * uniſſoit ton ſort,
» Que d'une flèche empoiſonnée,
» On t'apprend qu'il attend la mort!

» Tu cours aux lieux où le carnage
» Duroit encor depuis deux jours...
» *Barcelonne* étoit au pillage,
» Et la flâme embrâſoit ſes tours.

» Alors pour dérober ta fuite
» A de barbares ennemis,
» D'un jeune *Maure* de ta ſuite
» Tu prends la forme & les habits.

* Cadet de la Maiſon d'*Arragon*.

» Heureuſe au ſein de ta misère,
» Si dans ton funeſte avenir,
» D'un tendre Epoux, d'un digne Père,
» Le Ciel t'ôtoit le ſouvenir!

C'eſt ainſi qu'exprimant ſa peine,
Cet Eſclave attendoit la nuit;
Lorſque d'une grotte prochaine,
Quelqu'un ſort, le fixe... & s'enfuit.

Le lendemain, avant l'aurore,
Le jeune Eſclave infortuné,
Par un des Gardes du Roi *Maure*,
Dans le Palais eſt amené.

A peine au Palais ils arrivent,
Que trois femmes, d'un air ſoumis,
De la part du Roi lui preſcrivent
De changer de forme & d'habits.

On ſait ſon ſexe & ſon hiſtoire;

Le Roi lui deſtine ſa main;
En l'aſſociant à ſa gloire,
Prétend la venger du deſtin.

» Si mon ſort eſt connu du Maître,
» Dont ici je ſubis la loi,
(Répond l'Eſclave) « il doit connaître
» Ce qu'il peut attendre de moi.

» Jamais, quoique dans l'eſclavage,
» Son pouvoir ne m'avilira;...
» Et s'il oſoit en faire uſage,
» Ce poignard m'en garantira.

» Objet de ma flâme éternelle;
» Sans toi le jour m'eſt un fardeau,
» cher Epoux!.. je te ſuis fidelle:
» Je le ſerai juſqu'au tombeau.

Un bruit ſoudain ſe fait entendre...
Au vif éclat qui l'éblouit,
(Spectacle fait pour la ſurprendre!)
La captive s'évanouit...

Mais à la vie enfin rendue,
(O Ciel, ce ſont là de tes coups!)
Quel objet vient frapper ſa vue?..
C'eſt *Don Sanche*, c'eſt ſon Epoux!

De leurs tranſports, de leur ivreſſe,
Nous ne peindrons pas le tableau:
Les cœurs que leur ſort intéreſſe,
Se le peindront beaucoup plus beau.

» Toi, qui ſeule occupoit mon âme,
» (diſoit l'Epoux) je te pleurois!
» Cher & tendre objet de ma flâme,
» Depuis dix ans je te cherchois!

» C'eſt par ce Roi *, dont la puiſſance,
» dont la Cour frappe ici tes yeux;
» Par ſa noble reconnoiſſance,
» Que je te retrouve en ces lieux!

* En lui montrant le Roi Maure, chez lequel il ſe trouve.

» J'eus le bonheur, ſans le connaître,
» De ſauver ſes jours autrefois:
» Et c'eſt plus un ami, qu'un Maître,
» Que dans l'Afrique je revois.

» C'eſt lui qui, témoin de ma peine...
Arrêtez? (s'écria le Roi)
Je veux qu'une ſi belle chaîne,
Se reſſerre aujourd'hui par moi.

Vous parlerez, dans *Barcelonne*,
Des maux qu'éprouvèrent vos feux:
Je l'ai conquiſe, & vous la donne:
Partez, amis?..Soyez heureux!

MORALITÉ.

Quand l'Amour eſt d'intelligence,
Que l'Hymen offre un ſort bien doux,
Lorſqu'après une longue abſence,
Il rejoint deux tendres époux!

LE VIEUX GARÇON,

MORT EN CESSANT DE L'ÊTRE.

Anecdote Françaiſe.

LE Comte de *la Chétardie*, âgé de près de quatre-vingts ans, vivoit dans la dévotion & dans la retraite depuis plus de vingt ans, chez ſon frère, alors Curé de *Saint-Sulpice* à Paris; lorſqu'ayant un jour pris le Paſteur en particulier : » Mon frère (lui dit-il) je vais ſans » doute vous ſurprendre ? mais la né- » ceſſité, j'oſe même ajouter mon ſalut, » ne me permettent pas de vous diſſi- » muler plus long-tems que, malgré » tous les jeûnes & les macérations que » j'ai mis en uſage, le *Malin* me tour- » mente au point, qu'il faut ou que je

» me damne, ou que vous me trouviez
» une femme!

» Quoi! (dit le vieux Paſteur, pétri-
» fié de ce propos) penſez-vous bien,
» mon frère?.. — Abrégeons, mon
» frère: je me ſuis dit & redit tout ce
» que vous m'allez dire... Ou chargez-
» vous du ſoin de me choiſir une épouſe
» honnête, jeune, & s'il ſe peut bien
» née; ou ne trouvez pas mauvais que
» je la cherche moi-même? car, en un
» mot, c'eſt un parti pris de ma part;
» oui, dis-je, pris après mûre réflexion,
» & dont rien au monde ne me fera
» départir... Je ſuis, vous le ſavez,
» aſſez paſſablement à mon aiſe, &
» d'ailleurs trop âgé pour ne pas ſentir
» que j'aurois tort d'exiger que mon
» épouſe fût le moins du monde avan-
» tagée du côté de la fortune: c'eſt de
» moi qu'elle doit la tenir. Ainſi j'eſpère
» que vous aurez peu de peine à ren-

» contrer l'objet que vous croirez le » plus fait pour me convenir. »

Le bon Curé, après avoir fait à ſon frère les repréſentations qu'il croyoit les plus fortes, ſentant qu'enfin c'étoit peine perdue, obtient à peine un délai de deux jours, ſous prétexte de chercher l'objet qu'il croiroit le plus propre à ſatisfaire les déſirs du vieux galant. Il ſe détermine enfin, quoiqu'à regret, d'aller au Couvent de *** conſulter une jeune Orpheline, dont il étoit chargé de payer la penſion, & dont le goût, ainſi que l'intelligence, lui étoient connus, ſur celles des jeunes Demoiſelles élevées dans le même Couvent, à qui elle donneroit la préférence pour en faire l'épouſe du Comte. Cette Orpheline (la célèbre *Mademoiſelle de Luſſan* *) lui

* Auteur des *Anecdotes du règne de Philippe-Auguſte*, de la Comteſſe *de Gondez*, & de pluſieurs autres ouvrages agréables.

vante les attraits & les bonnes qualités d'une amie, âgée de quinze ans au plus, fille de qualité, mais ſans fortune, & que, malgré toute ſa retenue, la vie qu'on mène dans le cloître commençoit à ennuyer plus qu'elle ne vouloit.

Le Curé demande à la voir, & prévenu en ſa faveur dès le premier coup d'œil, la comble de politeſſes; puis tirant à part Mademoiſelle *de Luſſan*, la charge de ſonder ſon amie ſur l'alliance dont il s'agiſſoit, & la prie, en les quittant toutes deux, de lui mander, dès le lendemain, ſi faire ſe pouvoit, le ſuccès, quel qu'il fût, de ſa négociation.

Ce ſuccès, après lequel on ne fit pas languir long-tems le Curé ni ſon frère, fut ſuivi, quelques jours après, du mariage du Comte avec la jeune & charmante Demoiſelle *de Monaſtérolles*; qui ne fut tirée de ſon Couvent que pour aller à l'Egliſe, & dont la fête ſe

fit au Presbytaire de *Saint-Sulpice.*

Cette aventure, qui fit alors du bruit dans Paris, en fit beaucoup plus encore, lorſqu'on apprit le lendemain de la ſolemnité, que les nouveaux Epoux étoient à peine au lit depuis une demi-heure, que la jeune Epouſe ayant ſonné avec beaucoup de vivacité, on avoit trouvé le nouveau marié expirant à ſes côtés !

Qu'on juge de la ſurpriſe que dût produire ſur les conviés un événement de cette eſpèce !.. Il étoit minuit au plus. Sur quoi, après avoir délibéré ſur ce qu'il étoit plus convenable de faire en pareille circonſtance ; l'avis du Curé réuniſſant la pluralité des voix, fut de remener, dès l'inſtant même, la jeune Epouſe dans ſon Couvent. Ce qui fut en effet exécuté.

Mais la choſe à laquelle on s'attendoit le moins, c'eſt que neuf mois après, la jeune Epouſe mit au monde un gros

garçon, que l'Europe a vu, en qualité de Marquis de *la Chétardie*, jouer un ſi grand rôle dans ſon Ambaſſade de Ruſſie auprès de l'Impératrice *Eliſabeth*, fille du fameux Czar, *Pierre Ier.* *

N. B. C'eſt de Mademoiſelle *de Luſſan* même que l'Editeur tient cette Anecdote, qu'elle a racontée plus d'une fois aux perſonnes qui compoſoient ſa ſociété; en ajoutant, que la mariée avoit été ſi piquée de ſon aventure, qu'on n'avoit jamais pu la réſoudre à porter le nom de ſon mari, & qu'elle s'eſt fait appeller, tant qu'elle a vécu, Mademoiſelle *de Monaſtérolles*.

---

* Qu'il eût probablement épouſée, s'il eût été moins imprudent.

HISTOIRE
DU FAMEUX PÈRE OTTOMAN,

Traduite de l'Anglois *.

LE Sultan *Ibrahim* commença à régner en 1640.

Dans les trois premières années de ſon règne, qui dura neuf ans, il eut un fils nommé *Mahomet*, qui fut ſon ſucceſſeur.

Mais avant que d'en dire davantage, on doit informer le Lecteur de quelques

* L'Auteur Anglois, *M. E****, dit avoir fait, dans ſes différens voyages en Aſie, les informations les plus exactes, avant que de faire imprimer cette ſingulière Hiſtoire, qu'il a dédiée au Lord *Harlington*, alors principal Miniſtre en Angleterre.

particularités néceſſaires à l'intelligence de cette hiſtoire.

Lors de la naiſſance de *Mahomet*, *Gian-Jaerbo-Caſi*, fameux marchand, né dans la Perſe, & deſcendu d'une illuſtre famille de Rome, étoit à Conſtantinople. La réputation qu'il s'étoit acquiſe par le commerce qu'il faiſoit dans la capitale de l'Empire & les autres villes du Levant, lui avoit procuré la connoiſſance du *Kuſlir Agaſi*, ou Chef des Eunuques du Serrail du Grand Seigneur. *Tumbel Aga*, c'étoit ſon nom, avoit déja poſſédé cette charge ſous le Sultan *Morat*, dont il avoit été Favori, & le Sultan *Ibrahim*, qui lui avoit ſuccédé, la lui avoit continuée.

Elle eſt une des premières du Serrail, par les occaſions qu'elle donne d'approcher à toute heure de la perſonne du Grand Seigneur, des plaiſirs duquel on peut dire, qu'il eſt l'Intendant & l'Arbitre.

Ce *Kuſlir Agaſi* étoit Eunuque d'une telle manière, qu'on pouvoit lui confier les plus belles femmes du monde, avec toute la ſûreté imaginable. Cependant il ne laiſſoit pas de tâcher à faire croire qu'il les aimoit; parce que cela fait partie de la grandeur de la Cour Ottomane, & y paſſe pour une marque d'eſprit & de galanterie.

Un jour, ayant fait venir *Caſi*, il le pria de lui achetter, à quelque prix que ce fût, une des plus belles filles qu'il pourroit trouver.

Caſi, qui ſe faiſoit un plaiſir de l'obliger, chercha avec ſoin ce que l'Eunuque demandoit parmi les Eſclaves qui ſe vendoient ſur les terres du Grand Seigneur, & en eut bientôt trouvé une, Ruſſe de nation, nommée *Sciabas*, qui plut tellement à l'*Aga*, qu'il fit donner à *Caſi* tout ce qu'il lui en demanda. Auſſi étoit-elle d'une beauté ſurprenante, & ayant dans l'air je ne ſai quoi de ſi ſim-

ple & de ſi modeſte, que l'*Aga* ne douta point qu'elle n'eût autant d'honnêteté que d'ingénuité & de modeſtie.

Il ne fut pourtant pas long-tems dans cette erreur : car à peine étoit-elle dans une maiſon qu'il avoit hors du Serrail, qu'on s'apperçut qu'elle étoit enceinte : nouvelle qui le ſurprit autant qu'elle le fâcha. Mais quelques efforts qu'il fît pour ſavoir le ſecret de cette groſſeſſe, rien ne put l'obtenir de cette Eſclave. Ce qui le mit dans une telle colère, qu'il la chaſſa, après avoir néanmoins donné un ordre ſecret à ſon Intendant de la retirer chez lui juſqu'à ce qu'elle fût accouchée.

Cinq ou ſix mois s'étoient paſſés depuis ſes couches, lorſque l'*Aga* eut la curioſité de voir l'enfant de la belle *Sciabas*.

Il ſe le fit apporter, & le trouva ſi fort à ſon gré, qu'après lui avoir fait donner un habillement ſuperbe & quan-

tité d'autres hardes très-riches, il renouvella l'ordre qu'il avoit donné à ſon Intendant, d'avoir un extrême ſoin de la mère & de l'enfant.

Ce fut dans cette conjoncture que le fils du Sultan vint au monde ; & que l'indiſpoſition de la Sultane mère ne lui permettant pas de le nourrir elle-même, *Tumbel Aga* eut ordre de lui chercher une nourrice, ce ſoin faiſant partie de ſa charge. Dès l'inſtant même il deſtina cet emploi à ſa belle Eſclave, qu'il fit appeller à la Cour, & la préſenta au Grand Seigneur, dont elle eut l'agrément ſans peine, au point que pendant le ſéjour de près de deux ans qu'elle fit dans le Serrail, *Ibrahim* conçut une telle amitié pour le fils de cette Eſclave, infiniment plus aimable que *Mahomet*, qu'il en faiſoit ſon principal amuſement ; ce qui inſpira tant de jalouſie à la Sultane, qu'elle oſa chaſſer du Serrail la nourrice & ſon fils ; & que

depuis cet inſtant, elle ne vit que de mauvais œil l'*Aga*, qui leur en avoit procuré l'entrée.

Cette violence ayant irrité le Sultan; le reſſentiment de l'outrage qu'elle avoit fait à ſon petit Favori, l'aigrit contre elle au point, qu'un jour étant allé la voir, il lui arracha d'entre les bras le jeune *Mahomet*, & le jetta dans une fontaine, où il ſe ſeroit noyé, s'il n'eût été promptement ſecouru.

Mais cet emportement ne fit que redoubler la haine que la Sultane avoit déja conçue contre l'*Aga*, & la détermina à ſe défaire, de quelque façon que ce pût être, d'un homme qu'elle regardoit comme l'ennemi le plus dangereux qu'elle eût auprès de ſon mari.

Auſſi les entrepriſes qu'elle commença dès-lors de faire ſur ſa vie, & dont il eut le bonheur d'être inſtruit, jointes à la foibleſſe & à l'inconſtance de ſon maître, dont il avoit eu plus d'une preuve,

l'engagèrent enfin à le ſupplier de lui accorder la liberté de faire le voyage de la *Mecque ;* ainſi que de ne pas trouver mauvais, ſur-tout attendu la vieilleſſe de ſon Eſclave, qu'il ſe démît de ſa charge entre ſes mains.

Ibrahim connoiſſoit la ſageſſe & la diſcrétion de l'*Aga*, & ſavoit avec quel zèle & quelle fidélité cet Eunuque avoit ſervi l'Empereur ſon frère : ce qui l'obligea de s'oppoſer d'abord à cette demande, prévoyant bien que s'il l'accordoit, il alloit perdre un ſerviteur néceſſaire, & pour qui il avoit la plus grande conſidération : car c'eſt une des coutumes de la Cour Ottomane, que la ſeule permiſſion de faire ce ſaint voyage rend libres ceux à qui le Grand Seigneur l'accorde.

Le premier refus d'*Ibrahim* ne rebuta pourtant point l'*Aga*. Il renouvella tant ſes inſtances, qu'il obtint enfin ce qu'il demandoit, ſous condition de ne faire ce

pélérinage que comme Eſclave, & de rentrer à ſon retour dans l'exercice de ſa charge. Sur quoi l'*Aga* ſe diſpoſa auſſi-tôt à s'embarquer ſur la caravanne d'*Aléxandrie*, qui étoit prête à partir, n'y ayant point alors de vaiſſeaux armés dans le port de *Conſtantinople*.

Cette caravanne étoit compoſée de huit bâtimens, commandés par huit Capitaines. Le *Kuſtir Agaſi* monta ſur le premier, avec ſa belle Eſclave, le jeune *Ottoman* & le reſte de ſa ſuite. En ſuivant la route d'*Aléxandrie*, on mouilla à l'île de *Chio*. Pendant le ſéjour qu'on y fit, un Religieux Dominicain, accuſé d'avoir parlé contre la Religion des Turcs, étoit perſécuté par les habitans de l'île, qui le preſſoient de renoncer au Chriſtianiſme, & ſeroit peut-être parvenu à leur adoucir l'eſprit, ſi l'Eunuque *Aga*, irrité de ſa réſiſtance, qu'il traitoit d'opiniâtreté & de mépris, n'eût ordonné qu'on le brûlât vif : ce qui fut exécuté, ſur l'heure, en 1644.

Après avoir quitté cette île, la caravanne fut battue d'une ſi furieuſe tempête, qu'elle ſe vit contrainte de relâcher à l'île de *Rhodes*.

Le tems devenu plus favorable, elle ſe remit en mer. Mais à peine avoit-elle fait quinze lieues, qu'on apperçut ſix galères, que leur éloignement ne permettoit pas de reconnoître; & l'aſſurance avec laquelle ceux de la caravanne voyageoient, leur perſuada que c'étoient celles des Officiers commis à la garde de l'*Archipel*, qui venoient au-devant d'eux.

Leur ſurpriſe fut d'autant plus extrême, lorſqu'ils les reconnurent pour des galères de *Malthe*; & l'épouvante d'autant plus grande, que leurs navires étant ſéparés les uns des autres, & le calme les empêchant de ſe rejoindre, ils ne ſavoient quel parti prendre.

Il falloit pourtant ſe déterminer; & l'*Aga* reprenant courage, ſe diſpoſa à combattre vaillamment.

Le combat fut pendant quelque tems auſſi rude qu'opiniâtre de part & d'autre; la perte même étoit égale, & l'eût été davantage, ſi l'Eunuque n'eût pas été emporté d'un coup de canon parti d'une des galères *Malthoiſes*. Ceux qui reſtoient ſur le vaiſſeau baiſsèrent auſſi tôt les voiles & ſe rendirent à diſcrétion. Mais la belle *Sciabas* fut trouvée morte ſur le tillac, ſans aucune apparence de plaie : ce qui fit croire qu'elle étoit morte de frayeur.

L'étonnement des Malthois fut très-grand, lorſqu'après avoir abordé leur priſe, ils virent le grand nombre de femmes & d'Eunuques qui ſe trouvoient dans le vaiſſeau.

La première choſe dont ils s'enquirent, fut de la qualité du jeune *Ottoman*, dont la magnificence & la beauté les rendoient très-curieux de ſavoir ſa naiſſance. Sur quoi ces pauvres priſonniers, dans l'eſpérance d'un traitement plus favora-

ble, imaginèrent devoir leur dire qu'il étoit fils du Sultan *Ibrahim*, & qu'on le menoit à la *Mecque* pour le faire circoncire.

On peut aiſément concevoir quelle fut la joie des *Malthois*, en apprenant cette nouvelle ! Auſſi ſe hâtèrent-ils de remettre à la voile, & de publier en arrivant à *Malthe*, la priſe qu'ils venoient de faire, *de la Grande Sultane, & du fils aîné du Grand Seigneur.*

Le bruit s'en répandit même bientôt dans toute la Chrétienté, & ne manqua pas d'y être reçu comme une vérité conſtante.

Les Chevaliers les plus éclairés de l'Ordre y furent également ſi bien trompés, que ſur ce fondement, ils ne ſe flattoient de rien moins que d'un échange de cet illuſtre Captif avec l'Île de *Rhodes*, leur ancienne demeure.

Le Grand-Maître & les Grand-Croix écrivirent en conſéquence à *Conſtantinople*,

nople, *Smyrne*, & en pluſieurs autres villes du Levant, pour informer les Turcs du lieu où ils pourroient retrouver leur jeune Prince & ſa mère : car bien qu'elle eût été retrouvée morte après le combat, il y a grande apparence que pour cacher ſa mort, on revêtit de ſes habits quelqu'une de ſes plus aimables Eſclaves.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'on fit graver en taille-douce les portraits de la mère & du fils, qui ſe vendirent publiquement en Italie, en France, & dans l'Europe entière.

Voyant pourtant enfin qu'il s'étoit paſſé un tems conſidérable ſans qu'ils euſſent reçu de réponſe à tous les avis qu'ils avoient donnés de cette capture, ils commencèrent à concevoir quelques doutes ſur la naiſſance de leur priſonnier ; & ne furent déſabuſés de leur erreur qu'en 1649, de la façon ſuivante :

En cette année, le *Signor Pietro*

ayant achevé ſes études à Rome, paſſa par *Malthe* pour retourner dans la Perſe, où il étoit né, & y fit quelque ſéjour. Son nom, ſon eſprit & ſon mérite perſonnel, le firent bientôt connoître & accueillir de *Jean Laſcaris*, Grand-Maître de l'Ordre, du Commandeur *de Helle*, de M. *de Beauchamp*, Général des Galères, du Tréſorier & autres Principaux de l'Ordre.

Un jour qu'ils s'étoient aſſemblés pour délibérer ſur les moyens de ſavoir préciſément ſi l'enfant qu'ils avoient pris en mer étoit en effet fils du Sultan *Ibrahim*, tous convinrent unanimement que perſonne n'étoit plus propre à remplir leur objet que le Seigneur *Pietro*; & avec d'autant plus de raiſon, que ſon intelligence & ſa probité étoient également connus, & qu'il ſavoit la Langue Turque. Sur quoi il fut déterminé de l'inviter à paſſer à *Conſtantinople*, avec trois Eſclaves Turcs qui venoient de ſe racheter eux-mêmes.

La commiſſion acceptée, & arrivé dans cette Capitale de l'Empire Ottoman, le Seigneur *Pietro* ſongea d'abord à s'acquérir des amis dans le Serrail, & par s'informer ſous main du nombre des enfans du Grand Seigneur; s'il en manquoit quelqu'un, & s'il étoit vrai que la Grande Sultane allant à la *Mecque*, avec ſon fils, eût été priſe par les Galères de *Malthe?*

Mais loin de retirer quelque fruit de ſes recherches, il apprit au contraire, & à n'en pouvoir douter, que ce qui s'étoit répandu à ce ſujet dans l'Europe, étoit abſolument faux; & que les Chevaliers, trompés par de mauvais rapports, avoient, ſans le vouloir, trompé ſur ce ſujet l'Europe entière. Ce dont il les convainquit par un récit appuyé de différentes atteſtations de perſonnes en place non ſuſpectes, & en formes légales.

La peine qu'ils eurent à renoncer aux

grandes eſpérances que cet événement leur avoit fait concevoir, leur rendirent d'abord ces nouvelles tout au moins douteuſes. Mais le tems, joint à d'autres éclairciſſemens, ayant achevé de les éclairer, ils commencèrent à traiter inſenſiblement le prétendu fils d'*Ibrahim* avec moins d'égards & de ſoins, & ſe bornèrent à laiſſer au fils de la belle *Sciabas* le nom d'*Ottoman*, qu'il a toujours continué de porter.

Telle eſt la véritable hiſtoire de ce prétendu Prince *Ottoman*, dont a tant retenti la Chrétienté, & ſur laquelle on a très-mal à propos fondé le prétexte de la guerre que le Grand Seigneur a faite aux *Vénitiens* : ſuppoſition d'autant plus abſurde, que les intérêts de cette République & ceux des Chevaliers de *Malthe*, ſont entièrement oppoſés ; les derniers étant obligés par ſerment de faire une éternelle guerre aux *Turcs*, tandis que les autres n'eurent jamais rien plus

à cœur que de vivre en paix avec eux.

Mais ce qui achève de prouver qu'il eſt abſolument impoſſible que le jeune *Ottoman* pût être le fils du Sultan *Ibrahim*, c'eſt qu'il eſt conſtant que cet Empereur n'a jamais eu que trois fils ; que celui qui lui a ſuccédé a toujours été l'aîné ; & que les deux autres, par une bonté extraordinaire de leur frère, ou par l'adreſſe & le crédit de la Sultane mère, ſont reſtés pleins de vie dans le Serrail, d'où ils ne ſortirent jamais qu'avec leur frère, ou ſous une bonne & ſûre garde. Comment d'ailleurs, a-t-on pu long-tems croire, que, contre l'uſage & le faſte de cette Cour, on eût haſardé la Grande Sultane & l'héritier préſomptif du Thrône dans une caravanne de Marchands ſi peu digne de la mère & du fils ? Et que depuis leur priſe par les *Malthois*, on ſe fût ſi peu mis en peine de les racheter ?

On peut ajouter à ceci, que ſi les

Chevaliers de *Malthe* euſſent conſervé l'ombre même de l'eſpérance de tirer quelque rançon de ce prétendu Prince, ils auroient eu peine à conſentir qu'en ſe faiſant Chrétien il eût pu ne vouloir pas abjurer cette Religion pour retourner à celle de ſon pays. Mais la vérité du fait eſt que trompés dans les grandes ſpéculations qu'ils avoient faites, & que jugeant à propos d'éviter la dépenſe à laquelle les obligeoit l'équipage qu'ils entretenoient à ce Prince imaginaire, ils prirent le parti, tant par cette raiſon que pour ménager leur réputation, de l'envoyer en Italie, & de ſouffrir qu'il s'y fît Religieux, ſous le nom du *Père Ottoman*.

ORIGINE

DE LA FORTUNE DU BISAYEUL DU LORD ***.

Anecdote Irlandoiſe.

VERS le commencement de ce ſiècle, un jeune Soldat étant, un jour de fête, entré avec ſa compagnie, dans l'Egliſe de *** en Irlande, pour y entendre l'Office; après s'être écarté de ſes camarades, tire de ſa poche un jeu de cartes, l'étalle gravement devant lui, & le conſidère avec toute l'attention & le recueillement d'un Citoyen pieux rempliſſant les devoirs d'un vrai Paroiſſien.

Le Sergent, qu'on avertit de cette action, que quelqu'un avoit remarquée, & que les ſpectateurs jugeoient être, tout

au moins, un trait de folie, s'approche de *Richard* (c'étoit ſon nom) & lui repréſente l'indécence de ſon procédé. Mais le jeune homme, tout entier à ſon objet, ſemble n'entendre ni voir le Sergent; qui, auſſi ſcandaliſé que piqué de l'aventure, prend le ton menaçant, mais avec auſſi peu de ſuccès... Nouveau ſujet de ſurpriſe, tant pour le Sergent que pour l'aſſemblée!

L'Office fini, *Richard* raſſembloit ſes cartes & les remettoit dans ſa poche; lorſque le Sergent lui ordonna de le ſuivre chez le Maire, ou Juge de Paix, de la petite ville où paſſoit la Compagnie.

Le Juge, déja inſtruit de la prétendue impiété ou extravagance du Soldat, l'interroge, d'un ton ſévère, en lui demandant quels pouvoient en être les motifs?

« Monſieur (lui dit, ſans ſe déconcerter, *Richard*) « vous voyez un

» infortuné, que ſes parens, honnêtes
» Militaires, mais victimes de nos
» guerres civiles, ont en mourant au
» ſervice du Roi, laiſſé ſans biens &
» ſans autre reſſource que l'éducation,
» à peine commencée, que leur inten-
» tion étoit de lui donner. Sur quoi,
» préférant le ſervice de la Nation à la
» néceſſité de me voir à charge à ma
» Paroiſſe, je me ſuis enrôlé dans le
» Régiment de ***, qui traverſoit, il
» y a trois mois, notre village... Telle
» eſt, en deux mots, mon hiſtoire.

» Quand au motif de l'action pour
» laquelle je me vois conduit par mon
» Sergent à votre Tribunal; faute par
» lui d'avoir oſé me maltraiter dans
» cette ville, ainſi qu'il a fait plus d'une
» fois, très-brutalement, en pleins
» champs; je vais tâcher, par la fran-
» chiſe de mon récit, d'effacer de
» votre eſprit les ſoupçons que ma
» conduite, indécente, en apparence;

» peuvent avoir eu droit de faire naître.

» Le Sergent doit d'abord convenir, » & s'il le nioit, j'invoque le témoi- » gnage de l'assemblée assistant à l'Of- » fice, & de la Compagnie entière, que » je m'étois écarté, le plus qu'il m'avoit » été possible, avant que de mettre au » jour le jeu de cartes dont je désirois » faire usage...

» Eh ! qu'importe, mon ami (interrompit le Juge, qui étoit pressé d'aller se mettre à table avec quelques amis conviés) « qu'importe que vous vous soyez » éloigné des témoins ?.. Vit-on jamais » jouer, & même seul, aux cartes dans » l'Eglise ?

» Pardon, Monsieur ! (reprit *Richard*) mais daignez entendre mon » excuse ?... Je vous ai dit que j'étois » pauvre.... & peut-on l'être davan- » tage, puisque toute ma fortune con- » siste dans les cinq sous par jour que » me vaut mon titre de Soldat ?...Je

» vous ai dit également avoir eu quel-
» que éducation, & j'oſe ajouter les
» premières ſemences des ſentimens
» religieux que doit avoir tout Citoyen
» honnête. Faute d'argent, je me trou-
» vois ſans *Livre de Prières !* Je ſuis
» jeune & diſtrait, par conſéquent,
» malgré moi-même, bien moins
» attentif que je ne voudrois l'être à
» l'Office divin. En partant des regrets
» que j'en avois conçus, & en cher-
» chant, de bonne-foi, le moyen d'y
» fixer convenablement mes idées, j'ai
» cru pouvoir y réuſſir, au moyen d'un
» vieux jeu de cartes, que le haſard a
» fait tomber dans mes mains...

« Il eſt, parbleu, bon là ! (interrom-
pit, de nouveau, le Juge, en éclatant
de rire) « Voici un pieux expédient,
» auquel je ne me ſerois jamais atten-
» du !.. Voyons pourtant quelle eſpèce
» d'analogie ou de parité, vous avez pu
» trouver, entre un jeu de cartes & un

» livre d'Egliſe ?.. Mais ſongez à vous
» en tirer d'une façon ſatisfaiſante ? ſans
» quoi !.. Vous m'entendez ?.. Ainſi,
» dépêchons : car mon dîner ſe gâte.

— « Voici, Monſieur, mon pro-
» cédé...

Tirant alors ſon jeu de cartes de ſa poche, il préſente un *as* au Juge, en lui diſant : « Cette carte me rappelle
» qu'il eſt un Dieu, ſeul créateur &
» conſervateur de toutes choſes. Un
» *deux*, l'Annonciation de *la Sainte-*
» *Vierge*, par le miniſtère de l'Ange
» *Gabriel.* Le *trois*, le Myſtère de la
» *Sainte Trinité.* Un *quatre*, les quatre
» *Evangéliſtes.* Un *cinq* me retrace l'idée
» des cinq *Vierges Sages*, & des cinq
» *Vierges Folles*, qui n'ont point été
» admiſes au *Feſtin de l'Epoux.* En con-
» ſidérant le *ſix*, je me rappelle l'*Ou-*
» *vrage de la Création*, auquel *l'Eternel*
» a employé ſix jours. Arrivant au *ſept*,
» je vois avec plaiſir qu'il ſe repoſe ; &

» qu'à ſon imitation, nous devons auſſi
» nous repoſer le ſeptième jour, pour
» le prier, avec plus de recueillement.
» Le *huit* & le *neuf* me peignent la
» guériſon des neuf *Lépreux*, dont un
» ſeul en remercia le *Sauveur*; & le
» *dix* me remet en mémoire les dix
» Commandemens de Dieu.

Lorſque *Richard* eut ainſi parcouru toutes les baſſes cartes, & qu'il eut pris le *Valet* : « Celui-ci eſt un maraud (dit-il) en le mettant de côté.....
» Cette *Dame* (pourſuivit-il) eſt pour
» moi l'emblême de la Reine de *Sabba*,
» arrivant des extrémités de l'Orient,
» pour admirer la ſageſſe de *Salomon*.
» Un *Roi* me repréſente celui du Ciel
» & de la Terre, que je dois adorer,
» non-ſeulement en Irlande & en An-
» gleterre, mais par-tout où ſa Provi-
» dence voudra me conduire.

» Fort bien ! fort bien, mon ami ! (s'écria le Juge) « Mais que ſignifie ce

» *valet*, que tu as rejetté, en le traitant de
» maraud ? — « Je ne puis vous le dire,
» Monſieur, à moins que vous ne m'ac-
» cordiez votre protection pour me dé-
» fendre contre la perſonne que je pour-
» rois offenſer en m'expliquant mieux ?
« — Tu peux y compter mon enfant ; car
» dès à préſent, je la devine... C'eſt ce
» Sergent, n'eſt-il pas vrai, dont les
» mauvais traitemens ont eu droit de
» t'indiſpoſer contre lui ? — « Vous
» l'avez dit, Monſieur !... Sur quoi,
» comptant, ainſi que je le dois, ſur
» votre promeſſe, j'ajoute à l'explication
» de mon jeu de cartes, que j'y trouve,
» en en comptant les points, les 365
» jours de l'année ordinaire ; de façon
» qu'il me ſert à la fois, de *Livre de*
» *Prières* & d'*Almanach* ; ce qui n'eſt
» pas à dédaigner pour un pauvre
» homme !

« Tu m'enchantes au point (s'écria
» le Juge avec tranſport), que ſans

» examiner ſi c'eſt bien ſérieuſement
» que tu me parles, il me ſuffit de voir
» en toi le jeune homme le plus ingé-
» nieux & le plus intéreſſant que je
» connoiſſe ?.. & pour te le prouver,
» reçois ceci, (en lui donnant une *gui-*
» *née*) non pas comme un ſalaire pour
» m'avoir ſi bien amuſé, mais comme
» un prêt, que tu ne me rendras que
» lorſque tu auras fait la fortune dont
» je te trouve digne... Et vous, Mon-
» ſieur le Sergent, dont le Colonel
» m'eſt fort connu, je vous charge
» d'avoir pour *Richard* tous les égards
» qu'il mérite, non-ſeulement par ſa
» naiſſance & ſes malheurs, mais ſur-
» tout par la crainte des plaintes que
» je pourrois porter contre vous à vos
» ſupérieurs, au cas où vous le miſſiez
» à l'avenir dans celui d'en avoir à faire.

Le Juge, alors, appella ſon Maître-d'hôtel, le chargea de leur donner bien à dîner, prit le nom de famille de

Richard, à qui il enjoignit de lui écrire au cas qu'il eût beſoin de lui, & alla ſe mettre à table avec la compagnie, qui depuis long-tems l'attendoit.

Après la première faim appaiſée, le Juge de Paix crut enfin n'avoir rien de mieux à faire pour répondre aux reproches qu'il avoit eſſuyés, eu égard à la durée de ſon Audience, qu'en faiſant part de l'aventure qui l'avoit occupé ſi long-tems. Et ce récit fit une telle fortune, que l'un des convives, parent & ami du fameux Docteur *Swift* *, qui aimoit

---

* Surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, né à *Dublin* en 1667, & Doyen de *Saint-Patrice*, bénéfice de 30000 livres de rente. Il étoit fort lié avec les Lords *Oxford*, *Bolingbrocke*, & aurres Miniſtres d'Etat. Il a fait différens Ouvrages célèbres en Angleterre, dont les plus connus en France, ſont le *Gulliver*, qui a été traduit par l'Abbé *Desfontaines*, & le Conte *du Tonneau*. Il mourut en 1743. Il répétoit ſouvent cette belle maxime : *Tout*

fort à rire, ſe promit, lorſqu'il dîneroit au premier jour chez lui, *à Dublin*, de lui en faire le conte ; & en effet n'y manqua pas.

Mais ce que ni lui, ni les autres, n'avoient pas prévu, c'eſt que le bon Docteur, après avoir entendu cette

---

Sage qui refuſe des conſeils, tout Grand qui ne protége point les talens, tout Riche qui n'eſt pas libéral, tout Pauvre qui fuit le travail, ſont des membres inutiles & dangereux à la Société.

Swift mourut en 1745. Né pour la joie, ce fut une paſſion malheureuſe qui le plongea dans la triſteſſe. Son Epitaphe, ainſi que les détails de la cauſe de ſa mort, ſe trouvent dans *le Recueil des Epitaphes*, par *M. D. L. P.* Tome I, page 177 ; chez *Barrois l'aîné*, quai des Auguſtins.

Epitaphe du Docteur Swift.

Rival de *Rabelais*, ſans être ſon copiſte,
Ci gît, qui né pour plaire aux plus graves eſprits,
Fut toujours gai, même dans ſes écrits,
Et ſans qu'on sût pourquoi, tout-à-coup devint triſte.

ſcène avec le plus grand plaiſir, n'ayant rien eu de plus preſſé que de demander ſi l'on ſavoit le nom de ce jeune & plaiſant original ; il s'écria, ſitôt qu'on l'eut nommé, qu'il avoit eu des parens de ce nom, & qu'il avoit depuis long-tems perdu de vue, dans le Comté *de* ***. Sur quoi il écrivit, dès le lendemain, au *Juge de Paix de* ***, pour le prier d'écrire au jeune Soldat de lui envoyer ſur ſa famille tous les renſeignemens qu'il pourroit ſe rappeller. Ce qui ayant été fait, il ſe trouva qu'effectivement *Richard* étoit aſſez proche parent du Docteur *Swift* ; lequel vivant, comme l'on ſait, avec la plupart des Miniſtres & des grands Seigneurs Anglais, demanda & obtint le congé de ſon nouveau parent, qu'il fit venir chez lui, dont il acheva l'éducation, & qu'il mena bientôt après à Londres ; où *Richard* ayant prévenu tout le monde en ſa faveur, obtint par le crédit du Doc-

teur, une place auſſi honnête que lucrative aux Indes; d'où, après avoir fait un grand mariage & une grande fortune, étant revenu au bout de douze ou quinze ans en Angleterre, avec un fils & une fille, il fit les recherches néceſſaires pour conſtater l'ancienne nobleſſe de ſa famille, fut en conſéquence remis en poſſeſſion des biens confiſqués ſur elle pendant les troubles du Royaume, maria ſa fille au fils d'un Miniſtre en faveur, & ſon fils à celle du Comte ***, d'où deſcend directement le *Lord* ***, actuellement vivant.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

Anecdote Eſpagnolle.

Au temps où l'humaine folie,
Etoit plus noire qu'aujourd'hui ;
Où l'homme, atroce en ſa manie,
Ne croyoit aſſurer ſa vie,
Qu'aux dépens de celle d'autrui ;
Souvent, ſur-tout en *Italie*,
Les Têtes d'une Faction,
Par intérêt ou par crainte inhumaine,
De génération en génération,
Léguoient leur vengeance & leur haine.

De *Guelfes* & de *Gibelins* *,

* Il y a différentes opinions ſur l'origine, ainſi que ſur la dénomination de ces deux Factions fameuſes, dont les fureurs, qui commencèrent vers l'an 1228, ſous le Pontificat de *Grégoire IX*, & l'Empire de *Frédéric II*, déſolèrent l'Italie & l'Allemagne pendant deux ou trois ſiècles. Voici celle de *Maimbourg*, dans ſon *Hiſtoire de la décadence de l'Empire Romain*, & qui eſt la plus généralement adoptée.

» Il y avoit (dit-il) ſur les confins de l'Allemagne » & de l'Italie, vers la ſource du *Rhin*, deux Mai-

Deux races, dès long-tems, en Eſpagne établies,
Quoique euſſent fait leurs Souverains,
N'en étoient pas moins ennemies;
Lorſqu'un jeune *Guelfe* ſurpris
Par les attraits & la taille divine
D'une charmante *Gibeline*,
Pour qui *Mars* eût quitté *Cypris*,
Loin d'elle, en frémiſſant, à fuir ſe détermine.

Inutile projet! car déja trop épris,
En vain ſon âme ſe mutine
Contre l'attrait qui la domine:
Sûr de ſa chûte, en vain il veut la retarder;

» ſons très-illuſtres & très-anciennes; l'une des *Henris*
» *de Guibelins*, & l'autre des *Guelfes d'Ardorf*, qui
» par une émulation de gloire & une jalouſie d'ambi-
» tion, étoient preſque toujours en querelle, & cau-
» ſoient ſouvent par leurs diſſentions, un grand dé-
» ſordre dans l'Empire. Les Empereurs *Conrad le*
» *Salique*, & les trois *Henris* ſes ſucceſſeurs, étoient
» de la première Maiſon; & la ſeconde a produit les
» Ducs de *Bavière*, fort connus ſous le nom de
» *Guelfes*.

Ces deux Factions partagèrent toute l'Italie depuis le douzième ſiècle, entre les Papes & les Empereurs. Ceux qui tenoient pour les derniers étoient appellés *Gibelins*, & ceux qui ſuivoient le parti du Pape, prenoient le nom de *Guelfes*, qui étoient les ennemis déclarés de la Maiſon de *Suabe*, d'où étoient ces Empereurs.

Dût-il y trouver ſa ruine,
L'Amour commande... il faut céder!

De quel front cependant propoſer le remède
Aux tourmens dont il gémiſſoit,
Au ſévère Tuteur dont ſon ſort dépendoit?
A l'Archevêque de *Tolède*,
Ame implacable, en qui contre tout *Gibelin*,
Toujours de ſes ayeux fermentoit le venin;
Et qui, par ce Neveu, ſa dernière eſpérance,
Croyoit de ſa Maiſon rétablir la puiſſance?..

C'étoit braver la foudre!.. Et malgré lui conſtant,
Victime de la crainte & du trait qui le bleſſe,
Le jeune homme viſiblement,
S'acheminoit au monument;
Quand l'Oncle, inſtruit de ſa foibleſſe,
Crut ne pouvoir trop promptement,
Aux vœux que formoit ſa tendreſſe,
Accorder ſon conſentement.
Et dès là, tout Lecteur devine,
Quel bonheur goûta notre amant,
Dans les bras de ſa *Gibeline*.

» Dormez en paix, pauvres maris!
» De vos exploits, vantez la gloire:
» Goûtez le prix d'une victoire,
» Dont ſouvent plus d'un autre a recueilli les fruits!

Il ne ſe doutoit pas, le crédule *Fabrice*,
Que celle qu'il croyoit novice
Au jeu d'Amour qu'il lui montroit,
Depuis long-tems, ſous l'ombre du ſecret,

D'un jeune *Gibelin* diſcret,
En avoit apprîs l'exercice !

Mais l'oncle, qui point ne dormoit,
(Car la haine, qui toujours veille
De l'œil, ainſi que de l'oreille)
Sur la *Gibeline* veilloit...,
Mais l'oncle, informé (Dieu ſait comme)
Et très-pleinement convaincu,
Qu'à *Madrid* ſon pupile étoit auſſi C...,
Qu'un autre pouvoit l'être à Rome,
Regrettoit d'avoir trop vécu.
Tremblant, d'ailleurs, que ſon antique Race,
Quoiqu'il projette, & quoiqu'il faſſe,
De cet hymen, objet de ſon chagrin,
Ne recrutât qu'un *Gibelin* ;
Le Prélat, fidèle à ſa haine,
Brûlant de prévenir un malheur trop certain,
N'épargnoit rien pour obtenir enfin,
Du crime de ſa Nièce une preuve certaine.

C'eſt dans ces diſpoſitions,
Que ſe rendant un beau ſoir chez la Reine,
En ſa qualité d'Aumônier ;
Dans le recoin d'un obſcur eſcalier,
Croyant entrevoir une femme,
Que ſembloit avec ſoin cacher un Cavalier ;
Le Pontife s'approche : il reconnoît la Dame ;
Et bien sûr que c'eſt elle, il paſſe, en ſe hâtant
De monter au Palais,
La coupable, ſentant
S'il y parvenoit avant elle,

Tout ce qu'en cet inſtant, de cette âme cruelle,
Il falloit redouter!.. Par un ſecret détour,
Se hâte, vole, en invoquant l'Amour;
Et malgré ſa frayeur mortelle,
(Grace, ſans doute, à ce divin appui!)
Gagne l'antichambre avant lui.

D'un mal ſubit, alors, en prétextant l'atteinte,
Mettant même à profit ſon trop d'émotion,
Par plus d'une convulſion,
Rempliſſant l'aſſemblée & de trouble & de crainte,
On la croyoit au moment d'expirer;
Quant, voyant l'Archevêque entrer:
» Ah, Monſeigneur! (s'écria-t-elle)
» Prête à voir terminer mes jours,
» En m'accordant votre ſecours,
» Préſervez-moi, du moins, d'une mort éternelle!

A cet aſpect inattendu;
A ce propos, le Prélat confondu,
D'un coup d'œil, perce le myſtère!..
Mais, comme Prêtre, il eſt perdu
Dans l'eſprit indigné de ce monde éperdu,
S'il oſe refuſer ſon Sacré Miniſtère?..
Sur quoi, ſoudain, en tombant à ſes pieds,
D'un air mourant, les yeux de pleurs baignés,
La Dame dit: « Ecoutez-moi, mon Père?..
» Je ſais de quoi vous pouvez m'accuſer:
» Je ſens, de plus, combien je dois vous craindre;
» Et qu'au ſilence on ne peut vous contraindre,
» A moins que de s'en confeſſer?..
» Eh bien, Seigneur, je m'en acquitte,

» Avec

» Avec franchiſe ; en vous jurant pourtant,
» Qu'en moi vous verrez, dans la ſuite,
» Un cœur honnête & repentant !..

Du Confeſſeur, à ce langage,
On préſume, à peu près, quel fut le ſentiment.
Mais ce que je ſais davantage,
C'eſt, qu'à dater de ce moment,
La belle, auſſi tendre que ſage,
N'eut que ſon mari pour amant ;
Et que, bientôt, rongé par ſon reſſentiment,
Le bon Prélat mourut de rage.

MÊLANGES HISTORIQUES.

UN Ouvrage qui eſt encore à faire, & qui probablement ſeroit auſſi curieux que piquant, c'eſt celui qui traiteroit de l'origine de pluſieurs Proverbes, Adages & comparaiſons vulgaires.

On dit tous les jours de quelqu'un qui ſe trouve dans l'embarras d'un choix à faire : *Il en eſt de lui comme de l'Ane de Buridan ;* & peu de perſonnes ſont inſtruites de l'origine de ce dicton, ou, pour mieux dire, de cette comparaiſon. La voici :

Jean Buridan, né à *Béthune*, en Artois, vers la fin du treizième ſiècle, Recteur de l'Univerſité de Paris, & fameux Dialecticien, ſe rendit moins célèbre par ſes *Commentaires ſur Ariſtote*, que par ſon ſophiſme *de l'Ane.*

Il ſuppoſoit un de ces animaux ſtupides, également preſſé de la ſoif & de la faim, entre une meſure d'avoine & un ſeau d'eau, faiſant une égale impreſſion ſur ſes organes. Le Docteur demandoit enſuite : *Que fera cet Ane ?* Si ceux qui vouloient bien diſcuter avec lui cette importante queſtion, répondoient : *Cet Ane*, Monſieur le Docteur, *ne ſera pas aſſez Ane pour ſe laiſſer mourir. Donc* (continuoit-il) *il ſe tournera plutôt d'un côté que de l'autre ? donc il a le franc arbitre ?*

Ce ſophiſme embarraſſa les plus grands Perſonnages de ſon tems ; & ſon *Ane* devint fameux parmi ceux de ſes Ecoles.

La Dialectique de *Buridan* lui coûta cher : comme il étoit de la ſecte des *Nominaux*, il fut perſécuté par celle des *Réaux*, & obligé de ſe réfugier en Allemagne, dans le quinzième ſiècle, où il fut (dit-on) le fondateur de l'Univerſité de *Vienne*.

Richard I, dit *Cœur de Lion*, Roi d'Angleterre, à qui un Eccléſiaſtique recommandoit de ſe défaire inceſſamment de trois méchantes filles qu'il entretenoit, l'*Ambition*, l'*Avarice* & la *Luxure*. *Richard* ſe retourne vers ſes Courtiſans : « Vous avez entendu (leur » dit-il) ce que m'a dit cet hypocrite ?.. » Eh bien, pour ſuivre ſon avis : je » donne mon ambition aux *Templiers*, » mon avarice aux *Moines*, & ma » luxure aux *Prélats*.

Ce Prince étoit brave, mais féroce ; ferme, mais opiniâtre ; paſſionné pour la gloire, mais jaloux de tous ceux qui pouvoient la lui diſputer.

Ayant appris qu'il y avoit un tréſor dans une ville du *Limouſin*, il alla l'attaquer, & y reçut une bleſſure, dont il mourut en 1199, âgé de quarante-deux ans.

Au tems où le cruel Duc d'*Albe* maſſacroit les Proteſtans des *Provinces-Unies*, un *Memnonite*, qui auroit été brûlé vif, s'il eût été pris, fuyant devant un Sergent Eſpagnol qui le pourſuivoit, avoit franchi un foſſé gélé, ſans que la glace ſe fût rompue, lorſque ce Sergent la vit rompre ſous ſes pieds, en paſſant après lui. Ce fanatique s'étant mis à crier au ſecours, le bon *Memnonite* fut aſſez charitable pour retourner ſur ſes pas, & pour l'aider à ſe tirer de ce précipice.

Ne croiroit-on pas, après ce trait de généroſité, que l'Eſpagnol reconnoiſſant, dût au moins laiſſer échapper ce pauvre homme? Point du tout: il ne fut pas ſitôt hors de danger, qu'il traîna le *Memnonite* en priſon, d'où il ne ſortit que pour aller à l'échafaud.

Quantum Religio! &c.

On admire ce que fit *Aléxandre le Grand*, à qui l'on avoit écrit que ſon Médecin vouloit l'empoiſonner dans un remède que ce héros alloit prendre ; & qui, en avalant le breuvage, lui donna à lire la lettre qui lui donnoit cet avis. Le flegme que fit paroître le Duc de *Guiſe* dans une occaſion toute ſemblable, égale aſſez celui d'*Aléxandre*. Dans les troubles de *Naples*, où ce Prince commandoit, un homme fut plus que ſoupçonné de vouloir l'empoiſonner ; il alloit être mis en pièces par la populace, lorſque le Prince courut au quartier de l'Officier accuſé, lui demanda du pain, du vin, des confitures ; puis mangea & but avec lui devant tout le monde, pour convaincre l'aſſemblée par ce procédé, que c'étoit à tort qu'on avoit accuſé cet Officier : qui depuis lui fut très-fidellement attaché.

Un Cordonnier désirant d'avoir son portrait de la main d'*Apelle*, craignoit fort que cet artiste ne le refusât. Mais tout Cordonnier qu'il étoit, le Peintre ayant appris que cet homme excelloit dans son métier, ne dédaigna pas de le satisfaire. Le portrait fini, cet artisan ayant trouvé quelque défaut dans la chaussure; *Apelle* écouta ses raisons, s'y rendit, & corrigea ce qu'il y avoit de défectueux. Mais le critique s'étant avisé de censurer la jambe: *Oh! mon ami* (lui dit le Peintre) *pour le coup vous vous oubliez! ceci passe vos connaissances.*

Que de gens ressemblent à ce Cordonnier!

On trouve dans un Recueil des Poésies d'un Archidiacre d'*Oxford*, qui

vivoit dans le quatorzième ſiècle, les quatre vers ſuivans :

Mihi eſt propoſitum in Tabernâ mori.
Vinum ſit appoſitum morientes ori,
Ut dicant, cùm venerint, Angelorum Chori :
Deus ſit propitius huic Potatori !

L'infortuné *Henri*, Maréchal-Duc de *Montmorenci*, décapité à *Toulouſe*, à l'âge de 37 ans, l'homme de France le mieux fait, le plus aimable, le plus brave & le plus magnifique, avoit été dangereuſement bleſſé près de l'île de *Rhé*, qu'il venoit de reprendre ſur les Anglais. Sa femme, qui l'aimoit paſſionnément, part de Paris ; après avoir courru jour & nuit, arrive, s'enferme avec lui, & ne le quitte pas pendant toute ſa maladie, ſans permettre que qui que ce fût, excepté les Chirurgiens, approchât de l'appartement du malade.

Arrive la Comteſſe *D****, ſa parente & ſon amie ; qui ayant appris que le Duc étoit à peu près hors de danger, force la porte, & dit, en entrant à la Ducheſſe : « Eh quoi, mon amie ! votre » époux eſt (dit-on ſauvé) & vous gé- » miſſez encore ?

Hélas ! (répondit la tendre épouſe) *il parle déja de retourner à l'armée.*

On remarque aſſez ſouvent dans la vie des plus grands hommes, des traits de foibleſſe qui, bien qu'ils nous étonnent, ne nous déplaiſent pourtant pas autant qu'ils ſembleroient devoir le faire, ſur-tout en partant de la haute idée que leur nom, & leur caractère connu, avoient droit de nous inſpirer.

D'où vient cela, dira-t-on ?...Ne ſeroit-ce pas que ces mêmes foibleſſes, en les rapprochant un peu de nous, conſolent tacitement notre amour-pro-

pre de cette extrême ſupériorité, qui juſques-là n'avoit produit qu'un ſentiment d'admiration, lequel, bien que ſincère, n'en eſt pas moins (oſons le dire) un peu humiliant pour bien plus de gens qu'on ne penſe !

Quoi qu'il en ſoit, on trouve un exemple de cette eſpèce dans la vie d'un de nos Héros Français, (c'eſt-à-dire, de ce même *Henri de Montmorenci*) dont le courage intrépide nous diſpoſoit d'autant moins à l'imaginer ſuſceptible, qu'il eſt plus fait pour ſurprendre le Lecteur.

« Le ſiège de *Privas* (dit l'Hiſtorien » de ce Prince *) fut remarquable par » la perte de quelques perſonnes de » commandement : deux Maréchaux » de camp y moururent, à ſavoir le » Marquis d'*Uxelles*, d'une bleſſure

* *Dueros, pages 175 & 176, de l'édition in-12, Paris, 1666.*

» qu'il reçut aux approches, & le
» Marquis de *Portes*, d'une mouſque-
» tade à la tête. Le jour même qu'il
» fut tué, il devoit être fait Maréchal
» de France, &c.

» Environ le moment de ſa mort,
» le Duc de *Montmorenci*, qui dormoit
» dans ſa tente, fut éveillé par une
» voix ſemblable à celle du Marquis,
» qui lui diſoit, triſtement, adieu.
» L'amour qu'il avoit pour une per-
» ſonne qui lui étoit ſi proche, fit qu'il
» attribua l'illuſion de ce ſonge à la
» force de ſon imagination; & le tra-
» vail de la nuit qu'il avoit paſſée,
» ſelon ſa coutume, dans les tranchées,
» fut cauſe qu'il ſe rendormit ſans au-
» cune crainte. Mais la même voix
» qui avoit troublé ſon ſommeil, l'in-
» terrompit encore un coup; & le
» fantôme, qu'il n'avoit vu qu'en dor-
» mant, le contraignit de s'éveiller de
» nouveau; & d'ouïr diſtinctement les

» mêmes mots qu'il avoit prononcés,
» & qu'il répéta avant que de diſpa-
» roître. Le Duc, alors, ſe reſſouvint
» qu'un jour qu'ils entendoient diſcou-
» rir le Philoſophe *Pitart*, ſur la ſépa-
» ration de l'âme d'avec le corps, ils
» s'étoient promis de ſe dire adieu l'un
» à l'autre, ſi le premier qui viendroit
» à mourir en avoit la permiſſion. Sur
» quoi ne pouvant s'empêcher de crain-
» dre la vérité de cet avertiſſement,
» il envoya promptement un de ſes
» domeſtiques au quartier du Marquis,
» qui étoit aſſez éloigné du ſien. Mais
» avant que ſon homme fût de retour,
» on vint le querir, de la part du Roi,
» qui lui fit dire par des perſonnes
» propres à le conſoler, l'infortune
» qu'il avoit appréhendée.

» Je laiſſe (continue l'Hiſtorien) à
» diſputer aux doctes ſur la raiſon de
» cet événement, que j'ai ouï pluſieurs
» fois réciter au Duc de *Montmorenci*,

» & dont j'ai cru que la merveille &
» la vérité, étoient également dignes
» d'être rapportées.

Le Baron *des Adrets* (*François de Beaumont*) ſi connu dans l'Hiſtoire de nos guerres de Religion, par ſes énormes cruautés, tant contre les Catholiques, que contre les Calviniſtes, dans le parti deſquels il ſervit alternativement, dont l'âme atroce ſe vantoit de n'avoir jamais fait grace à un ennemi, qu'à un Soldat qui l'avoit fait rire*; ce monſtre

* On ſait qu'après avoir pris *Pierrelate* & *Mont-briſſon*, il avoit condamné les priſonniers de guerre à ſauter du haut des tours ſur les piques de ſes ſoldats; & qu'ayant reproché à l'un de ces malheureux de s'être déja préſenté *deux fois*, ſans avoir oſé faire le ſaut : *Parbleu ! M. le Baron* (lui dit le ſoldat) *tout brave que vous êtes, je vous le*

enfin, plus qu'octogénaire, & retiré, comme jadis le barbare *Sylla*, dans ſa Province, ſe promenoit un jour, ſeul, & très-ſimplement mis, dans un grand chemin, n'ayant pour toute arme défenſive qu'un bâton, lorſqu'un Ambaſſadeur de *Savoie*, qui venoit à *Grenoble*, le rencontra.

Cet Ambaſſadeur, qui le connoiſſoit, s'arrêta, mit pied à terre pour le ſaluer & lui demander de ſes nouvelles: « Je n'ai rien à vous dire, répondit, froidement, *des Adrets*, « ſinon, que » vous rapportiez à votre Maître, que » vous avez trouvé le Baron *des Adrets*, » ſon très-humble ſerviteur, dans un

---

donne en trois. Réponſe qui le fit rire & ſauva la vie au ſoldat.

L'Amiral *de Coligny* diſoit de ce Baron, qui en effet étoit très-brave, qui ſavoit & faiſoit bien la guerre : *Qu'il falloit ſe ſervir de lui, comme d'un lion furieux, & que ſes ſervices devoient faire paſſer ſes cruautés.*

» grand chemin, avec un bâton blanc » à la main, & ſans épée ; & que per- » ſonne ne lui dit rien.

L'un de ſes fils ſe trouva enveloppé dans le maſſacre de la *Saint-Barthelemy*. Il avoit été Page du Roi, qui lui avoit un jour ordonné d'aller appeller ſon Chancelier. A quoi ce Magiſtrat, qui étoit à table, lui ayant répondu, qu'après avoir dîné, il iroit recevoir les ordres de Sa Majeſté : « Comment ! (lui dit » le Page) oſez-vous retarder d'un mo- » ment, lorſque le Roi commande ?.. » Vîte ; qu'on marche ſans délai ? Sur quoi il prit l'un des coins de la nappe, & jetta tout le dîner par terre.

L'hiſtoire rapportée à *Charles IX* par le Chancelier, ce Prince n'en fit que rire, en diſant qu'il voyoit par ce trait, *que le fils ſeroit tout auſſi emporté & auſſi violent que le père.*

Ce méchant homme, ſi l'on en croit les Mémoires de ſon tems, pour rendre

ſes enfans auſſi cruels que lui, les força, un jour, de ſe baigner dans le ſang des Catholiques, dont il venoit de faire une boucherie, après un avantage remporté ſur eux.

Et cet homme étoit Français!..Mais auſſi, dans quel tems vivoit-il?

Le Comédien-Auteur, *Dancourt*, demandoit quelquefois, ſur ſes Pièces, le ſentiment de ſa fille *Mimi* *, qui jeune encore, joignoit à un goût ſûr, des connoiſſances que l'expérience ſeule peut donner. Quand il ne réuſſiſſoit pas, conduit par les amis de ſa femme, qui craignoit ſa mauvaiſe humeur, il alloit avec eux chez *Chéret*, fameux marchand de vin, à l'enſeigne de la *Cornemuſe*, noyer ſon chagrin dans ſon verre;

* *Mimi Dancourt*, célèbre par les grâces de ſon eſprit & de ſa figure.

& *Chéret* le voyoit ſouvent. Un jour qu'on répétoit une de ſes Pièces : « *Mimi* (dit-il à ſa fille) que penſes-tu » de ceci ?.. *Ah, mon papa !* (répondit-elle) *vous irez ſouper à la Cornemuſe.*

La bravoure n'eſt pas toujours le partage des Gens de Lettres ; à remonter du plus chétif Ecrivain juſqu'au Chantre du *Pieux Enée*, on en trouvera peu qui ſe ſoient aviſés d'aller chercher la gloire juſques dans les combats : témoin un grand Poëte de nos jours, que la curioſité avoit conduit au ſiège de *Philipsbourg*. « M. *de Voltaire* (lui dit le Maréchal *de Barwick*) « *vous viendrez*, » *ſans doute, avec nous, voir la tran-* » *chée ?* — *Nenni, M. le Maréchal ! je me charge du ſoin de chanter vos exploits, ſans avoir l'ambition de les partager.*

La Thorilliere le père, jouoit un jour

le rôle de *Mercure* dans *Amphitrion*. Au moment que, prêt à fendre les airs, il diſoit au pauvre *Soſie* :

Je te donne, à préſent, congé d'être *Soſie* :
Je ſuis las de porter un viſage ſi laid ;
Et je vais dans les Cieux, avec de l'Ambroiſie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

Le reſſort joue ; & *la Thorillière*, qui étoit attaché à contre ſens, ſe trouve enlevé par les pieds, la tête en bas.

La nouveauté de ce ſpectacle, excite les ris de l'aſſemblée. Le patient jettoit les hauts-cris ; & les ſpectateurs, qui les croyoient un *lazzi* de ſa façon, riant d'autant, admiroient le naturel avec lequel ce grand Comédien ſavoit rendre les contorſions d'un homme, dont la vie ne tient, pour ainſi dire, qu'à un fil. Le déſaſtreux *Mercure*, qui enrageoit de tout ſon cœur, le témoignoit par des mots dont on lui pardonnoit la groſſière énergie, en faveur de

la néceſſité d'exprimer toute ſon agitation. Il diſparoît enfin, & va diſſiper ſes craintes chez un de ſes meilleurs amis, c'eſt-à-dire, chez le Cabaretier le plus voiſin.

Le Maréchal *de Villars*, à l'iſſue de l'Opéra *de* ***, remercioit de ſon mieux *Mademoiſelle* ***, qui venoit de jouer le rôle de la Victoire, & qui en conſéquence lui avoit préſenté une couronne. Le Marquis *de* *** entre tout-à-coup dans la loge, apparemment mal-fermée, de l'Actrice; il voit le Maréchal, & demeure pétrifié. « Eh quoi ! Mar» quis (lui dit, ſans ſe déranger, le héros) « êtes-vous étonné de voir *Villars* » dans les bras de la Victoire?

Malherbe & *Racan*, étant un jour chez la Ducheſſe *de Bellegarde*, ils tra-

vaillèrent tous les trois à la compoſition d'une chanſon, dont l'idée leur avoit paru plaiſante, & dont voici le premier couplet :

Qu'autres que vous ſoient déſirées,
Qu'autres que vous ſoient adorées,
Cela ſe peut facilement.
Mais qu'il ſoit des Beautés pareilles,
A vous, Merveille des Merveilles,
Cela ne ſe peut nullement.

Les deux Auteurs en firent tout l'honneur à la Dame; l'on en rit beaucoup, & les choſes en reſtèrent là.

Cependant, comme la chanſon courut bientôt ſous le nom de *Malherbe* ſeul, un nommé *Bertelot* s'aviſa, aſſez mal-à-propos pour lui, d'en faire la parodie ſuivante, & à laquelle *Malherbe* fut très-ſenſible :

Avoir le cœur tout plein de flâmes,
Et faire les doux yeux aux Dames,
Cela ſe peut facilement.

Mais de pouvoir, en ſa vieilleſſe,
Jouir d'une belle Maitreſſe,
Cela ne ſe peut nullement.

Dire par-tout qu'on eſt habile,
Et reprendre *Homère* & *Virgile*,
Cela ſe peut facilement.
Mais bien qu'il ſoit d'avis contraire,
De croire qu'il puiſſe mieux faire,
Cela ne ſe peut nullement.

Exalter en tous lieux ſa race *,
Plus que celle des Rois de *Thrace*,
Cela ſe peut facilement.
Mais que pour les armes d'Hermine,
Il en ait bien meilleure mine,
Cela ne ſe peut nullement.

Etre ſix ans à faire une Ode,

* Il étoit de l'illuſtre & ancienne Maiſon de *Malherbe de Saint-Aignan*, qui a porté les armes en Angleterre ſous *Guillaume Robert*, Duc de Normandie.

Et faire des loix à ſa mode,
Cela ſe peut facilement.
Mais qu'il nous charme les oreilles,
Par ſa *Merveille des Merveilles*,
Cela ne ſe peut nullement.

Pour réponſe à l'honnêteté de ce procédé, *Malherbe* fit donner des coups de bâton au Parodiſte, qui les reçut avec docilité.

Ce remède, quand on l'applique,
Mille fois mieux qu'une replique,
Range la rime à la raiſon.

Il y a dans l'Hôpital des *Incurables*, des appartemens très-commodes qu'on loue à des perſonnes au-deſſus du commun, qui y prennent leur logement.

Un Duc * qui avoit ruiné ſa ſanté, & même un peu ſa bourſe, par l'abus trop fréquent qu'il en avoit fait, s'y étoit

* Le Duc *de Vantadour*.

retiré, dans la double eſpérance de s'y refaire, & n'y réuſſiſſoit pas trop.

La Ducheſſe ſa femme, étoit attachée au Roi, en qualité de Gouvernante, & vivoit à la Cour.

Lorſque ce Prince eut atteint l'âge auquel il devoit être confié aux ſoins d'un Gouverneur, la Ducheſſe remit ſon emploi au Maréchal *de Villeroi*.

Le même jour, comme le Duc ſortoit de la Meſſe, un pauvre, aſſez bien mis, lui ayant demandé l'aumône : « Parbleu ! (lui dit-il, mon ami,) tu » prends bien ton tems. Ma femme eſt » aujourd'hui ſortie de condition ; & tu » me vois à l'Hôpital ?.. Adreſſe-toi » mieux, je t'en prie ! »

Il ſe commettoit à *Madrid* une infinité d'abus dans la perception des droits d'Entrée : les Marchands faiſoient paſſer leurs ballots ſous le nom des principaux

Seigneurs, avec les Officiers deſquels ils s'arrangeoient. *Philippe V*, averti de ce déſordre, fit un Edit, par lequel il étoit expreſſément défendu aux Commis de rien laiſſer paſſer ſans être viſité par eux.

Le fils d'un des plus puiſſans Seigneurs de la Cour, comptant cet Edit pour rien, entreprit de faire entrer quelques balots ſans viſite; ſur quoi le Commis tenant ferme, en alléguant les ordres du Roi, fut tué par le jeune homme.

Le Monarque informé du fait, dans l'inſtant même, fit appeller le père, qu'il ſavoit être dans l'anti-chambre, lui conta l'aventure ſans nommer le coupable, & lui demanda ſon avis ſur la peine qu'il devoit lui infliger. *La mort, Sire.* (répondit le Duc) *Il faut un exemple, ſans quoi...* « Vous ignorez, ſans » doute (dit le Prince, en l'interrompant) « quel eſt celui dont vous prononcez

» noncez la Sentence ?. . Si c'étoit votre » fils ? » *duſſe être moi-même, Sire*, (replique le père, en ſanglottant) *je n'ai rien dit que de juſte, & ne changerois point d'avis.* « Eh bien, (reprit le Roi) « puiſque vous avez jugé en Roi, » c'eſt à moi de juger en père. Votre » fils eſt jeune & a beſoin de grace. Je » la lui donne. Dédommagez la famille » de l'homme qu'il a tué ; & qu'il » voyage pendant quelques années, juſ- » qu'à ce qu'il ait appris à reſpecter les » loix de ſon pays. »

Un Duc de *Nevers* avoit fait rudement fouetter un Page, qui n'étoit plus un enfant, pour une légère faute, qu'il proteſtoit n'avoir pas commiſe. Ce jeune homme, indigné d'un pareil traitement, quitta ſon ſervice, alla paſſer cinq ou ſix ans en Italie, & revint en France.

Après avoir cherché l'occaſion de

rencontrer le Duc ſeul, il la trouva, la ſaiſit un jour, à la chaſſe, & lui demanda s'il le reconnoiſſoit ?.. « Je ſuis (pourſuivit-il, en voyant l'embarras de ce Seigneur,) « je ſuis un tel, que vous » fîtes, il y a quelques années, ſi cruel- » lement & ſi injuſtement fuſtiger, » lorſque j'étois votre Page. » A ces mots, prenant le Duc par la baſque du juſte-au-corps, il la perça deux ou trois fois avec un poignard, en lui diſant : « Vous voyez bien que je pourrois » vous percer le corps, auſſi aiſément » que l'habit ? je m'en abſtiens, parce » que j'ai mangé votre pain. Mais » apprenez à traiter les Gentilshommes » avec plus de ménagement. »

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il ſe retira, au grand galop, en laiſſant le Duc auſſi effrayé que conſterné d'une ſi vive leçon.

Antoine *de Léve*, entretenant un jour *Charles-Quint* ſur les Affaires d'Italie, lui conſeilloit de ſe défaire ſucceſſivement de pluſieurs Princes de ce pays, & de s'emparer de leurs États. « Et » l'âme ? (répondit l'Empereur) « Bon, » l'âme ! (repartit *Léve*) Votre Majeſté » en doit-elle avoir une ?..En ce cas, » qu'elle renonce à l'Empire. »

C'eſt dommage que *Charles-Quint* n'ait pas toujours eu tant d'attention pour ſon âme : par exemple, dans l'acquiſition du *Milanois*, au préjudice de *François Premier ;* dans l'uſurpation de *Plaiſance ;* dans l'aſſaſſinat de *Pierre-Louis*, Duc de *Parme*, dont il ne ſe lava jamais bien ; dans la priſe de Rome, qu'il fit ſaccager par des troupes *Luthériennes ;* dans le ſiége du Château *Saint-Ange*, où il tenoit le Pape enfermé, pendant qu'il faiſoit expoſer le *Saint-Sacrement*

dans les Egliſes d'Eſpagne, & ordonnoit les *Prières de quarante heures* dans tous ſes États, pour demander à Dieu la délivrance du *Saint-Père*, &c. &c.

L'Auteur des *Cauſes Célèbres* y a inſéré le Procès qu'eut le fameux *Le Noble* contre l'Epicier, avec la femme duquel il avoit eu une intrigue amoureuſe. La partie n'étoit pas égale : l'Epicier ſe ruinoit en écritures ; *Le Noble* compoſoit les ſiennes, & les vendoit bien cher à un Libraire. Les Rieurs, rarement diſpoſés en faveur d'un pauvre mari qui ſe plaint, étoient tous pour le *Le Noble*, qui les réjouiſſoit par ſes *Factums*. Il fut pourtant banni de Paris : mais il s'y tint ſeulement un peu plus caché qu'il ne faiſoit avant l'Arrêt.

Il compoſa, à l'occaſion de ce banniſſement, les vers ſuivans, qui n'ont été imprimés, ni dans ſes Ouvrages,

ni dans aucun Recueil que nous ſachions :

Quel affreux déſert ſeras-tu,
Pauvre *Paris !* Tu vas devenir *Rome*,
Si *Thémis* de tes murs bannit tout galant homme,
Dès qu'il aura fait un C...

Grands Porteurs de bonnets à cornes,
A ce zèle mettez des bornes,
Ou vous dépeuplerez cette auguſte Cité.
Conſultez l'intérêt de l'Etat & du Maître :
Puniſſez qui détruit, protégez qui fait naître
Des ſujets à Sa Majeſté.

Mais je vois d'où vient la tempête :
Chacun craint pour ſon attelier :
Et l'on dit, qu'en jugeant, vous vous frottiez la tête
Contre celle de l'Epicier.

Qnelque illuſtres qu'aient été nos ayeux, on ne peut guères ſe flatter que leurs vertus aient toujours paſſé de père en fils, ſans quelque flétriſſure plus ou moins remarquée. L'Empereur *Charles-Quint* ne put s'empêcher de

rougir, lorſqu'arrivant un jour à *Nuremberg*, & jettant les yeux ſur le fronton d'une cheminée du ſallon d'un appartement qu'on avoit préparé pour lui, il y lut les vers ſuivans :

Qui peut dire que dans ſa race,
Il ne fut Larron, ni Catin!,
A droit d'effacer ce quatrain,
Et d'en mettre un à la place.

Il ſentit, probablement, que ceci pouvoit avoir trait à une femme du plus haut rang, qui lui appartenoit de très-près, & que l'on prétendoit être la vraie mère de *Don Juan d'Autriche*, fils naturel de ce Monarque, & non pas *Catherine Bloemberg*, qui n'avoit, dit-on, fait que prêter ſon nom pour couvrir cet important & très-ſcandaleux myſtère.

On ſait quelle étoit l'opulence de la ville d'*Anvers*, avant l'établiſſement de

la République de Hollande & la fermeture de l'*Eſcaut*, au moyen duquel cette ville étoit devenue l'entrepôt du commerce de l'univers.

Un fameux Négociant de cette ville, nommé *Jean Daëns*, & qui devoit en partie ſon immenſe fortune aux bontés qu'avoit eu pour lui *Charles-Quint*, lui avoit donné des marques de ſa reconnoiſſance, en lui prêtant quelques millions dans un moment où les finances de ce Monarque ne pouvoient ſuffire à quelque entrepriſe auſſi conſidérable qu'importante.

Ce bon Négociant, après une longue abſence de l'Empereur, le voyant de retour à *Anvers*, va ſaluer Sa Majeſté Impériale, & la ſupplie de lui faire l'honneur d'accepter un dîner chez lui. *Charles-Quint* étoit populaire, & cette qualité lui avoit gagné le cœur des Flamands ; il accepta la propoſition.

Le dîner fut on ne peut plus ſplen-

dide ; & au point, qu'au deſſert, *Daëns* ayant fait mettre dans ſon feu un gros fagot de canelle, y jetta la reconnoiſſance de ſa dette que lui avoit donnée l'Empereur, en diſant : *Permettez, Sire, que je vous tienne quitte de cette obligation ?*

Philippe II, Roi d'Eſpagne, curieux de voir un Concile, étant arrivé à *Trente*, en 1562, le Cardinal *Hercule de Mantoue*, qui y préſidoit, aſſembla les Pères, pour ſe conſulter ſur la façon dont ce Prince y ſeroit reçu. Sur quoi un Bal de cérémonie fut délibéré à la pluralité des voix.

Le jour pris, les Dames les plus qualifiées y furent initiées ; & après un grand feſtin, le Cardinal de *Mantoue* ouvrit le Bal, où le Roi *Philippe* (dit le Cardinal *Palavicini*) & les Pères, dansèrent avec autant de modeſtie que de dignité.

Lorſque par l'avide activité des Eſpagnols, autant que par ſa nonchalance, *Jean d'Albret*, Roi de *Navarre*, ſe vit dépouillé de ſon Royaume, & forcé de chercher en France un azyle : « Ah » Sire ! (lui dit, par une eſpèce d'eſprit prophétique, la brave *Catherine* ſon épouſe) « vous avez été Roi : mais » jamais ni vous, ni vos héritiers, ne » le ſeront de la *Navarre*. Et cette » Couronne n'eût point été perdue, ſi » le Ciel vous eût fait naître femme & » moi Roi. »

Diſcours du Supérieur des *Carmes* de *Toulouſe*, à M. le Maréchal de *Richelieu*, à ſon retour de *Mahon* :

MONSEIGNEUR,

Le bruit de vos exploits a pénétré juſques dans notre ſombre retraite. Nous

en ſommes ſortis pour venir admirer le Grand Homme. Nous allons y rentrer pour prier le Tout-Puiſſant qu'il vous rende auſſi grand dans le Ciel que vous l'êtes ſur la Terre.

LA VICTIME DE L'AMOUR ET DE LA PROBITÉ.

Anecdote très-moderne *.

UN jeune homme *de* ***, riche & bien né, étoit depuis long-tems paſſionnément amoureux d'une jeune perſonne de la même ville, dont la naiſſance, ainſi que la fortune, étoient égales à la ſienne, & avoit lieu de ſe flatter de ne lui point déplaire. Une alliance ſi ſortable, à tous égards, trouvoit les deux familles également diſpoſées à en déſirer le ſuccès. Cependant le jeune homme trouvoit toujours quelque prétexte ſpécieux pour en retarder l'accompliſſement.

Les parens de la Demoiſelle, après

* Arrivée vers la fin de 1784.

s'être prêtés plus d'une fois aux différens prétextes de l'amant pour éluder les inſtances que témoignoient les amis de part & d'autre pour voir enfin fixer le jour que lui-même ſembloit en apparence déſirer autant qu'eux, s'étant enfin laſſés de ces différentes remiſes ; & lui ayant déclaré, qu'un rival, qui le valoit à tous égards, pourroit, au cas qu'il ne ſe décidât point, obtenir ſur lui la préférence ; il crut enfin devoir céder à leur empreſſement.

Après les conventions préliminaires ſtipulées, & le jour pris pour la cérémonie, les deux familles & leurs amis raſſemblés, n'attendoient plus que le futur pour aller au Temple ; lorſqu'un domeſtique arrivant de ſa part, leur annonça que ſon maître ſe trouvant fort incommodé, il les ſupplioit tous de vouloir bien remettre, ne fuſſe que pour deux ou trois jours, cette ſolemnité. Sur quoi deux de ſes amis, témoins

de la ſurpriſe, & même de l'indignation qui ſe manifeſtoient ſur toutes les phyſionomies, volent chez lui, & lui peignent ſi fortement ce qui peut s'en enſuivre, au cas qu'il ſe faſſe, en quelqu'état qu'il fût, plus long-tems attendre, qu'il les renvoie, en les aſſurant qu'il va ſe faire habiller, & ne tardera pas à les ſuivre.

Mais une heure au moins s'étant écoulée, ſans qu'on le vît paroître, & les deux amis s'étant de nouveau détachés pour ſavoir la cauſe d'un procédé auſſi étrange ; ils arrivoient à peine au pied de ſon eſcalier, qu'un coup de piſtolet, parti de l'intérieur de l'appartement du jeune homme, leur annonça tout ce qu'en y entrant ils pouvoient attendre de ſiniſtre.

Il expiroit en effet, au moment qu'ils entrèrent ; & ce ſpectacle les émut au point, que hors d'état d'aller eux-mêmes annoncer cette affreuſe nou-

velle, ils en chargèrent un domeſtique du défunt.

Ce qu'une telle cataſtrophe dut produire, ſe préſume aiſément ; & ſur-tout la ſituation de la jeune future, qui non-ſeulement perdoit un amant aimé, prêt à devenir ſon époux, mais qui ſentoit que cet infortuné jeune homme pouvoit avoir reçu quelques avis calomnieux, qui lui avoient fait préférer la mort à la néceſſité de la prendre pour femme !

Cet affreux myſtere ne fut éclairci que quelques jours après, lorſqu'à la levée des ſcellés, l'on trouva dans le ſecrétaire de l'Amant, l'écrit ci-deſſous, daté de huit jours avant ſa mort :

« J'adore & j'adorerai toute ma vie, » *Mademoiſelle* *** : ſes vertus ſur-» paſſent, s'il ſe peut, ſes charmes ; & » je verſerois ſans regret tout mon » ſang, pour lui ſauver la moindre » peine : j'oſe même quelquefois me

» flatter que notre mariage projetté,
» & qui combleroit tous mes vœux, ne
» trouveroit rien de contraire aux ſiens.
» Mais le cruel & dangereux penchant
» à la jalouſie qui, malgré toute la juſ-
» tice que j'aime à lui rendre, me
» poſsède à tel point, que l'ombre
» même d'un rival ſuffit à mon ſup-
» plice. Ce funeſte poiſon, que tous
» mes efforts, joints à la voix de la
» raiſon, n'ont jamais pu, non-ſeule-
» ment éteindre, mais même affoiblir
» dans mon cœur : cette affreuſe &
» déchirante maladie de l'âme (que je
» n'ai que trop lieu de croire incurable
» chez moi!) ne me peint à mes pro-
» pres yeux que comme un barbare,
» qui, s'il cédoit à ſon penchant pour
» elle au point de devenir ſon époux,
» au lieu de l'amant le plus tendre, &
» tel enfin qu'elle eſt ſi digne d'en
» trouver un, ne ſeroit pour elle qu'un
» vrai tyran, dont l'aveugle frénéſie

» rendroit probablement ſon ſupplice
» auſſi déchirant que le mien même.
» On me preſſe pourtant pour l'ac-
» compliſſement de notre union ; c'eſt-
» à-dire, de mes vœux les plus chers ?
» On me menace même d'un concur-
» rent, qui ſans doute la mérite mieux
» que moi ? Mais ce ſeroit m'arracher
» la vie !... Comment faire, malheu-
» reux ! pour parer à ce que je frémis
» d'enviſager ?.. Juſqu'à ce jour j'ai ſu,
» je me flatte du moins d'avoir ſu ca-
» cher à ma digne Amante le vice
» d'un cœur qui, bien que tout à elle,
» ne peut réprimer la mépriſable paſ-
» ſion qui le domine... Il faut pourtant
» enfin me décider ?.. Ciel ! juſte Ciel !
» daigne venir à mon ſecours ? Faut-il
» que je riſque à la rendre malheu-
» reuſe ?.. Puis-je me réſoudre à la voir
» paſſer dans les bras d'un autre ?..
» Non ! jamais ! . . Non ! . . Mourons
» plutôt cent fois.....

Le malheureux Amant n'en avoit pas écrit davantage, mais cependant aſſez pour prouver qu'il s'étoit ſacrifié au bonheur de ſon Amante.

LE CORBEAU,

ANCIENNE LÉGENDE,

OU HISTOIRE

DU VÉNÉRABLE *BÉDE.*

AVERTISSEMENT.

SANS prétendre avoir deſſein, ni de confondre, ni d'aſſimiler deux genres d'Ouvrages, au premier coup d'œil, ſi différens entr'eux, ne pourroit-on pas préſumer qu'il en eſt de nos anciennes & pieuſes Légendes, à peu près comme de nos vieux Romans ? & que le *Merveilleux* qu'on y voit toujours répandu, ne tendoit probablement qu'à la même

fin : dans les unes, celle de rendre les hommes plus juſtes & plus religieux ; dans les autres, plus galans & plus braves ?

Ces deux eſpèces de productions, en les enviſageant de ce côté, ſeroient donc également précieuſes pour la vraie Philoſophie, qui doit toujours tendre à la connoiſſance intime de l'Eſprit humain, ſous les différentes époques par leſquelles il a ſucceſſivement paſſé avant que de parvenir au point où nous le voyons aujourd'hui.

Cette conjecture, d'ailleurs, ſemble en effet d'autant plus raiſonnable, que les Légiſlateurs de toutes les nations ſemblent s'être accordés pour employer ces mêmes moyens (louables, à plus d'un égard) pour arriver au même but : c'eſt-à-dire, en partant de l'empire que le *Merveilleux* eut toujours, plus ou moins, dans tous les tems ſur l'eſprit des hommes, de les rendre

inſenſiblement plus ſociables, dès là meilleurs, & dès là plus heureux *.

---

* En effet, M. *de Fleury*, dans ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, & M. *du Pin*, dans ſa *Bibliothèque*, (Ouvrages non-ſuſpects, & toujours imprimés avec Privilége) conviennent, ainſi que M. *Baillet*, que pluſieurs des Ecrivains ſur ces matières faiſoient prévaloir l'amour des Fables & des prodiges à celui de la vérité, ſans ſe ſoucier même d'obſerver les époques des tems & des lieux qui auroient été néceſſaires à leurs deſſeins, pour y donner du moins de la vraiſemblance; qu'ils feignoient des miracles en grand nombre, & d'autres événemens au plus merveilleux, publiés ſur des bruits populaires. Qu'il n'étoit pas juſqu'aux Saints mêmes, qui ne ſe mêlaſſent de pareilles falcifications; & que *Saint-Prix*, qui vivoit au milieu du ſeptième ſiècle, ne ſe contentoit pas de recueillir les anciens Actes des Martyrs; *mais qu'il s'exerçoit auſſi quelquefois à en compoſer de nouveaux.* L'Art de feindre enfin, ſelon M. *Baillet*, paroiſſoit ſi important dans ces tems-là, & même chez les Latins, depuis le dixième ſiècle, qu'on crut

Enviſagés de ce côté, ſi les monumens qui nous reſtent de ces deux eſpèces d'Ouvrages échappés au ravage des temps, doivent ſembler précieux aux yeux faits pour en connaître la valeur; on nous ſaura peut-être quelque gré de leur offrir l'eſpèce de traduction

---

le devoir réduire en Méthode; que *Métaphraſte* entreprit d'en donner des Règles; & que nombre d'Auteurs des *Vies des Saints* aſpirèrent à l'envi à la gloire de *Métaphraſte*, & repréſentèrent aſſez bien ſon génie & ſon goût.

M. *de Tillemont* remarque même que le fameux *Claude d'Eſpence* fut taxé d'irréligion, pour avoir parlé contre la *Légende Dorée;* & que par-là, (ſelon M. *de Thou*) il perdit le Chapeau de Cardinal qui lui étoit deſtiné.

Les tems changent, comme on le voit, à une infinité d'égards. Et plût au Ciel que la Critique pût ſe perfectionner juſqu'à ramener toutes choſes au point de vérité où elles devroient être!

ſuivante d'un petit Poëme trouvé dans une ancienne Abbaye de la Province de *Northumberland*, lors de ſa diſſolution ſous *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, & dont le manuſcrit eſt (dit-on) conſervé dans la Bibliothèque de l'Univerſité d'*Oxford*:

Au Royaume de *Northumbrie* *,
Dans ces tems où la barbarie
Régnoit encor, quoiqu'on y fût Chrétien;
Certain Hermite, homme de bien,
Et faiſant preſque des miracles,
Quoique ennemi des macérations,
Aux plus grandes converſions,
Chez les femmes ſur-tout, rencontroit peu d'obſtacles.

Auſſi, Dieu ſait quelles Proceſſions
De bonnes gens, de tout rang, de tout âge,
Attiroit le renom de ce ſaint Perſonnage,
D'ailleurs, grand, frais, diſpos, œil noir & blanches dents,
Et comptant, tout au plus, trente ans!

Séxe charmant! ſi la voix d'un Apôtre,
Trouvant une âme en vous plus tendre que la nôtre,
De Piété vous aſſignant le lot;

---

* *L'un des ſept de l'Eptarchie Anglaiſe.*

Vous nomma le *Séxe dévot?*
Paroîtra-t-il invraiſemblable,
Que de ces lieux l'objet le plus aimable,
La jeune *Emma*, l'exemple de la Cour,
Qui des preux Chevaliers déſeſpéroit l'élite,
Pour ſon ſalut conſultât chaque jour
Frère *Roger?* (c'eſt le nom de l'Hermite.)

Tant cependant fut conſulté, qu'enfin
La Reine, un jour étant au bain,
(Comme *Diane*, avec ſes neuf Pucelles)
En portant, au haſard, un coup-d'œil ſur les Belles
Qui la ſervoient; d'abord crut voir, & vit bientôt,
(O ſcandale! O ſurpriſe extrême!)
Que la taille d'*Emma*, nouvelle *Caliſto*,
Avoit ceſſé d'être la même.

La Reine étoit prude... Auſſi-tôt
Emma, de la Cour la merveille,
Objet d'horreur & de mépris
Pour qui la jalouſoit la veille;
En attendant l'aveu requis
Du nom de l'auteur de ſon crime,
Que la loi du Pays exigeoit pour victime,
Se vit livrée aux châtimens ſecrets
Des vieilles *Duégnes* du Palais.

Que faire, en telle conjoncture?..
Quels que ſoient les maux qu'elle endure,
De dénoncer ſon cher *Roger*:
Elle frémiroit d'y ſonger!

» Femme (dit-on) tant légère ſoit-elle,
» Fût il ingrat, fût-il abſent,
» Garda toujours un cœur reconnoiſſant,
» Pour celui qui la rendit telle!..

Plus l'embarras étoit preſſant,
Plus ſon ſort étoit déplorable;
Lorſqu'un beau matin, ſur ſa table,
Emma vit le billet ſuivant:

» Menacé d'un ſupplice infâme;
» Si vous n'aimez point à demi,
» Que *Béde* ſoit chargé des torts de notre flâme:
» En ſauvant votre amant, perdez ſon ennemi.

— Quel étoit *Béde* * ! — Amis, vous allez le connaître:
Jeune, pieux, ſavant, aimable, Anglais, & Prêtre,
Sa naïve candeur, ſes talens, ſon eſprit,
Chez tout Etre penſant l'avoit mis en crédit;
La Cour même l'aimoit... Mais mauvais Politique,

---

* Né en 673, dans le territoire d'un Monaſtère d'*Ecoſſe*, où il fut élevé dans l'étude des Sciences, des Belles-Lettres, & principalement dans celle de l'Ecriture Sainte, au point qu'il s'acquit la réputation de l'un des plus ſavans hommes de ſon tems. Il mourut en 725, à l'âge de ſoixante-trois ans. On a huit volumes, *in-folio*, de ſes Ouvrages, imprimés à *Baſle*. Son ſtyle a de la clarté & du naturel, mais ſans élégance & ſans politeſſe, défauts que l'on ne peut attribuer qu'à ſon ſiécle.

Et

Et voyant par trop clair dans l'eſprit Monaſtique,
Béde, par-tout Frocard cent fois le jour maudit,
N'étoit qu'un brûlable hérétique ;
Et chez *Roger*, bien plus Moine encor qu'eux,
Jugez ſi *Béde* étoit moins odieux !

Dès lors, en cette grande affaire,
Roger, trouvant double profit à faire :
Son bien, premièrement, & puis le mal d'autrui ;
Sûr, dans *Emma*, d'un immanquable appui,
Béniſſoit Dieu, le Séxe, & ſon Roſaire.

Emma, remiſe de ſa peur,
Ne pouvoit, toutefois, penſer qu'avec horreur,
Que pour ſauver l'objet de ſa conſtance,
Il fallût accuſer, opprimer l'Innocence !..

Mais l'Amour effrayé, gémiſſant dans ſon cœur ;
Mais l'Amour, à ſes yeux, préſentant le ſupplice,
Qui de ſa faute attendoit le complice :
Ce fier tyran, qu'irrite le devoir,
Aux remords impoſe ſilence,
Et livre *Béde* à la vengeance
Du Monarque indigné d'un forfait auſſi noir.

Malheureux *Béde* ! envain, pour ta défenſe,
La Vérité, mère de l'Eloquence,
Croit pouvoir dédaigner les preſtiges de l'Art ;
Le Préjugé prononce ta Sentence ;
Tu vas ſubir les deſtins d'*Abailard*.

A cet Arrêt cent Moines applaudiſſent,

En *faux-bourdon* ; mille Amans en gémiſſent ;
Le ſort de *Béde* eſt déploré par-tout,
Des bons Chrétiens... des Chrétiennes ſur-tout !

Mais revenons à notre *Emma*... La vue
De l'Innocent, que ſon menſonge tue,
Après avoir rappellé dans ſon cœur
Ces ſentimens, qu'envain on s'évertue
D'en exiler, quand on connut l'honneur :
Ces ſentimens, qu'aujourd'hui plus d'un Sage,
Ou ſoi-diſant, traitent d'*enfantillage* ;
Dès que la nuit qui précédoit le jour,
Où victime immolée à ſon coupable amour,
Béde, (l'innocent *Béde*) en proie à l'infamie,
Pour elle, alloit perdre... plus que la vie !...
Ce crime atroce, à travers ſes terreurs,
A cette amante & coupable & ſenſible,
Peint l'Enfer même, & toutes ſes horreurs !...
Quand, tout à-coup, un cri terrible,
D'*Emma*, tremblante, & ſe ſignant,
En arrache un, tellement effrayant,
Que ſes Conſœurs, en tumulte accourues
A ſon ſecours, arrivent preſque nues.

Ciel ! ſauvez-moi ? ſont les uniques mots
Qu'articuloit, à travers ſes ſanglots,
La malheureuſe créature,
Qui déja, des Enfers ſe croyant la pâture,
Ne ſentit calmer ſa terreur,
Qu'à l'aſpect de ſon Confeſſeur,
Très-étonné de l'aventure !
Et qui (comme on le pourra voir)

Fit ce qu'exigeoit ſon devoir.

Le jour ſuivant, fixé pour le ſupplice,
Sous les fenêtres du Palais :
Car le Monarque, ami de la Juſtice,
Ne pouvoit la voir de trop près.
De plus, c'eſt un ſpectacle ; & j'ai connu des âmes,
(Même de femmes !)
Qui très-tendres, d'ailleurs, (expliquez-moi cela ?)
Avoient un certain goût pour ces ſpectacles-là.

Le jour ſuivant, vous dis-je, à peine la lumière,
Du père des ſaiſons annonçoit la carrière,
Qu'un peuple immenſe de badauts,
De Moines, de Catins, de Prêtres en étole,
De Fripons, de Docteurs, la chauſſe ſur l'épaule,
De Juges, d'Algouazils, arrivant à grands flots,
En moins de rien comblent l'eſpace,
Les fenêtres, & les tréteaux,
Que du Palais offre la place.

La Cour, ſous un riche balcon,
Etant placée ; arrive le coupable,
Pâle, & tout accoûtré pour l'opération,
Qui déſormais le doit rendre incapable
De ſuccomber à la tentation
Qui mène à faire ſon ſemblable !

Mais bientôt, d'un autre côté,
Aux yeux ſurpris de l'aſſemblée,
Paraît une femme voilée ;

Et qui, d'un pas précipité,
Par un bon vieux Prêtre eſcortée,
Levant ſon voile d'une main,
Etend l'autre ; & très-haut, s'adreſſe au Souverain :

« C'eſt *Emma* : Site, lui dit-elle,
» C'eſt *Emma*, qui ſe vient avouer criminelle !
» Qui, cédant aux remords de ſon cœur éperdu,
» (Duſſiez-vous prononcer ſa ſentence mortelle)
» Pleurera ſeulement l'honneur qu'elle a perdu !...
» Pour peu qu'à l'innocent votre cœur s'intéreſſe,
» J'oſe ici réclamer ſes droits :
» Vous connaîtrez bientôt la victime des Loix...
» Que l'on épargne *Béde* ?...& que *Roger* paroiſſe ?

Qu'on juge de l'étonnement,
De l'intérêt, & de la criſe,
Que dût produire un tel événement ?
Et des Moines, ſur-tout, peignez vous la ſurpriſe !..

Mais tandis que chacun en raiſonne, à ſa guiſe ;
Sur l'ordre, par le Roi donné,
Déja ſur l'échafaud *Roger* eſt amené.

» Le voilà, Sire, le coupable !
S'écrie, en le montrant, *Emma* :
» Lui, dont la doctrine damnable,
» (Et qu'à mon cœur ſéduit il ſut rendre agréable !)
» Dans le vice me confirma.

» C'eſt lui qui, d'abîme en abîme,
» A ſon gré me précipitant,

» Pour couvrir l'horreur de ſon crime,
» M'a fait accuſer l'innocent...
» Pardonne à ma flâme inhumaine;
» Pardonne au crime déteſté,
» Aux aveugles erreurs où l'Amour nous entraîne,
» L'affreux péril où je t'avois jetté,
» O reſpectable *Béde!* & je ſaurai, ſans peine,
» Subir le ſort, que j'ai trop mérité.

A ce diſcours, à ce touchant ſpectacle,
Et la Ville & la Cour, de ce preſſant danger,
Penſent que pour ſauver *Roger*,
Il ne faut pas moins qu'un miracle?..
Il va le faire, il eſt Moine...Ecoutez?

» Sire, (dit il) dans ſa colère,
» Pour me punir de mes iniquités,
» Le Ciel, ſans doute, aujourd'hui bien ſévère,
» Sur les forfaits qui me ſont imputés,
» M'expoſe à la douleur de ne pouvoir me taire?...
» Je ne dirai pourtant qu'un mot,
» Pour confondre la calomnie,
» Qui prétend me noircir d'un trop affreux complot.
» Et ce mot eſt...que je le nie.

» Quoi! (s'écrie *Emma*) quoi, méchant?
» Quoi! la crainte du châtiment,
» Ou plutôt ton audace extrême,
» Te fait-elle oublier, que dans cet inſtant même,
» Je puis de ce complot, auſſi vil qu'inhumain,
» Montrer la preuve écrite de ta main!

» — Montrez-là donc? (dit, froidement le Père)...

Alors *Emma* ſe fouille, & cherche... & cherche envain...
Point de billet!...La Moinaille reſpire;
Roger triomphe, en cachant un ſoûrire;
Et *Béde*, en ſoupirant, frémit de ſon deſtin!

Déja les Algouazils autour de lui ſe rangent;
Déja l'Exécuteur, à qui les mains démangent,
Repaſſoit ſon raſoir...lorſqu'un cri, tout pareil
A celui qui d'*Emma*, la veille,
Avoit écarté le ſommeil,
Eclate, frappe ſon oreille,
Et l'épouvante tellement,
Qu'*Emma* ſuccombe & perd tout ſentiment.

Mais tandis que du Fourbe on chante la victoire,
Et qu'on livre *Béde* au Bourreau,
Prêt à rendre ſur lui l'arrêt exécutoire;
Tout-à-coup...O prodige, étonnant & nouveau!
(La Légende l'atteſte, Amis, il faut l'en croire)
Du haut des Cieux, deſcend un gros Oiſeau,
Qui, planant ſur tout l'Auditoire,
Sous l'uniforme d'un Corbeau:
» C'eſt moi, (dit-il) levant ſa patte noire,
» C'eſt moi, qui viens produire ce billet,
» Cette preuve à jamais notoire,
» Que dément l'auteur du forfait!
» Celui par qui *Roger* l'avoit fait rendre,
» (De ſes plaiſirs participant ſecret)
» Hier, adroitement, avoit ſu le reprendre.
» Mais, pour les confondre aujourd'hui,

» Ce matin, à mon tour, je l'ai repris de lui.

» Tiens, (cria-t-il, en volant au Monarque)
» Lis? Sois juſte... Et puiſſe la Parque,
» En te filant des jours heureux,
» Te rendre cher encore à tes derniers Neveux!

A ce prodige, où l'œil humain diſcerne
Le doigt de Dieu, le bon Roi ſe proſterne...
Puis, tout-à-coup, ſe relevant,
D'un air auguſte, & d'un front impoſant,
Tel que, jadis, le vieux Cenſeur de Rome *,
Ne fait qu'un ſigne...& *Roger* n'eſt plus homme.

Alors, le céleſte Corbeau,
En revolant ſur l'échafaud,
Tandis qu'*Emma*, par ſon vieux Prêtre inſtruite,
Revient du trouble qui l'agite;
Du peuple, par un cri, fixant l'attention:
» Pour vous prouver (dit-il) ma Miſſion,
» Digne d'éternelle mémoire,
» Chez tous les peuples d'*Albion*;
» Peuple! préparez-vous à célébrer la gloire
» Et les bontés du Souverain des Cieux?

» C'eſt lui ſeul qui, dans ces bas lieux,
» Pour faire, avec éclat, triompher l'innocence,
» Sous ce plumage, a voulu qu'à vos yeux,
» Se dérobât ma réelle exiſtance...

* *Caton.*

» C'eſt moi qui, dans le cœur de la ſéduite *Emma*,
» Par un cri ſalutaire ai fait paſſer la crainte,
» Et ce prompt repentir, qui bientôt ralluma
» La flâme des vertus qu'un traître avoit éteinte...
» Ouvrez les yeux, méchans! qui croyez les forfaits
» Impunis, quand ils ſont ſecrets?
» Si quelquefois le Ciel en ſuſpend la vengeance,
» Que ce prodige, au moins, vous prouve ſa puiſſance!..

A ces mots, au lieu d'un Corbeau,
L'œil ſurpris ne voit plus qu'une fille charmante,
Jeune, ingénue, intéreſſante,
Ce que le Ciel enfin fit jamais de plus beau!

Béde, ébloui des charmes de la Dame,
Hors de lui-même, en cet heureux moment,
Peut à peine ſuffire aux tranſports de ſon âme...
Mais en regardant mieux cet objet ſi charmant:
» Ciel! (dit-il) eſt-ce vous?.. vous que, dans un Couvent,
» Qu'illuſtroit à la fois votre vertu ſuprême
» Et vos divins attraits, je vis un jour? — Moi-même.
» —Dieu! —Oui *Béde*: c'eſt moi, dont s'eſt ſervi le Ciel,
» Quand me voyant tremblante pour ta vie,
» Que menaçoit l'affreuſe calomnie,
» Il voulut te ſouſtraire au ſort le plus cruel.
» C'eſt lui, dont le pouvoir ne connoît point d'obſtacle,
» Qui voulant préparer mon triomphe & le tien,
» Sous le maſque d'un corps ſi différent du mien,
» Crut devoir à mes vœux cet éclatant miracle!

» C'eſt moi-même, en un mot, ſi je plais au mortel,
» Qu'il a cru digne de lui plaire,

» Que pour épouſe accorde l'Eternel,
» Et qui de ſes vertus eſt le moindre ſalaire *.

Béde, à ces mots, l'interrompant,
Tombe à ſes pieds, lui jure une éternelle flâme.
En la dotant, très-richement,
Le Roi la lui donna pour femme;
Et le Peuple, à grands cris, ſolemniſe & proclâme
Un ſi célèbre événement!

N. B. La fête du *Corbeau* (dit-on) ſe ſolemniſe encore dans quelques villages du *Northumberland*; & des mauvais Plaiſans Anglais prétendent que l'eſpèce de croacement, ou d'articulation gutturale que l'on remarque dans le langage des naturels de ce pays, eſt une imitation, paſſée de père en fils, de celui de cet Oiſeau ſi renommé chez eux.

P. S. l'Auteur du Manuſcrit gothique d'où nous avons tiré cette ancienne &

---

* Le mariage, alors, n'étoit pas interdit aux Prêtres.

mémorable Légende, a négligé de nous apprendre ce que devint la repentante & intéreſſante *Emma*. Nous aurions pu ſuppoſer, pour ſatisfaire nos Lecteurs, & même avec aſſez de vraiſemblance, qu'elle s'étoit, quelque mois après, retirée dans un Monaſtère. Mais ce qu'on doit aux monumens de la pieuſe Antiquité, ne nous a pas permis d'ajouter la moindre conjecture à un Texte ſi reſpectable.

COMBIEN LES AUTEURS DRAMATIQUES SONT QUELQUEFOIS DANGEREUX.

SUR *SHAKESPEARE.*

A partir d'*Ariſtophane*, qui avoit rendu *Socrate* même ridicule aux yeux des *Athéniens*, on pourroit citer plus d'un autre exemple, tant chez les Anciens que chez les Modernes, d'Auteurs qui n'ont pas rougi de faire violence à l'Hiſtoire, en la déguiſant preſque totalement, pour tourner les louanges dues à certains Perſonnages en traits ſatyriques, propres à flatter la malignité de leur Auditoire.

Le caractère que donne le fameux *Shakeſpeare* à Sire *John Falſtaf*, dans pluſieurs de ſes Pièces *, en eſt une

* Dans les deux Tragédies de *Henri IV*, dans celles de *Henri V* & de *Henri VI*, pre-

preuve auſſi cruelle qu'évidente. Il repréſente ce *Chevalier Baronet*, comme énormément replet, ſottement amoureux, vain, poltron, ivrogne, vieux, & comme le corrupteur de la jeuneſſe du Roi *Henri V*, tandis qu'il étoit Prince de *Galles*. Déterminé enfin, ſans qu'on ait jamais ſu pourquoi, à en faire un modèle de dériſion & de mépris, on ne peut pourtant diſconvenir que le Poëte a rempli ſon objet d'une façon auſſi originale & auſſi ingénieuſe qu'inimitable.

Cependant, pour peu que l'on conſulte les Hiſtoriens Anglais, on trouvera que ce même Sir *Falſtaf* étoit un homme vraiment courageux, qui jouiſſoit d'un haut grade & d'une réputation ſupérieure dans l'armée ; qu'il étoit Chevalier de l'Ordre de la Jarretière ;

---

mière Partie ; & ſur-tout dans ſa fameuſe comédie *des Commères de Windſor*.

& que loin d'être auſſi âgé que nous le peint le Poëte, avant que *Henri V* parvînt au trône, ce même Sir *Falſtaf* avoit, au plus, trente-quatre ans.

Ainſi, la flétriſſure qu'il a plu à *Shakeſpeare* de jetter ſur la mémoire de ce Chevalier, ne peut être juſtifiée : car l'homme honnête & vertueux préférera toujours la vérité à la ſatyre, quelque piquante & enjouée qu'elle puiſſe être ; ainſi que le plaiſir réel à celui que la fiction peut nous faire goûter au Théâtre.

Ajoutons à ceci, que les faits propres à réhabiliter la mémoire de Sir *John Falſtaf*, ſont conſignés dans l'Hiſtoire, au point de ne pouvoir être conteſtés.

Ce fut l'un des Généraux Anglais qui ſe ſignala le plus à la bataille d'*Azincourt*, & qui fit même priſonnier le Duc d'*Alençon* ; qui fit, en 1420, le ſiége de *Montreau* en *Brie*, & qui, dans la ſeptième année du règne de *Henri VI*, ſe ſignala en France par une action de

bravoure & de conduite, dont l'Hiſtoire ancienne & moderne auroient peine à fournir de plus beaux exemples ; puiſque, avec quinze cents ſoldats fatigués & mourans de faim, il en battit neuf ou dix mille qui l'attaquoient avec le plus grand avantage.

Tel étoit pourtant le guerrier eſtimable que *Shakeſpeare* ne ceſſe de nous préſenter comme un vil bouffon, & comme un homme ſans courage !... Eſt-ce caprice de la part du Poëte ? Eſt-ce vengeance contre un homme qui vivoit....ans plus d'un ſiécle avant lui ? Eſt-ce pure méchanceté ? C'eſt ce que l'on auroit peine à imaginer. Mais ce que l'on conçoit encore moins, c'eſt qu'aucun des critiques de ſon tems n'ait réclamé contre le procédé de *Shakeſpeare*.

LE DÉNOUMENT IMPRÉVU,

Anecdote hiſtorique Anglaiſe.

LE célèbre Hiſtorien *Burnet* *, en revenant de viſiter ſon Diocèſe, preſſé d'une opération qui n'exigeoit pas de

* *Gilbert Burnet*, Evêque de *Salisbury*, né en 1643, mort en 1715, étoit ſavant, charitable & Paſteur vigilant. Il étoit regardé en Angleterre, comme *Boſſuet en France*, quoiqu'il eût beaucoup moins de génie que le célèbre Evêque de *Meaux*. Son emportement contre l'Egliſe Romaine a déshonoré ſa plume. Cependant malgré ſon averſion pour Rome & ſa doctrine, il ne négligea rien pour ſauver la vie au Lord *Stafford*, ainſi qu'à pluſieurs Catholiques, & ne fut jamais d'avis d'exclure le Duc d'*Yorck* (depuis *Jacques II*) du trône. Le Comte de *Rocheſter*, ſi fameux par la facilité, la malignité & les agrémens

témoin, fait arrêter ſon carroſſe au coin d'un petit bois, ordonne au Cocher & à ſon monde d'avancer lentement, & ſe tapit derrière un buiſſon.

A peine y eſt-il entré, qu'un voleur, en lui montrant un piſtolet, lui ordonne de ſe taire, demande la bourſe, delà la montre; & finalement, trouvant l'habit du Prélat mieux étoffé que le ſien, lui propoſe un échange, auquel l'éloquence redoutable du coquin ne permet pas de

---

de ſon génie, dont les mœurs & les ſentimens étoient ſi licencieux, lui dut ſa converſion, qui fut vraiment ſincere.

L'Evêque de *Salisbury* a laiſſé beaucoup d'Ouvrages d'Hiſtoire & de Controverſe. Ceux du premier genre, que les Savans conſultent encore, ſont ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Grande Bretagne*, ſous *Charles II* & *Jacques II*; *ſon Voyage de Suiſſe & d'Italie*; & *ſon Hiſtoire de la Réformation de l'Egliſe d'Angleterre*, dont nous avons des Traductions Françoiſes.

ſe refuſer; & cela fait, diſparoît comme un éclair.

L'Evêque, de ſon côté, craignant quelques fâcheuſes réflexions de la part de cet homme, ſe hâte de ſe rajuſter, & de crier au Cocher de l'attendre. Mais la voiture n'alloit pas moins, & le bon Prélat enrageoit d'autant.

Cependant ſon épouſe *, inquiette de ne pas voir revenir le Prélat, ordonne à un laquais d'en aller ſavoir la raiſon. » Madame, (répond-il) un homme » vient à nous, à toutes jambes; mais » ce ne peut être Mylord, car il n'eſt » pas habillé comme lui. » Sur quoi la Dame, ayant fait arrêter la voiture, l'Evêque arrive. Mais quelle ſurpriſe, à la vue de ſon accoûtrement!.. Après

* On ſait que le célibat des Prêtres n'eſt point obſervé en Angleterre. Et le Héros de notre Hiſtoire avoit déja uſé trois fois de la diſpenſe.

avoir repris haleine, il raconte ſon aventure ; & ſans penſer qu'il a changé d'habit, voulant tirer ſon mouchoir de ſa poche, la première choſe qui lui tombe ſous la main, c'eſt ſa montre ! Il ſe fouille de nouveau : c'eſt ſa tabatière & ſa bourſe ; & finalement un rouleau de cinquante *Guinées !*

» Puiſſe-t-on me voler de même !

RELATION

De la mort du Marquis de *Monaldeſchi*, grand Ecuyer de la Reine *Chriſtine de Suède*.

Par le Révérend Père le Bel, *Miniſtre de l'Ordre de la* Sainte-Trinité, *du Couvent de* Fontainebleau, *ſon Confeſſeur. Le 16 Novembre 1657* *.

L'EXÉCUTION du Marquis de *Monaldeſchi*, grand Ecuyer de la Reine *Chriſtine de Suède*, faite à *Fontainebleau*, dans la galerie *des Cerfs*, par

* Cette Relation, qui porte un caractère de vérité auquel on auroit peine à ſe refuſer, ſe trouve dans un petit volume, intitulé : *Recueil de Pièces curieuſes ſervant à l'Hiſtoire*, imprimé en 1664, à *Cologne*, chez *Jean du Châtel*, & qui n'eſt pas commun.

l'ordre & commandement de cette Reine même, a donné ſujet à beaucoup d'eſprits de mettre en conteſtation, ſi le Souverain, hors de ſes Etats, a droit de faire punir ſes domeſtiques de ſon autorité. Et quoique la conſidération que la France ait toujours eue pour l'alliance de *Suède* ait empêché que cette diſpute ne ſe ſoit portée plus loin; le ſilence du Roi, en cette occaſion, a fait voir que la Royauté étoit un caractère indélébile; que ſon pouvoir & ſon autorité accompagnoit par-tout la perſonne qui en avoit été revêtue; & qu'ainſi, en quelque endroit qu'elle ſe trouvât, elle conſervoit toujours le droit de ſouveraineté ſur tous ceux de ſa ſuite, ſoit domeſtiques, ſoit autres qui ne ſont point ſujets du Prince dans les Etats duquel cet autre Prince eſt retiré.

Quoiqu'il en ſoit, & comme je n'ai pas le deſſein de pénétrer dans cette queſtion, ni la témérité d'en vouloir porter

un jugement déciſif ; je me contenterai de rapporter fidellement toutes les circonſtances de cette action, pour laiſſer au Lecteur la liberté d'en juger.

Le 6 de novembre 1657, à neuf heures & un quart du matin, la Reine de *Suède* étant à *Fontainebleau*, logée à la conciergerie du Château, m'envoya querir par un de ſes Valets de pied. Il me dit, qu'il avoit ordre de Sa Majeſté de me mener parler à elle, en cas que je fuſſe le Supérieur du Couvent. Je lui répondis que je l'étois, & que j'allois partir avec lui pour ſavoir la volonté de *Sa Majeſté Suédoiſe.*

Ainſi, ſans chercher de compagnon, de crainte de faire attendre cette Reine, je ſuivis ce Valet de pied, juſqu'à l'antichambre. On m'y fit attendre quelques momens. A la fin le Valet de pied étant revenu, il me fit entrer dans la chambre de la Reine. Je la trouvai ſeule ; & lui ayant rendu mes reſpects

& mes ſoumiſſions très-humbles, je lui demandai ce que *Sa Majeſté* déſiroit de moi, ſon très-humble ſerviteur. Elle me dit que, pour parler avec plus de liberté, j'euſſe à la ſuivre. Et étant entrée dans la galerie *des Cerfs*, elle me demanda ſi elle ne m'avoit jamais parlé ? Je lui répondis que j'avois eu l'honneur de faire la révérence à *Sa Majeſté*, de l'aſſurer de mes très-humbles obéiſſances, qu'elle avoit eu la bonté de m'en remercier, & non autres choſes. Sur quoi cette Reine me dit que je portois un habit qui l'obligeoit à ſe fier en moi, & me fit promettre, ſous le ſçeau de la Confeſſion de Gardien, de tenir le ſecret qu'elle m'alloit découvrir.

Je fis réponſe à *Sa Majeſté*, qu'en matière de ſecrets, j'étois naturellement aveugle & muet ; & que l'étant à l'égard de toutes ſortes de perſonnes, à plus forte raiſon je devois l'être pour une

Princeſſe comme elle ; & j'ajoutai que l'Ecriture Sainte dit que : *ſacramentum Regis abſcondere bonum eſt.*

Après cette requête, elle me chargea d'un paquet de papiers, cacheté en trois endroits, ſans aucune ſouſcription ; & me commanda de le lui rendre en préſence de qui elle me le demanderoit : ce que je promis à *Sa Majeſté Suedoiſe.* Elle me recommanda enſuite de bien obſerver le tems, le jour, l'heure & le lieu qu'elle me donnoit ce paquet ; & je laiſſai cette Reine dans la galerie.

Le ſamedi, dixième jour du même mois de novembre, à une heure après midi, la Reine de *Suède* m'envoya querir par un de ſes Valets de chambre ; lequel m'ayant dit que *Sa Majeſté* me demandoit, j'entrai dans un cabinet pour prendre ce dont elle m'avoit chargé, dans la penſée que j'eus qu'elle m'envoyoit querir pour le lui rendre. Je ſuivis ce Valet de chambre, lequel

m'ayant mené par la porte du donjon, me fit entrer dans la galerie *des Cerfs*; & auſſi-tôt que nous fûmes entrés, il ferma la porte avec tant d'empreſſement, que j'en fus un peu étonné. Ayant apperçu, vers le milieu de la galerie, la Reine qui parloit à un de ſa ſuite, qu'on appelloit *le Marquis* (j'ai ſu depuis que c'étoit le Marquis de *Monaldeſchi*) je m'approchai de cette Princeſſe, après lui avoir fait la révérence.

Elle me demanda, d'un ton de voix aſſez haut, en la préſence du Marquis & de trois autres hommes qui y étoient, le paquet qu'elle m'avoit confié. Deux des trois étoient éloignés de la Reine, de quatre pas, & le troiſième * aſſez près de *Sa Majeſté*. Elle me parla en ces termes : « Mon père, rendez-moi » le paquet que je vous ai donné ? »

* Son Capitaine des Gardes.

Je

Je m'approchai, & le lui préſentai. *Sa Majeſté* l'ayant pris & conſidéré quelque tems, l'ouvrit, & prit les lettres & écrits qui étoient dedans. Elle les fit voir & lire à ce Marquis, lui demandant, d'une voix grave & d'un port aſſuré, s'il les connoiſſoit bien ? Ce Marquis les dénia, mais en pâliſſant. « Ne voulez-vous pas reconnoître ces » lettres & ces écrits ? (lui dit-elle.)

N'étant, à la vérité, que des copies, que cette Reine elle-même avoit tranſcrites ; *Sa Majeſté* ayant laiſſé ſonger quelque-tems ledit Marquis ſur ces mêmes copies, tira de deſſus elle les originaux, & les lui montrant, l'appella *traître*, & lui fit avouer ſon écriture & ſon ſeing. Elle l'interrogea pluſieurs fois, à quoi le Marquis s'excuſant, répondoit du mieux qu'il pouvoit, rejettant la faute ſur diverſes perſonnes. Enfin, il ſe jetta aux pieds de cette Reine, lui demandant pardon ; & en

même-tems les trois hommes, qui étoient là préſens, tirèrent leurs épées hors du fourreau. Alors il ſe leva, tira la Reine tantôt dans un coin de la galerie, & tantôt à un autre, la ſuppliant toujours de l'entendre & de le recevoir dans ſes excuſes. *Sa Majeſté* ne lui dénia jamais rien, mais l'écouta avec une grande patience, ſans que jamais elle témoignât la moindre importunité, ni aucun ſigne de colère. Auſſi, ſe tournant vers moi, lorſqu'il la preſſoit le plus de l'écouter & de l'entendre patiemment : « Mon » Père, (me dit-elle) voyez & ſoyez » témoin (approchant du Marquis & appuyée ſur un petit bâton d'ébène, à poignée ronde) « que je ne projette » rien contre cet homme, & que je » donne à ce traître, à ce perfide, » tout le tems qu'il veut, & plus qu'il » n'en ſauroit déſirer d'une perſonne » offenſée, pour ſe juſtifier, s'il le » peut ? »

Le Marquis enfin, preſſé par cette Reine, lui donna des papiers & deux ou trois petites clefs liées enſemble, qu'il tira de ſa poche, de laquelle il tomba deux ou trois petites pièces d'argent. Et après une heure au plus de conférence, ne contentant pas cette Reine par ſes réponſes, *Sa Majeſté* s'approcha un peu de moi, & me dit, d'une voix aſſez élevée, mais grave & modérée : « Mon Père, je me retire, » & vous laiſſe cet homme ; diſpoſez le » à la mort, & prenez ſoin de ſon » âme. »

Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, je n'aurois pas eu plus de frayeur. Et à ces terribles mots, le Marquis, ſe jettant à ſes pieds, & moi de même, en lui demandant pardon pour ce pauvre homme, elle me dit : « Qu'elle ne le pouvoit pas : que ce » traître étoit plus coupable que ceux » qui ſont condamnés *à la rouë*. Qu'il

» ſavoit bien qu'elle lui avoit cómuni-
» qué, comme à un fidèle ſujet, ſes
» affaires les plus importantes & ſes
» plus ſecrettes penſées. Outre qu'elle
» ne lui vouloit point reprocher tous
» les biens qu'elle lui avoit faits, qui
» excédoient ceux qu'elle eût pu faire
» à un frère, l'ayant toujours regardé
» comme tel; & que ſa conſcience
» ſeule lui devoit ſervir de bourreau. »

Après ces mots, *Sa Majeſté* ſe retirant, me laiſſa avec ces trois hommes qui avoient toujours l'épée nue, dans le deſſein d'achever cette exécution.

Après que *Sa Majeſté* fut ſortie, le Marquis ſe jetta à mes pieds, & me conjura, avec inſtance, d'aller auprès de la Reine, pour tâcher d'obtenir ſon pardon. Cependant ces trois hommes le preſſoient vivement de ſe confeſſer, avec l'épée contre les reins, ſans pourtant le toucher; & moi, avec les larmes à l'œil, je l'exhortois à demander par-

don à Dieu. Alors le chef des trois partit pour aller vers *Sa Majeſté* lui demander pardon, & implorer ſa miſéricorde pour le pauvre Marquis. Lequel revenant triſte de ce que ſa maîtreſſe lui avoit commandé de *le dépêcher*, lui dit, en pleurant : « Marquis, ſongez » à Dieu & à votre âme ; il faut » mourir ! »

A ces paroles, comme hors de lui-même, le Marquis ſe jette une ſeconde fois à mes pieds, me conjurant de retourner encore une fois vers la Reine, pour tenter la voie du pardon & de la grace. Ce que je fis.

Et ayant trouvé ſeule *Sa Majeſté* dans ſa chambre, avec un viſage ſerein & ſans aucune émotion ; je m'approchai d'elle, me laiſſant tomber à ſes pieds, les larmes aux yeux & les ſanglots au cœur. Je la ſuppliai, par les douleurs & les plaies de *Jeſus-Chriſt*, de faire miſéricorde & grace à ce pauvre Marquis.

Elle me témoigna être fâchée de ne me pouvoir accorder ma demande, après la cruauté & la perfidie que ce malheureux lui avoit voulu faire endurer en ſa perſonne : après quoi il ne devoit jamais eſpérer ni remiſſion ni grace ; & me dit que l'on en avoit envoyé pluſieurs ſur la roue, qui ne l'avoient pas tant mérité que ce traître.

Voyant que je ne pouvois rien gagner par mes prières ſur l'eſprit de cette Reine, je pris la liberté de lui repréſenter qu'elle étoit dans la maiſon du Roi de France ; qu'elle prît bien garde à ce qu'elle alloit faire exécuter, & ſi le Roi le trouveroit bon. Sur quoi *Sa Majeſté* me répondit : « Qu'elle avoit » cette juſtice auprès de l'autel ; & » qu'elle prenoit Dieu à témoin, ſi elle » en vouloit à la perſonne de ce Mar- » quis ; & ſi elle n'avoit pas dépoſé » toute haine, ne s'en prenant qu'à ſon » crime & à ſa trahiſon, qui n'auroient

» jamais de pareils, & qui touchoient
» tout le monde : outre que le Roi de
» France ne la logeoit pas dans ſa mai-
» ſon comme captive réfugiée ; qu'elle
» étoit maîtreſſe de ſes volontés, pour
» rendre & faire juſtice à ſes domeſti-
» ques, en tous lieux & en tous tems,
» & qu'elle ne devoit répondre de ſes
» actions qu'à Dieu ſeul ; ajoutant,
» que ce qu'elle faiſoit n'étoit pas ſans
» exemple. »

Et quoique je repartiſſe à cette Reine, qu'il y avoit quelques différences ; que ſi les Rois avoient fait des choſes ſemblables, ç'avoit été chez eux, & non ailleurs.

Mais je n'eus pas ſitôt dit ces paroles, que je m'en repentis, craignant de l'avoir trop preſſée. Sur quoi je lui dis encore : Madame, par l'honneur & l'eſtime que vous vous êtes acquiſes en France, & par l'eſpérance qu'ont tous les bons François de votre négociation,

je ſupplie très-humblement *Votre Majeſté* d'éviter que cette action (quoique à l'égard de *Votre Majeſté*, Madame, elle ſoit de juſtice) ne paſſe néanmoins dans l'eſprit des hommes pour violente & pour précipitée. Faites plutôt encore un acte généreux de miſéricorde envers ce pauvre Marquis : ou du moins mettez-le entre les mains de la juſtice du Roi, & lui faites faire ſon procès dans les formes requiſes. Vous en aurez toute la ſatisfaction, & conſerverez, Madame, par ce moyen, le titre d'Admirable, que vous portez en toutes vos actions parmi tous les hommes.

« Quoi, mon Père ! (me dit cette » Reine) moi, en qui doit réſider la » juſtice abſolue & ſouveraine ſur mes » ſujets, me voir réduite à ſolliciter » contre un traître domeſtique, dont » les preuves de ſon crime & de ſa » perfidie ſont en ma puiſſance, écrites » & ſignées de ſa propre main ?....

» Non, non, mon Père : je le ferai
» ſavoir au Roi. Retournez & ayez ſoin
» de ſon âme ; je ne puis, en conſcience,
» accorder ce que vous demandez. »

Et ainſi me renvoya. Je compris pourtant, au changement de ſa voix en ces dernières paroles, que ſi cette Reine eût pu différer l'action & changer de lieu, qu'elle l'eût fait indubitablement ; mais que l'affaire étoit trop avancée pour prendre une autre réſolution, ſans ſe mettre en danger de laiſſer échapper ce Marquis, & peut-être mettre ſa propre vie au haſard.

Dans ces extrêmités, je ne ſavois que faire, ni à quoi me réſoudre. De ſortir, je ne pouvois ; & quand je l'aurois pu, je me voyois engagé par un déſir de charité & de conſcience, à ſecourir ce Marquis, pour le diſpoſer à bien mourir.

Je rentrai donc enfin dans la galerie, en embraſſant ce pauvre malheureux, qui

ſe baignoit en ſes larmes. Je l'exhortai dans les meilleurs termes & les plus preſſans qu'il me fut poſſible & qu'il plût à Dieu de m'inſpirer, de ſe réſoudre à la mort, & de ſonger à ſa conſcience, puiſqu'il n'y avoit plus dans ce monde d'eſpérance de vie pour lui; & qu'offrant & ſouffrant ſa mort pour la juſtice, il devoit en Dieu ſeul jetter ſes eſpérances pour l'éternité, où il trouveroit ſes conſolations.

A cette triſte nouvelle, après avoir jetté deux ou trois grands cris, il ſe mit à genoux à mes pieds, m'étant aſſis ſur un des bancs de la galerie, & commença ſa confeſſion. Mais l'ayant fort avancée, il ſe releva, tout-à-coup, en pouſſant des cris douloureux. Je parvins à le remettre, & lui fis faire des actes de foi, en renonçant à toutes penſées contraires. Alors il acheva ſa confeſſion, en Latin, François & Italien, ainſi qu'il pouvoit mieux

s'expliquer, dans le trouble où il étoit.

L'Aumônier de la Reine arriva, comme je l'interrogeois ſur un doute. Dès que le Marquis l'apperçut, il courut à lui, ſans attendre l'abſolution, eſpérant encore grace de ſa faveur.

Ils parlèrent bas long-tems enſemble, ſe tenant les mains, & retirés en un coin de la galerie. Leur conférence finie, l'Aumônier ſortit, & emmena avec lui le chef des trois, commis pour l'exécution. Peu de momens après, l'Aumônier étant demeuré dehors, l'autre revint ſeul, & lui dit : « Marquis, » demande pardon à Dieu ; il faut mou- » rir : ès-tu confeſſé ?.. » Et lui diſant ces mots, le preſſe contre la muraille du bout de la galerie, où eſt la peinture de *Saint-Germain* ; & je ne me pus ſi bien détourner, que je ne viſſe qu'il lui porta un coup dans l'eſtomac, du côté droit ; & que le Marquis, le voulant parer, prit l'épée de la main droite,

dont l'autre, en la retirant, lui coupa trois doigts, & l'épée demeura fauſſée. Pour lors, il dit à un autre : « qu'il étoit armé en deſſous : » comme en effet, il avoit une cotte de maille, qui peſoit neuf à dix livres. Et le même, à l'inſtant, redoubla le coup dans le viſage ; après lequel le Marquis cria : « Mon » Père ! mon Père !..

Je m'approchai de lui, & les autres ſe retirèrent un peu à quartier. Le Marquis, un genoux en terre, demanda pardon à Dieu, & me dit encore quelques choſes, où je lui donnai l'abſolution, avec la pénitence de ſouffrir la mort patiemment pour ſes péchés, & de pardonner à tous ceux qui le faiſoient mourir. Laquelle reçue, il ſe jetta ſur le carreau, & en tombant, un autre lui donna un coup ſur le haut de la tête, qui lui emporta des os.

Le Marquis étant ſur le ventre, faiſoit ſigne, & marquoit qu'on lui coupât

le col, & le même lui donna deux ou trois coups ſur le col ſans lui faire grand mal, parce que la cotte de maille, qui étoit montée avec le col du pourpoint, para & empêcha la force des coups. Cependant je l'exhortois de ſe ſouvenir de Dieu & d'endurer avec patience pour la remiſſion de ſes péchés. Sur quoi le chef m'ayant demandé, s'il ne le feroit pas achever, je le rembarrai rudement, en lui diſant que je n'avois pas de conſeils à lui donner là-deſſus; que je demandois ſa vie, & non pas ſa mort. Sur quoi il me demanda pardon, en confeſſant d'avoir eu tort de m'avoir fait une telle demande.

Sur ce diſcours, le pauvre Marquis, qui n'attendoit qu'un dernier coup, entendant ouvrir la porte, reprit courage, ſe retourna, & voyant que c'étoit l'Aumônier qui entroit, il ſe traîna du mieux qu'il pût, s'appuyant contre le

lambris de la galerie, & demanda à lui parler. L'Aumônier paſſa à la gauche de ce Marquis, moi étant à la droite ; & le Marquis ſe tournant vers l'Aumônier, en joignant les mains, lui dit tout bas quelque choſe, comme ſe confeſſant. Après quoi l'Aumônier lui dit : « de- » mandez pardon à Dieu ; » & après m'en avoir demandé permiſſion, il lui donna l'abſolution. Il me dit enſuite de demeurer auprès du Marquis, & qu'il s'en retournoit vers la Reine.

Au même inſtant, celui qui avoit frappé ſur le col dudit Marquis, & qui étoit près de l'Aumônier à ſa gauche, lui perça la gorge d'une épée aſſez longue & étroite, duquel coup le Marquis tomba ſur le côté droit, & ne parla plus, mais demeura plus d'un quart-d'heure à reſpirer, durant lequel je lui criois & l'exhortois de mon mieux. Et ainſi, ayant perdu ſon ſang, il finit

ſa vie, à trois heures & trois quarts après midi *.

Je lui dis le *Deprofundis*, avec l'Oraiſon ; & après, le chef des trois lui remua un bras & une jambe, déboutonna ſon haut-de-chauſſe & ſon caleçon, fouilla dans ſon gouſſet, & ne trouva rien, ſinon en ſa poche un petit livre d'*Heures de la Vierge*, & un petit couteau. Après quoi ils partirent tous les trois, & moi après pour recevoir les ordres de *Sa Majeſté*.

Cette Reine, aſſurée de la mort dudit Marquis, témoigna du regret d'avoir été obligée de faire faire cette exécution. Mais qu'il étoit de juſtice de le faire pour ſon crime & ſa trahiſon ; & qu'elle prioit Dieu de lui pardonner.

Elle me commanda d'avoir ſoin de le faire enlever delà, de l'enterrer, &

* Ainſi le ſupplice de ce malheureux a duré à peu près trois heures.

& me dit qu'elle vouloit faire dire pluſieurs Meſſes pour ſon âme.

Je fis faire une bière, & la fis mettre dans un tombereau, à cauſe de la peſanteur du corps, de la brune, & du mauvais chemin; puis la fis conduire à la Paroiſſe, par mon Vicaire & Chapelain, aſſiſté de trois hommes, avec ordre de l'enterrer dans l'Egliſe, près du bénitier. Ce qui fut fait & éxécuté à cinq heures trois quarts du ſoir, le lundi, 12 novembre.

Cette Reine envoya cent livres par deux de ſes Valets de chambre, au Couvent, pour prier Dieu pour le repos de l'âme dudit Marquis; duquel, le mardi, treizième dudit mois, on publia le ſervice par le ſon des cloches, qui fut célébré le mercredi quatorze, avec toute ſolemnité & dévotion, dans l'Egliſe paroiſſiale d'*Avon*, où ce Marquis eſt enterré. Et continuâmes un *Credo* & les Meſſes que cette Reine

avoit ordonnées, pour ſupplier la bonté divine, qu'il lui plaiſe mettre l'âme de ce pauvre défunt dans ſon Paradis.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

On a dit & écrit dans le tems, que *Monaldeſchi* fut accuſé d'avoir compoſé ſecrettement un Libelle contre ſa Souveraine, où il dévoiloit ſes intrigues galantes; *Chriſtine*, charmée d'avoir trouvé cette occaſion de ſe défaire d'un amant qu'elle n'aimoit plus, l'avoit fait traîner à ſes pieds; & que l'ayant interrogé & confondu, elle avoit ordonné au Capitaine de ſes Gardes & à deux nouveaux Favoris, d'égorger le coupable. Que le malheureux Marquis, après une vaine défenſe, étoit enfin tombé ſous ſes bourreaux; & que la Reine, qui le croyoit mort, s'en étoit appro-

ché, l'avoit contemplé & inſulté. Que *Monaldeſchi*, à cette voix, s'étant réveillé, & ayant tendu les bras vers elle : « Quoi ! s'écria-t-elle, tu reſpires » encore ? » Que les aſſaſſins l'ayant achevé, & traîné de nouveau aux pieds de *Chriſtine* : « Non, (ajouta-t-elle) » non, ma fureur n'eſt point ſatisfaite. » Apprends, traître, que cette main, » qui verſa tant de bienfaits ſur toi, te » frappe le dernier coup, &c. »

Sur quoi l'on fit cette Epigramme latine, dont voici la traduction :

En puniſſant, dans ta fureur,
Un Amant indiſcret, qui devient ta victime,
Cruelle Reine ! par ce crime,
L'un perd la vie, & l'autre perd l'honneur.

Mais comment accorder tout ceci avec la lettre que l'on vient de lire ?.. N'eſt-il pas croyable que l'horreur qu'inſpira l'atrocité de cette vengeance à une nation dont les mœurs plus tolé-

rantes ne pouvoient en être que très-révoltées, a produit tout naturellement ces exagérations, & les a accréditées dans le public ? A moins qu'on ne ſuppoſe, pour les juſtifier, que la relation du Père *le Bel*, n'ait été un Ouvrage de commande de la part de cette Souveraine, auquel ce Religieux n'a pu ſe refuſer, ſoit par intérêt, ſoit par la crainte des conſéquences.

Et voilà comme l'hiſtoire, ſouvent la plus vraie, offre preſque toujours quelque choſe, ou de douteux, ou de louche, aux yeux de la critique !

On ne ſera peut-être pas fâché, que pour terminer cet article, nous rapportions ici la Lettre, auſſi curieuſe que piquante, qu'écrivit ſur ce ſujet *Chriſtine*, au Cardinal *Mazarin*, en répondant à celle dans laquelle il lui mandoit : « qu'une action ſi horrible devoit éloi-» gner pour toujours *Sa Majeſté* de la » Cour de *Louis*, qui en étoit révolté,

» ainſi que lui-même & tous les gens
» de bien. »

MONSIEUR *MAZARIN*,

CEUX qui vous ont appris le détail de la mort de *Monaldeſchi*, mon Ecuyer, s'étoient très-mal informés.

Je trouve fort étrange que vous commettiez tant de gens pour vous éclaircir de la vérité du fait. Votre procédé ne devroit pourtant point m'étonner, tout fou qu'il eſt. Mais je n'aurois jamais cru que ni vous, ni votre jeune Maître orgueilleux, euſſiez oſé m'en témoigner le moindre reſſentiment.

Apprenez, tous tant que vous êtes, Valets & Maîtres, Petits & Grands, qu'il m'a plu d'agir ainſi. Que je ne dois, ni ne veux rendre compte de mes actions à qui ce ſoit, ſur-tout à des fanfarons de votre ſorte.

Vous jouez un ſingulier perſonnage,

pour un homme de votre rang ! Mais quelques raiſons qui vous aient déterminé à m'écrire, j'en fais trop peu de cas pour m'en intriguer un ſeul inſtant.

Je veux que vous ſachiez & que vous diſiez à qui voudra l'entendre : que *Chriſtine* ſe ſoucie peu de votre Cour, & encore moins de vous. Que pour me venger, je n'ai pas beſoin d'avoir recours à votre formidable puiſſance. Mon honneur l'a voulu ainſi : ma volonté eſt une loi, que vous devez reſpecter. Vous taire, eſt votre devoir ; & bien des gens, que je n'eſtime pas plus que vous, feroient très-bien d'apprendre ce qu'ils doivent à leurs égaux, avant que de faire plus de bruit qu'il ne convient.

Sachez enfin, *Mons le Cardinal*, que *Chriſtine* eſt Reine par-tout où elle eſt ; & qu'en quelque lieu qu'il lui plaiſe d'habiter, les hommes, quelques fourbes

qu'ils ſoient, vaudront encore mieux que vous & vos affidés.

Le Prince *de Condé* avoit bien raiſon de s'écrier, lorſque vous le reteniez priſonnier inhumainement à *Vincennes*: « Ce vieux Renard, qui juſqu'ici a » trompé Dieu & le Diable, ne ſe » laſſera jamais d'outrager les bons Ser- » viteurs de l'Etat, à moins que le » Parlement ne congédie ou ne puniſſe » ſévèrement cet illuſtriſſime faquin de » *Piſcina*. »

Croyez-moi donc, *Jules*, comportez-vous de manière à mériter ma bienveillance : c'eſt à quoi vous ne ſauriez trop vous étudier. Dieu vous préſerve d'aventurer jamais le moindre propos indiſcret ſur ma perſonne ! Quoique au bout du monde, je ſerai inſtruite de vos menées. J'ai des amis & des Courtiſans à mon ſervice, qui ſont auſſi adroits & auſſi ſurveillans que les vôtres, quoique moins bien ſoudoyés.

On ſent qu'après une miſſive de cette eſpèce, la Reine de *Suède* ne tarda guères à quitter la France.

Quelques perſonnes ont prétendu que le Père *le Bel*, qui avoit lu les lettres infamantes que *Monaldeſchi* avoit écrites contre cette Reine, avoua que l'amour & la jalouſie avoient porté ce Favori à diffamer ſa Souveraine, pour plaire à une Dame de Rome, qu'il aimoit éperdument. Un jeune Cardinal, ennemi de *Monaldeſchi*, & Favori de *Chriſtine*, découvrit ce myſtère galant, & envoya à cette Princeſſe les lettres de ſon Ecuyer, qu'il avoit ſurpriſes entre les mains de *Monaldeſchi* : ce qui détermina *Chriſtine* à ſe venger ſi cruellement.

Les différens jugemens portés ſur cette fameuſe Reine, fourniroient matière à plus d'un volume : c'eſt probablement ce qui a empêché juſqu'à préſent que quelqu'un entreprît de nous donner ſon hiſtoire, qui, ſi elle étoit

bien faite, ſeroit vraiment intéreſſante.

Les inégalités de ſa conduite, de ſon humeur & de ſes goûts, ont fait dire à M. *d'Alembert* : « Le peu de décence » qu'elle mit dans ſes actions ; le peu » d'avantages qu'elle tira de ſes con- » noiſſances & de ſon eſprit, pour » rendre les hommes heureux ; ſa fierté » ſouvent déplacée ; ſes diſcours équi- » voques ſur la Religion qu'elle avoit » quittée, & ſur celle qu'elle avoit » embraſſée ; enfin la vie, pour ainſi » dire, errante qu'elle a menée parmi » des Etrangers qui ne l'aimoient pas : » tout cela juſtifie plus qu'elle ne l'a » cru la briéveté de ſon Epitaphe : *Vixit* » *Chriſtina*, *Ann. 72.*

L'Editeur de ce Recueil a eſſayé de la peindre dans la ſuivante * ;

---

* Qui ſe trouve dans le Recueil, déja cité, en trois volumes in-12, & qui ſe vend chez *Barrois* l'aîné, quai des Auguſtins.

Ici

Ici gît, qui, légère & vaine,
Fille du plus grand Roi du Nord,
En abdiquant, ſe croyant plus que Reine,
Toujours dans ſes vœux incertaine,
Ne put fixer ſon cœur, ſon culte, ni ſon ſort:

Femme à la fois tendre & barbare,
Singulière par vanité:
Dans ſes goûts, abſurde & biſarre,
Et docte ſans ſagacité.
Eſclave enfin d'un mauvais Prêtre *,
Chriſtine, qui vouloit tout être,
De tout ce qu'elle crut paraître,
Finit par n'avoir rien été!

---

* Le Cardinal *Azolini*.

FRAGMENT

D'UNE ANCIENNE CHRONIQUE ESPAGNOLLE *.

DON PÈDRE, Comte de *Barcelonne*, qui fut ſeptième Roi d'*Arragon*, eut en mariage Dame *Marie*, fille du Comte de *Mont-Pélulin*, nepveu de l'Empereur de *Conſtantinople*, aſſez belle & honneſte. Ce néantmoins le Roy s'eſtoit fort adonné aux autres femmes, & n'aimoit gueres la Royne, & ne luy faiſoit telle compaignie qu'il eſtoit tenu faire : dont elle ſe contriſtoit fort, pource que le Roy n'avoit aucun enfant

* Nous avons cru ne devoir point toucher au ſtyle de l'ancien Traducteur, dans la crainte d'en altérer la naïve ſimplicité.

à lui ſuccéder au Royaume. Par quoy, avec l'ayde d'un ſien Chambellan [illegible] (peut-eſtre en telles affaires avoit déja ſervi ſon Maiſtre) trouva moyen que ſoubs le nom d'une des Favorites, il l'introduiſît à coucher une nuict avec le Roy. Où eſtant avec luy ſecrettement conjointe, & ſentant que le jour approchoit, il voulut, pour ſon honneur, la faire retirer. Mais elle lui dit : « Mon » Seigneur & mari, je ne ſuis pas celle » que vous penſez : ains ſâchez que » vous avez eu cette nuict votre femme » auprès de vous. Faites-moi endurer » tel mal qu'il vous plaira ; ſi eſt-ce » que je ne bougeray d'icy, ni de votre » préſence, juſqu'à ce que quelque » homme digne de foy ſoit témoing, » que cette nuict j'ay couché avec » vous : afin que ſi Dieu me fait la » grace que j'aye de vous le fruict » que je deſire, le monde ſache qu'il » eſt voſtre. »

Le Roy, voyant l'honneſte tromperie de ſa femme, fut content, & fit venir deux de ſes Gentilshommes pour teſmoings de cette vérité. Si plut à Dieu que, à tems convenable, la Royne ſe ſentit groſſe; & au bout du terme enfanta un fils, le premier jour de février de 1196. Lequel, ſitoſt qu'il fut né, la mere fit porter à l'Egliſe, & (fait digne de mémoire!) tout ainſi que ceulx qui le portoient dans ladicte Egliſe y entrerent, le hazard voulut que les Preſtres chantoient *Te Deum laudamus*. Et delà qu'eſtant porté (ſuivant la couſtume) dans une autre Egliſe, le meſme hazard voulut que les Preſtres commençoient le Pſalme *Benedictus Dominus Deus Iſraël*, ce qui eſtoit grand prognoſtication & bonne eſpérance de la grand bonté qui debvoit eſtre un jour en cet Enfançon. Et ne ſaſchant le pere, ni la mere, quel nom ils lui debvoient donner, firent allumer

douze torches eſgales, portant chacune le nom d'ung Apoſtre, avec délibération que le nom de la torche quy premiere faudroit, ſeroit donné à l'enfant. La premiere quy faillit, fut celle *Sainct-Jacques :* Par ainſi on le nomma *James*, pource que c'eſt le nom que les *Arragonnois* donnent à cet Apoſtre.

Il fut Prince excellent, & de bon gouvernement en paix & en guerre ; fit cruelle invaſion aux Maures, & eſtoit fort libéral aux Soldats, qui le ſervoient bien. Il conquit l'iſle *Minorque* ſur les *Sarraſins*, contre leſquels il eut de grandes batailles, & fit grand nombre de conqueſtes. Il eut pluſieurs enfans, tant fils que filles, auxquels, pendant ſa vie, il donna grands biens & Eſtats. Il veſquit ſoixante-douze ans, & mourut catholiquement. A ſa mort, il prit l'habit de Moine, renonçant au Sceptre Royal, avec propos délibéré, s'il eſchappoit de cette maladie, d'em-

ployer le reſte de ſon aage au ſervice de Dieu. Mais renforçant ſon mal d'heure à autre, il mourut en la ville de *Valence*, en l'an 1266, au commencement du mois d'Aouſt.

CONVERSATION INTÉRESSANTE*; ENTRE *MOLIÈRE* ET SON AMI *CHAPELLE***.

CE créateur de la bonne Comédie, ce Philoſophe auſſi profond qu'enjoué, cet homme unique enfin, dont le talent ſuprême a fait tant d'honneur à la France, après avoir pardonné pluſieurs écarts devenus trop publics, à une

* *Tirée d'un petit Livre, devenu très-rare, intitulé :* LES INTRIGUES AMOUREUSES DE *M.**** (Molière) ET DE SON EPOUSE, *à Dombes, 1690, in-12.*

** *Fils naturel de* FRANÇOIS LUILLIER, *Conſeiller au Parlement, connu par des Poéſies légères, auſſi originales qu'agréables.*

épouſe qu'il avoit encore la foibleſſe d'aimer ; enfin, trop cruellement convaincu des vices d'un cœur gâté par les exemples qu'elle avoit reçus de ſa mère, avoit enfin pris le parti de ſe ſéparer amiablement d'avec elle.

Un jour que ſe livrant, dans ſon jardin d'*Auteuil*, aux regrets involontaires que lui inſpiroit cette rupture ; arrive ſon ami *Chapelle* *, qui le trou-

---

* *On ſait ſes liaiſons intimes avec* MOLIERE, RACINE, BOILEAU, LA FONTAINE, *& tous les autres Ecrivains diſtingués de ſon tems. C'eſt en partant delà, que l'Editeur, dans ſon* RECUEIL D'EPITAPHES, *a dit de lui :*

A ſes plaiſirs toujours fidelle,
Ci gît l'ingénieux *Chapelle*,
Le plus aimable débauché
Que jamais ait produit la France,
Et qui ne connut de Péché,
Que celui de la Tempérance.

Cet aimable Epicurien vécut ſans engage-

vant plus ſombre que de coutume, & lui en ayant demandé la cauſe ; *Molière*, qui avoit quelque honte de ſe ſentir ſi peu de fermeté contre un malheur ſi fort à la mode, réſiſta autant qu'il put aux inſtances de ſon ami. Mais comme il étoit alors dans une de ces plénitudes de cœur ſi connues par les gens qui ont aimé, il céda à l'envie de ſe ſoulager, & avoua de bonne-foi que la manière dont il étoit forcé d'en uſer avec ſa femme, étoit la cauſe de cet abattement où il le voyoit.

Chapelle débuta par le railler ſur ce qu'un homme comme lui, qui ſavoit ſi bien peindre les foibleſſes des autres, tomboit préciſément dans celle qu'il frondoit ſi bien tous les jours, en lui faiſant obſerver que la plus ridicule de

---

mens, content de huit mille livres de rente viagère, & mourut à Paris, en 1686, âgé d'environ ſoixante-dix ans.

toutes, étoit d'aimer encore une femme qui répondoit ſi mal à la tendreſſe qu'on avoit pour elle. Quant à moi, (ajouta-t-il) ſi j'avois le malheur de me trouver en pareil cas, & ſur-tout auſſi convaincu qu'elle accordât ce qu'elle me devroit excluſivement, à d'autres; j'avoue, mon cher ami, que le mépris qu'elle m'inſpireroit, me guériroit infailliblement d'une paſſion dont j'aurois trop à rougir, même à mes propres yeux. Ajoutons à ceci, mon ami, que vous avez un avantage qui vous manqueroit s'il s'agiſſoit d'une Maîtreſſe; puiſque la vengeance, ſi légitime pour un cœur outragé, peut vous conſoler, en la faiſant enfermer, de tous les chagrins dont elle empoiſonne vos jours *.

* Nous avons cru, dans ce qui va ſuivre, ne devoir rien changer aux expreſſions du Dialogue, ne fuſſe que pour montrer ce que le courant d'un ſiècle peut apporter de diffé-

Molière, après avoir écouté quelques inſtans *Chapelle*, avec tranquillité, l'interrompit, tout-à-coup, par cette queſtion : — Fûtes-vous jamais amoureux, mon ami ? — Oui : mais comme un homme de bon ſens doit l'être. — Vous n'avez donc encore rien aimé : vous avez pris la figure de l'Amour pour l'Amour même. Je ne vous rapporterai point un grand nombre d'exemples du pouvoir de cette paſſion ; je vous ferai ſeulement un fidèle récit de ce qui m'arrive, pour vous prouver combien on eſt peu maître de ſoi-même, quand elle a une fois pris ſur nous un certain aſcendant, que le tempérament lui donne d'ordinaire.

Pour vous répondre donc ſur cette connoiſſance parfaite que vous dites que

---

rence dans le ſtyle d'une nation dont la langue étoit regardée comme irrévocablement fixée.

j'ai du cœur de l'homme, par les portraits que j'en expoſe tous les jours ; je demeure d'accord que je me ſuis étudié autant que je l'ai pu à connoître ſes foibleſſes. Mais ſi cette connoiſſance m'a appris qu'on pouvoit fuir le péril, mon expérience ne m'a que trop prouvé qu'il eſt impoſſible de l'éviter. Je ſuis né tendre ; & croyant, en conſéquence, que mes efforts pourroient inſpirer à mon épouſe des ſentimens que le tems ne pourroit altérer, je n'ai rien négligé pour y parvenir... Elle étoit ſi jeune encore lorſque je l'épouſai, que je ne m'apperçus nullement de ſes méchantes nclinations. Auſſi le mariage ne rallentit-il point mes empreſſemens & mes ſoins pour lui plaire. Mais ſon indifférence me convainquit bientôt que ce qu'elle ſentoit pour moi étoit bien éloigné d'être ce que j'aurois ſouhaité pour être heureux ! Il eſt vrai que cet excès de délicateſſe (car l'amour-propre, ſans

doute, me ſuggéra cette idée) me ſembla viſer au ridicule dans un mari ; & que, dès-lors, je n'attribuai qu'à ſa jeuneſſe & ſa froideur naturelle, ſon peu de tendreſſe pour moi. Mais l'extravagance de ſa paſſion pour le Comte de *Guiche*, ne tarda pas à me tirer, & bien douloureuſement pour moi, de cette erreur !

Que ne fis-je point, alors, mon ami, pour me vaincre moi-même ?... Après mille combats entre ce qu'exigeoit l'honneur & le fatal penchant qui m'entraînoit toujours vers elle, j'eus le mortel chagrin de voir, qu'une coquette ſans beauté, qui ne doit le peu d'eſprit qu'on lui connoît qu'à l'éducation que je lui ai donnée, détruiſoit en un inſtant toute ma Philoſophie ; que ſa préſence ſeule me faiſoit oublier toutes mes réſolutions ; que quatre mots d'excuſe de ſa part, me convainquoient ſi bien de l'injuſtice de mes ſoupçons, que je finiſſois par la ſupplier de me pardonner

les torts de mon trop de crédulité.... Tant de bonté, pour ne pas dire tant d'aveuglement de ma part, ne l'ayant pourtant point changée, je me déterminai finalement à ne vivre déſormais avec elle, que comme ſi elle n'eût point été ma femme.

Mais ſi vous ſaviez, ſi vous ſoupçonniez ſeulement ce que je ſouffre, (& ſans oſer m'en plaindre!) je vous verrois, mon cher ami, quelque inſenſible que vous paroiſſiez être à des malheurs de cette eſpèce; je vous verrois, dis-je, avoir pitié de moi... Apprenez même, que ma paſſion pour elle eſt aujourd'hui parvenue au point d'entrer avec une eſpèce de compaſſion dans ſes intérêts! Qu'en voyant combien il m'eſt impoſſible de vaincre mon penchant pour elle, je cherche à me perſuader qu'en faiſant de ſon côté les mêmes efforts pour ſurmonter le goût qu'elle a pour la coquetterie, elle eſt peut-être à plaindre

autant que je le ſuis moi-même ?.... C'eſt le comble de la démence, me direz-vous ? Mais tel eſt mon malheur : je ne vois rien, mon ami, qui n'ait quelque rapport avec elle ; mon âme en eſt tellement occupée, que rien en ſon abſence n'a droit de m'occuper ni de me plaire ; que dès l'inſtant que je la vois, des mouvemens intérieurs qu'on peut ſentir, mais qu'on ne ſauroit exprimer, m'ôtant toute eſpèce de réflexion, je n'ai plus d'yeux pour ſes défauts, & ne vois rien que ce qu'elle a pour moi d'aimable ! Dès là, ce qui me reſte de raiſon ne ſert qu'à me montrer l'excès de ma foibleſſe, & l'impoſſibilité d'en triompher.

Touché de ſon état : Je vous avoue (lui dit ſon ami) que je vous trouve infiniment plus à plaindre que je ne penſois. Il faut néanmoins tout attendre du tems. Continuez tous les efforts qui peuvent être en vous, pour inſenſible-

ment vous diſtraire, & détourner vos idées d'une paſſion ſi funeſte à votre repos; & comptez, quand vous l'eſpérerez le moins, que probablement un autre goût... Mais (dit-il, en s'interrompant tout-à-coup) j'apperçois *Jonſac* & *Desbarreaux* *, qui nous arrivent?.. Allons nous mettre à table, mon ami; & commencez par ce qui vous a déja quelquefois réuſſi : c'eſt-à-dire, par vous relâcher ſur l'auſtérité de votre triſte & maudit régime **. Imitez-nous enfin, quoique de loin; & parlons de choſes plus gaies.

---

* Qui joignoient la Volupté & la Philoſophie.

** Témoins ces vers d'une Epitre du même *Chapelle :*

Molière, que bien connoiſſez,
Et qui vous a ſi bien farcés,
Meſſieurs les Coquets & Coquettes,
Les ſuivoit, & buvoit aſſez,
Pour, vers le ſoir, être en goguettes.

N. B. On ſait que pour ſuivre le conſeil de *Chapelle*, & chercher tous les moyens d'amuſer ſa douleur, après avoir pris en amitié le jeune *Baron*, devenu depuis ſi fameux Comédien, il s'en vit également payé d'ingratitude, & même conjointement avec ſon indigne épouſe, qui, juſqu'au moment de la mort précipitée de ſon célèbre & trop malheureux époux, empoiſonna conſtamment les plus beaux inſtans de ſa vie.

RECUEIL
DE QUELQUES PIECES
DE POÉSIE,

Qui ne ſe trouvent point dans les Œuvres imprimés de leurs Auteurs.

MADRIGAL DE *RACINE.*

Mis à la tête d'un petit Ouvrage de M. le Duc du Maine, *preſque encore enfant.*

NE penſez pas, Meſſieurs les Beaux-eſprits,
Que je veuille, par mes Ecrits,
Prendre une place au Temple de Mémoire.
Vous ſavez de qui je ſuis fils?
Donc il me faut une autre gloire,
Et des lauriers d'un plus grand prix.

Cette Pièce ne ſe trouve pas même

dans l'édition que M. Luneau de Boisgermain *a enrichie de* Commentaires.

FRAGMENT D'UN SONNET SUR *COLBERT.*

Impromptu *de Boileau.*

ENVAIN mille jaloux qu'offenſe ta vertu,
Et dont on voit l'orgueil à tes pieds abattu,
De tes ſages exploits veulent ſouiller la gloire:

L'Univers qui les ſait aime à les publier.
Contre tes ennemis laiſſe parler l'Hiſtoire:
C'eſt au Ciel, qui te guide, à te juſtifier.

LETTRE DE *BOILEAU* A M. *BROSSETTE.*

Du 15 Juin 1704.

J'AI naturellement peu d'inclination pour la Science du Droit Civil. Il m'a paru, étant jeune, & voulant l'étudier,

que la raiſon qu'on y cultivoit, n'étoit point la raiſon humaine, & celle qu'on appelle le bon ſens ; mais une raiſon particulière, fondée ſur une multitude de Loix qui ſe contrediſent les unes les autres, & où l'on ſe remplit la mémoire ſans ſe perfectionner l'eſprit.

Je me ſouviens même que dans ce tems là, je fis, ſur ce ſujet, des vers Latins ïambes, qui commençoient par :

O mille nexibus non deſinentium
Fecunda rixarum parens,
Quid intricatis retibus jura impedis !

J'ai oublié le reſte. Il m'eſt pourtant encore demeuré dans la mémoire, que j'y comparois les loix du *Digeſte*, aux dents de Dragon que ſema *Cadmus*, & dont il naiſſoit des gens armés, qui ſe tuoient les uns & les autres.

La lecture du Livre de M. *Domat* *

* *En 1704*, Broſſette *envoya à* Boileau *un Livre de Juriſprudence, dans la Préface duquel il faiſoit l'éloge de l'Auteur des* Loix Civiles.

m'a fait changer d'avis, & m'a fait voir dans cette Science une raiſon que je n'y avois pas vue juſques-là. C'étoit un homme admirable que ce M. *Domat!*.. Vous me faites trop d'honneur de mettre en parallèle un miſérable faiſeur de Satyres, avec le reſtaurateur de la raiſon dans la Juriſprudence. On me dit qu'on le cite déja, tout haut, dans les Plaidoiries, comme *Balde* & *Cujas*; & on a raiſon: car, à mon ſens, il vaut mieux qu'eux.

ÉLOGE DU VAUDEVILLE,

PAR *PANARD*.

EH! que faire dans un repas,
Lorſque la Chanſon n'en eſt pas?
Dans une langueur inſipide,
Sur l'aſſiette baiſſant les yeux,
Chacun garde ſon ſérieux;
Les hommes ſont peſans, le beau Séxe timide;
Point de gaîté: cela dure juſqu'au deſſert.

Mais auſſi-tôt que l'on le ſert,
Le joyeux Vaudeville arrive...

Quel changement ! ſa voix récréative,
Des Conviés excite les tranſports,
Rend la Prude moins fière, & l'*Agnès* moins craintive;
La liberté renaît, on s'épanche au-dehors:
Plus de contrainte... C'eſt alors,
Que l'hôte plus aimable, & l'hôteſſe plus vive,
Font couler à longs traits les liquides tréſors
Que la *Seine* pour nous conduit ſur cette rive.

C'eſt alors qu'un joyeux Convive,
Saiſiſſant un flacon ſcellé,
Qui de *Rheims* & *d'Ay* tient la liqueur captive,
Fait ſauter juſqu'à la ſolive,
Le liége déficellé.

Tout le cercle attentif, porte un regard avide,
Sur cet objet qui le ravit:
Chacun préſente un verre vuide;
Le nectar pétillant auſſi-tôt le remplit.

On boit, on goûte, on applaudit:
On redouble; & par l'aſſemblée,
La mouſſe Champenoiſe, à plein verre, eſt ſablée.

Delà, naiſſent les ris, les tranſports éclatans:
La sève & la vapeur, juſqu'au cerveau montant,
Font naître des débats, des querelles polies,
Qui réveillent l'eſprit de tous les aſſiſtans.
On attaque, on répond; les traits & les ſaillies,

L'un à l'autre enchaînés, partent à tous inſtans.

On voit paraître alors ces ſornettes jolies,
Ces Contes amuſans, ces riens dits à propos,
Badinage, impromptu, fleurettes, petits mots;
Enfin, tout ce Recueil d'agréables Folies,
Qui du Tems fugitif ſemblent fixer le cours,
Prolongent les repas, & les ſont trouver courts *.

DIALOGUE

SUR LA SOCIÉTÉ NÉCESSAIRE DES DEUX SÉXES.

Par le même.

DAMIS.

OU l'on ne voit point de chapeaux,
L'ennui ſe mêle, à tout propos:
Sans nous, que feriez-vous, Meſdames?

---

* *La déeence, ſous le manteau de la dignité qu'inſpire la Philoſophie moderne, à qui l'on doit ſans doute, à plus d'un égard, de vraies obligations, a remplacé ces mœurs beaucoup plus gaies. Mais le* PLAISIR, *mais la vive* CANDEUR *du caractère national, n'y ont-ils rien perdu?*

THÉMIRE.

Où l'on ne trouve point de femmes,
Ce n'eſt que langueur & dégoûts :
Sans nous, Meſſieurs, que feriez-vous ?

DAMIS.

Cet eſprit fin, ces mots flatteurs,
Dont vous ſavez charmer nos cœurs :
Sans nous, les auriez-vous, Meſdames ?

THÉMIRE.

Ces Madrigaux, ces Epigrammes,
Que vous chantez à nos genoux :
Sans nous, Meſſieurs, les feriez-vous ?

MORALITÉ,

Du même Auteur.

L'HUMBLE & modeſte Violette,
Cache ſous l'herbe ſes appas :
C'eſt l'image d'une Brunette,
Qui plaît, & ne s'en doute pas !

SUR

SUR LA DIFFÉRENCE DES DEUX OPÉRA.

Par le même.

Au grand Opéra l'on demande
Du grave & du beau, qui ſoit bon.
On y va pour la Sarabande:
Chez l'autre, pour le Cotillon.

COUPLET SUR MADAME DE *POMPADOUR*.

Par le C... de B...

Les Nymphes, dans Cythère,
Faiſoient, un jour,
Un éloge ſincère
De *Pompadour*.

Le *Trio* des Graces ſourit,

L'Amour applaudit,
Et *Vénus* bouda.
O gué lan la, la lère.
O gué lan la.

TRIOLET
DU PERE DU *CÉRCEAU*,
JÉSUITE,
CONTRE *BOILEAU*.

CE *Boileau* qui fut autrefois,
Le chaſſe coquin du *Parnaſſe*,
N'eſt plus ſur *l'Hélicon* Français,
Ce *Boileau*, qui fut autrefois.

Phœbus le voyant aux abois,
A dit aux Muſes : « Que l'on chaſſe
« Ce *Boileau*, qui fut autrefois,
« Le Chaſſe-coquin du *Parnaſſe* ».

VERS

DE LA MOTTE-HOUDART,

Sur le Mariage du Comte de *Beuvron* & de Mademoiſelle de *Saint-Aulaire.*

On lui avoit donné ce mot : *C'eſt un Plant de Vertus.*

Les mœurs tous les jours dépériſſent,
Les droits ſentiers ne ſont guères battus ;
Mais aujourd'hui *Beuvron*, *Saint-Aulaire* s'uniſſent :
Pour nos neveux c'eſt un *Plant de Vertus.*

Delà naîtront, & preſque ſans culture,
L'inviolable honneur, la Vertu la plus pure,
La modeſte ſageſſe, & les prudens conſeils...

Qu'on faſſe encor beaucoup de *Plants* pareils,
Et je réponds de la Race future.

DU MÊME,

SUR L'ABBÉ DE *PONS*.

IMPROMPTU.

Air : *De Blot.*

AMIS, on dit que la Nature,
De cette aimable Créature
Ayant fait le corps ſi petit;
Pour dédommager la Matière,
Fit un paquet tout plein d'eſprit,
Qu'elle lui mit ſur le derrière.

L'Abbé de Pons *étoit boſſu, & ſi attaché à l'Auteur ci-deſſus, qu'il ſe nommoit lui-même, le* Boſſu *de* M. de la Motte.

TRADUCTION

D'une Epigramme Latine de l'Abbé d'*Olivet*, contre l'Abbé *Desfontaines*.

PAR *PANARD*.

De trente Couleuvres glacées,
Du limon du *Styx* engraiſſées,
Le vorace Portier de l'infernale Cour,
S'étant régalé certain jour,
Sentit ſous ce mets indigeſte,
Plier ſon eſtomac glouton,
Et fit par-tout l'*Averne* écouler une peſte,
Qui juſqu'au thrône de *Pluton*,
Exhala ſon odeur funeſte.

Mégère & ſa ſœur *Alecton*,
Recueillant l'infecte matière,
La paîtriſſent trois fois, hurlant ſur d'affreux tons,
De magiques accens une légende entière.
Trois fois, pour animer le fétide excrément,
Du ſouffle impur de leur derrière,
Echauffant ſes eſprits, excitent ſon ferment;
Et par les flots brûlans de leur urine immonde,
Trois fois chaque Euménide, en le tournant l'inonde.

Soudain, de cet enchantement
Il éclot une maſſe & nerveuſe & charnue,
Qui dans une meſure égale & continue,
Et palpite & ſe meut *périodiquement.*

Obſervateur de la métamorphoſe,
Un Démon s'en ſaiſit, & la mit dans ſon ſein.

Depuis ce tems, de l'horrible levain,
Qui lui tient lieu de cœur, ce noir Démon diſpoſe.

Panard *ne ſavoit pas le Latin. Il a fait cette imitation d'après l'explication littérale que lui en donnèrent, à table, l'Abbé* Péreau & Querlon.

ANALYSE
DU GUSTAVE DE PIRON,
PAR BOISSY.

L'An que du fond du Nord un Héros ſortira,
Il effacera tout par ſa clarté ſuprême;
Le grand *Guſtave* étonnera,
Par ſes beautés, & par ſes défauts même:
Juſques à ſon habit, tout en lui charmera.

Grand Dieu ! quelle riche abondance
De ſituations contre la vraiſemblance !
Et que de lieux-communs, adroitement couſus
A des événemens qu'on n'aura jamais vus !

Un ſonge, une reconnoiſſance,
Des monologues tant & plus,
Une longue Oraiſon funèbre,
D'un Prince vivant qu'on célèbre;
Des traveſtiſſemens, des conſpirations,
Des empriſonnemens, & des proſcriptions;
Une ſédition ſubite
Qui change tout-à coup les décorations,
Un enlèvement, une fuite,
Un combat ſur la glace, où faiſant le plongeon,
Par un prodige heureux, la fille de *Sténon*
Diſparoîtra ſous l'eau, toute habillée,
Puis reviendra ſous l'horiſon,
Pour nous en informer, ſans en être mouillée.

Puis, par un dernier trait, digne d'être vanté,
Après tant de périls, de tracas, de furie,
La Pièce finira dans la tranquillité;
Et, hors un Confident, qui ſeul perdra la vie,
Les Acteurs de la Tragédie
Se retireront tous en fort bonne ſanté !

VERS DE *DUCLOS*,

Secrétaire de l'Académie Françoiſe, &c.

à Mademoiſelle ***.

Au nouvel An.

HASTE-TOI, diligente Aurore,
De tirer les rideaux du jour ;
Mes vœux, à l'objet que j'adore,
Veulent aller faire leur cour.

Allez au berceau de l'Amour,
Volez, enfans de ma tendreſſe ;
Les Ris, les Grâces, tour à tour,
Y bercent ma jeune Maîtreſſe.

Sur-tout, modérez votre ivreſſe :
Embraſſez-là légèrement ;
Et d'un baiſer plein de tendreſſe,
Réveillez-là, mais doucement !

Du bon-jour d'un fidèle Amant,
Pour moi, chargez-vous auprès d'elle :
Dites-lui que je ſuis conſtant,
Plus que l'An qui ſe renouvelle.

Repoſez-vous ſur cette Belle ;
Admirez ces aimables lieux,
Que l'Amour couvre de ſon aîle,
Séjour où repoſent les Dieux.

Hélas ! que je ſerois heureux,
Si dans les tranſports de ma flâme,
Je pouvois, à l'inſtant, y dépoſer mon âme !..
Mais le tems preſſe : Allez, partez, volez, mes vœux ?

Les perſonnes qui ont vécu avec Duclos, *& qui n'ont point connu ces vers, ſeront moins étonnées de leur chaleur que de leur délicateſſe : on ſait qu'il n'étoit rien moins que* doucereux. *Mais indépendamment de ce que l'Amour a fait de plus grands miracles, l'Editeur a d'autres raiſons pour être ſûr que ces vers ſont en effet de lui.*

LETTRE DE *MARIVAUX*,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

A MADEMOISELLE *SILVIA*,

Célèbre Actrice de la Comédie Italienne,

Pour ſa Fête.

VOUS me diſiez, hier, Mademoiſelle, & bien naïvement : « C'eſt demain ma » fête, *M. de Marivaux*... Vous, » qui vous mêlez de Bel-eſprit, eſt-ce » que vous ne ferez pas quelques vers » pour moi?.. » Non, en vérité, Mademoiſelle : je m'en garderai bien ! Vous êtes un point de vue, un peu trop dangereux pour moi...

Cat enfin, dites-moi, *Silvie ;*
Sur quoi les faire, je vous prie ?

Quand on verſifie à l'honneur de quelqu'un, le jour de ſa fête, on le loue, on célèbre ſes bonnes qualités :

C'eſt d'ordinaire ſon portrait,
Qu'en pareille aventure on fait.
Mais à faire un portrait de l'eſpèce du vôtre,
Il y va, ma foi, trop du nôtre :
A mon Original je ne me fierois pas !

Le moyen, avec lui, que le Peintre badine ?
Il n'offre qu'un tiſſu de grâces & d'appas ;
Et le frippon qu'il eſt, il a toute la mine
De ne marchander pas celui qui l'examine.

Or, voyez le bel embarras,
Lorſque, pour prix de mon Ouvrage,
J'aurai perdu ma liberté !
Lorſqu'en vous regardant, mon cœur m'aura quitté,
Et qu'il ira vous rendre hommage !
Le vôtre me paroît manquer de charité :
Jamais il ne voudra, je gage,
Lui donner l'hoſpitalité ?

Faſſe donc qui l'ôſera, votre portrait, Mademoiſelle.

Ce n'eſt pourtant pas que je ſois fort jaloux de ma liberté : le plaiſir de la garder n'eſt pas ſi grand...& plût au

Ciel, l'avoir perdue avec vous, ſi vous étiez bien aiſe de l'avoir trouvée !

Mais qu'à vos cruautés j'aille expoſer mon cœur ?..
Je ſuis, en vérité, votre humble ſerviteur.

EPIGRAMME DE *RACINE*,

CONTRE LA *TROADE* DE *PRADON*.

QUAND j'ai vu de *Pradon* la Pièce déteſtable,
Admirant du deſtin le caprice fatal :
» Pour te perdre (ai-je dit) *Illion* déplorable,
» *Pallas* a toujours un Cheval ! »

ON attribuoit à Madame & à Mademoiſelle *Deshoulières*, une Chanſon critique, contre l'Opéra d'*Orphée*, qu'elles ne déſavouoient pas. Le ſieur de *Saint-Gilles*, qui en étoit l'Auteur, leur envoya les couplets ſuivans :

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

MOI, qui viens de chanter *Achille*,
D'un ſtyle agréable & bouffon,
Souffrirai-je qu'on diſe en ville,
Que je n'ai pas fait ma Chanſon ?

Réveillez-vous, belle endormie,
Ma gloire, allons, réveillez-vous ?
Une redoutable ennemie
Ravit vos lauriers les plus doux.

J'éprouve le ſort de *Virgile* :
Certains vers quelqu'un lui vola.

Il ſentit émouvoir ſa bile :
Il s'en plaignit, il en parla.

Ceux qui prennent le moins de peine,
Sont (diſoit-il) les mieux payés :
Si les Moutons portent la laine,
C'eſt pour faire nos draps rayés.

Le Bœuf qui tire la charrue,
N'a pas le fruit de ſon tourment :
Tandis qu'il travaille & qu'il ſue,
Son Maître mange le froment.

L'Abeille, à ſon travail fidelle,
Forme ſon miel du ſuc des fleurs :
Tout le travail en eſt pour elle,
Un autre en goûte les douceurs.

Pourquoi, Meſdames *Deshouliéres*,
M'enlevez-vous mes chers Couplets ?
Quoi ! n'êtes-vous pas aſſez fières,
Des beaux vers que vous avez faits ?

Reſtituez donc à *Saint-Gilles*,
Le foible honneur de ſes Chanſons :

Contentez-vous de vos Idylles *,
Et retournez *à vos Moutons.*

Ces Dames lui répondirent par les vers ſuivans :

Si le Public, à l'aventure,
A répandu ſous notre nom,
L'agréable & vive peinture
De l'Opéra de *Campiſtron ;*
Il ne vous a point fait outrage,
N'en ſoyez pas mal-ſatisfait :
» Ce n'eſt pas tant pis pour l'Ouvrage,
» Quand on dit que nous l'avons fait.

---

* C'eſt la plus belle de celles qu'a fait Madame *Deshoulières.*

LES Vers ſuivans, qui ne ſe trouvent dans aucune des Editions connues de *Pierre Corneille*, ſont tirés d'un *Recueil de Poéſies*, imprimé de ſon tems.

LA COMTESSE *DE****.

A LA MARQUISE *DE****.

MARQUISE, ſi mon viſage,
A quelques traits un peu vieux;
Souvenez-vous, qu'à mon âge,
Vous ne vaudrez guères mieux.

Le Tems aux plus belles choſes,
Aime à faire cet affront:
Il ſaura faner vos roſes,
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des Planètes,
Règle nos jours & nos nuits:

On n'a vu ce que vous êtes,
Vous ſerez ce que je ſuis.

Cependant j'ai quelques charmes,
Qui ſont aſſez éclatans,
Pour n'avoir pas trop d'allarmes
De ces ravages du Tems.

Vous en avez qu'on adore :
Mais ceux que vous mépriſez,
Pourroient bien durer encore,
Quand ceux-là ſeront uſés.

Chez cette Race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne paſſerez pour belle,
Qu'autant que je l'aurai dit.

Nous oſons croire qu'il eſt peu de Pièces fugitives modernes plus légères à la fois & plus philoſophiques que celle-ci.

VOLTAIRE disoit un jour : « Que » pour juger de ce que valoit un Ecri- » vain, il lui suffisoit de recevoir de lui » une lettre de six lignes ». En ce cas, que n'eût-il pas auguré d'un homme qui, jeune encore, & dans un souper très-gai, avoit (dit-on) fait le Couplet suivant ?

PLUS inconstant que l'onde & le nuage,
Le tems s'enfuit, pourquoi le regretter ?
Malgré la pente volage,
Qui le force à nous quitter,
C'est être sage
D'en profiter.
Goutons-en les douceurs :
Et si la vie est un passage,
Sur ce passage.
Au moins semons des fleurs.

Et ce jeune homme n'étoit autre que *Philippe*, Duc d'*Orléans*, depuis *Régent de France*, mort en 1728.

L'Editeur de ce Recueil a tenté

d'eſquiſſer le portrait de ce Prince, vraiment grand, à plus d'un égard, dans l'Epitaphe qu'il lui a faite :

Ci-gît celui dont la Régence
Sut maintenir en paix la France !...
Qui joignoit à la dignité,
Un cœur ſenſible, la clémence,
La valeur & la volupté,
L'amour des Arts & la gaîté :
En qui l'on vit l'intelligence,
L'homme d'Etat & le Héros :
Qui ne fut trompé qu'en Finance,
Et qui ne déplut qu'aux Dévots *.

* Au Recueil *d'Epitaphes ſérieuſes, badines, ſatyriques & burleſques, de la plupart de ceux qui, dans tous les tems, ont acquis quelque célébrité, ou qui ſe ſont rendus fameux, ſoit par leurs vices, ſoit par leur ridicules. Le tout enrichi de Notes & d'Anecdotes hiſtoriques & intéreſſantes, tirées des meilleurs Ouvrages, ou imprimés ou manuſcrits, tant anciens que modernes.* Ouvrage moins triſte qu'on ne penſe ; Par *M. D. L. P.* Paris, en trois volumes *in*-12. Chez *Barrois l'aîné*, Libraire, quai des Auguſtins.

LES Vers ſuivans, dont le dernier eſt attribué à je ne me rappelle pas quel Poëte moderne, ſont de l'Evêque du *Belley*, (*le Camus*) dans un de ſes Romans, intitulé: *Flaminie & Coleman.* Lyon 1626, page 50.

Aimer bien conſtamment
Un Objet ſi parfait que nul ne le ſeconde;
Selon mon jugement,
C'eſt la plus douce erreur des vanités du Monde!

VERS retranchés du CATILINA de CRÉBILLON, Acte II, Scène I.

PROBUS, *à* FULVIE.

EH bien, perdez, Madame, un homme généreux,
Qui veut briſer les fers de tant de malheureux.
C'eſt ainſi que toujours en proie à leur délire,
Vos pareilles ont ſu conſerver leur empire:
Car vous n'aimez jamais; votre cœur inſolent
Tend bien moins à l'Amour qu'à ſubjuguer l'Amant:
Qu'il vous laiſſe régner, tout vous paroîtra juſte.
Mais vous mépriſeriez l'Amant le plus auguſte,

S'il ne ſacrifioit au pouvoir de vos yeux,
Son honneur, ſon devoir, la juſtice & les Dieux.

N. B. *Pour peu qu'on ſe rappelle en quel tems cette Tragédie fut repréſentée, on ſentira la cauſe du retranchement.*

MÉNAGE ſe vantoit un jour en préſence de *Linière* *, de ce que ſes Ouvrages avoient été réimprimés juſqu'à ſept fois. Sur quoi *Linière*, après s'être retiré dans un coin de l'appartement, fit les vers ſuivans, qu'il laiſſa tomber, en ſortant l'inſtant après, de chez *Ménage :*

Plutôt les timides Poiſſons,
Quitteront l'élément liquide ;
Plutôt le Bœuf, d'un vol rapide,
Paſſera les légers Pinçons ;
Plutôt on verra ſans feuillage
Refleurir les champs & les bois,
Que de voir juſques à ſept fois,
Réimprimer *Monſieur Ménage !*

---

* (*François Pajot de Linière*) Poëte Français, mort en 1704, à ſoixante-ſeize ans, plus connu par

ON trouve dans nos Recueils de Poéſies légères, nombre de morceaux de ce genre, ſoit anonymes, ſoit attribués à différens Auteurs, ou que pluſieurs Auteurs ſe ſont attribués.

En parcourant un manuſcrit de *Claude-François Reboucher*, né à *Nancy*, & Conſeiller au Parlement, l'Editeur trouve les deux Pièces ſuivantes, qu'il croit être dans le dernier cas :

Je ne veux être Roi ni Prince :
C'eſt un fardeau qu'une Province ;
Je ne pourrois le ſupporter.
Quand *Bacchus* & l'Objet que j'aime,
S'uniſſent pour me contenter,
Qu'ai-je beſoin du rang ſuprême ?

ſes impiétés que par ſes autres Ouvrages. On l'appelloit *l'Athée de Senlis*. C'eſt de ce Poëte que *Boileau* a dit : *Qu'il n'avoit de l'eſprit que contre Dieu.*

Il diſoit auſſi de *Linière* ; « que l'action la plus » religieuſe qu'il eût faite, c'étoit d'avoir bu l'eau d'un » bénitier où l'une de ſes Maîtreſſes avoit trempé les » doigts.

BOUQUET A *MADAME* ***.

C'eſt la Violette *qui parle*

MODESTE en ma couleur, humble dans mon ſéjour,
Franche d'ambition, je me cache ſous l'herbe.
Mais ſi ſur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs ſera la plus ſuperbe!

S'il peut être douteux que ces deux couplets ſoient en effet de *Reboucher*, je pourrois d'autant moins lui conteſter celui qu'on va lire, qu'étant né ſujet du Duc de *Lorraine*, il n'eſt pas étonnant que l'intérêt qu'il vouloit, ou peut-être devoit prendre à la ſanté de ce Prince, lui en ait inſpiré la penſée, bien que paſſablement gaillarde, & en quoi conſiſte le principal mérite du couplet.

Sur l'Opération de la Fiſtule, qu'alloit ſubir le Duc Léopold.

MALGRÉ tout ce qu'on en publie;
Ce n'eſt point ſur la *Peyronie*

Que je fonde ta guériſon.
Sans lui je répons de l'affaire :
Vit-on Prince de ta Maiſon,
Que la Parque ait pris par derrière !

LETTRE

Lettre de Henri II, *Roi de France* *, *à* Diane de Poitiers, *ſa Maîtreſſe.*

MADAME ma Mie, je vous ſupplie de me tenir pour excuſé, ſi plutôt je ne vous ai écrit : ce qui en a eſté occaſion, c'eſt un rhûme qui m'eſt tombé ſur le viſage, & qui m'a fait garder deux jours la chambre. Dieu-merci, dès cette heure je me porte bien, & plus à votre commandement que ne fus jamais. Je ſuis bien aiſe d'avoir gagné le procès de *Limones*, non pour l'amour de moi, mais de vous ; & me deſplaiſt qu'il ne vous vaut dix fois davantage : vous ne ſauriez avoir tant de bien que vous en ſouhaite celui qui vous aime

* Manuſcrit de *Béthune*, N°. 8664. Elle eſt écrite de la main du Prince.

plus que lui-même, & qui vous ſupplie de le tenir en votre bonne grace.

M. *de Nevers* me mande que Dimanche dernier, l'Empereur s'en retourna à *Thionville*. Ils n'ont pas donné l'aſſaut à *Metz* **; & faut que je vous die que juſques à cette heure les nôtres ont toujours eu du meilleur, & eſpérance en Dieu & en *Notre-Dame*, que l'Empereur y recevra une bonne honte. Je vous prie, ayez ſouvenance de votre ſerviteur, & n'oubliez mes *Patenoſtres*.

Plus ferme foy ne fuſt ocques jurée
A nouveau Prince (ô ma chère Princeſſe!)
Que mon amour, qui vous ſera ſans ceſſe
Contre le tems & la mort aſſurée.
De foſſés creux, ou de tour bien murée,
N'a pas beſoin de mon cœur la fortreſſe,
Dont je vous fis Dame, Reine & Maîtreſſe,
Parce qu'elle eſt d'éternelle durée.
Tréſor ne peut ſur elle être vainqueur:
Un ſi vil prix n'acquiert un gentil cœur.

Dans une autre Lettre toute auſſi

** Cette ville étoit défendue par le Duc de *Guiſe*.

tendre, il lui dit : « Jamais grandeur de » lignage, qui esblouit les yeux du » Populaire, ni autre Beauté, ne pour- » ront esbranler ma conſtance. Avec » l'amour de ſa *Diane*, qui oſeroit à » lui s'accomparer ? Il ne veut & ne » pourchaſſe rien autre choſe que cet » amour ; & ſi ne craint-il qu'on luy » faſſe tromperie : elle lui a donné ſi » grand ſeuretté, qu'il eſt impoſſible » qu'un autre ait ſa place. Hélas, mon » Dieu ! combien il regrette le tems » qu'il a perdu ſans avoir *Diane* pour » ſa ſeule Maîtreſſe ! Mais il craignoit » que ce cœur de Déeſſe ne vouluſt » s'abbaiſſer juſques-là, de faire cas de » luy ! * »

---

* *Henri II* pouſſa la galanterie, ou pour mieux dire la paſſion qu'elle lui avoit inſpirée, juſqu'au point de joindre le Croiſſant de *Diane* à la lettre H, initiale de ſon nom, tant ſur les murs du *Louvre*, ainſi qu'on les y voit encore, que ſur ſa monnoie même, &c. &c.

La médiſance, ou probablement plutôt la calomnie, & que ce Prince mépriſoit ſans doute, prétendoit pour-

COMBIEN il eſt haſardeux de prononcer ſur le ſuccès d'une Pièce de Théâtre, avant la repréſentation.

Anecdote Françaiſe.

IL y a environ cinquante ans, que l'Editeur ſortant de la première repréſentation d'une Tragédie qui venoit d'être mal accueillie, & arrivant au Café de *Procope*, alors très-fréquenté, ſur-tout par les Gens de Lettres, où pluſieurs d'entr'eux s'étonnoient de la chûte d'un Ouvrage qu'un grand nombre de perſonnes d'un goût paſſant pour ſûr, & les Comédiens même, avoient annoncé comme digne du plus grand ſuccès: « Meſſieurs (leur dit *Boindin* *) ceci

tant que cette même *Diane* avoit été Maîtreſſe de *François Premier*, ſon père.

* *Auteur de pluſieurs jolies Comédies, entr'autres de celle intitulée* le Port de Mer.

» vous ſurprendroit moins, ſi comme » moi, vous euſſiez éprouvé combien, » en pareil cas, il eſt difficile d'aſſeoir » un jugement qui ſoit à l'abri de » l'appel du Public aſſemblé.

A ce propos, fait pour piquer la curioſité des Auditeurs, & d'autant plus de la part de *Boindin*, que ſa littérature & ſon expérience le faiſoient enviſager comme l'Oracle de ce Café. On le pria de vouloir bien s'expliquer plus amplement ſur les motifs qui le portoient à penſer ainſi.

Meſſieurs (dit-il) après avoir connu, preſque dès mon enfance, feu M. le *Marquis de* ***, homme aimable, aimant les Lettres, & les cultivant avec fruit; il y avoit nombre d'années que le métier de la guerre, auquel ſa naiſſance & ſon goût l'avoient deſtiné, me l'avoient fait perdre de vue, lorſque, à la Paix d'*Utrecht*, étant venu ſe repoſer ſur ſes lauriers dans une de ſes terres

à quelques lieues de Paris, je me rendis, avec plaiſir, à l'invitation qui me fut faite de ſa part, d'aller, ne fuſſe que pour quelques jours, y partager ſa retraite.

Là, dans le ſein de la confiance & de l'amitié, après avoir d'abord épuiſé tous les ſujets qui nous intéreſſoient le plus, la converſation étant, un ſoir, tombée ſur les Spectacles, & ſur-tout ſur celui de la Comédie Françaiſe, pour lequel il avoit toujours eu beaucoup de prédilection; je l'en félicitois, & d'autant mieux, que ce goût étoit auſſi le mien; lorſque, m'interrompant tout-à-coup: « Croiriez-vous bien (me dit-il) » que je fus autrefois tenté, comme » bien d'autres jeunes gens, qui ne » doutent de rien, d'eſſayer mes forces » dans le Tragique? que ma beſogne » étoit même autant achevée que j'en » étois capable alors? & que ſans le cri » de la gloire, qui m'apelloit ailleurs, » & qui depuis fut mon unique paſſion,

» je ne ſais trop juſqu'où l'autre eût
» peut-être pu me conduire?

— Eh! peut-on vous demander (lui dis-je) ce qu'eſt devenu cet eſſai de votre Muſe?

— « Ma foi! (répliqua-t-il, en riant)
» c'eſt ce que j'aurois peine à vous dire:
» à moins que ce fatras ne ſe trouve,
» avec nombre d'autres *misères poéti-*
» *ques*, dans un vieux ſecrétaire, que
» je n'ouvris jamais depuis ce tems,
» & dont la clef, ſi tant eſt qu'elle
» ne ſoit pas perdue, ſera probable-
» ment reſtée, comme bien d'autres,
» entre les mains de la Concierge du
» Château... Mais, au ſurplus, (ajou-
ta-t-il, en s'interrompant) » à quoi cela
» ſerviroit-il, qu'à vous ennuyer, &
» ſans doute moi-même auſſi?

— Peut-être, que non, (répartis-je, à mon tour.) En tous cas, tout coup vaille; & je ſerai du moins charmé de voir (puiſque vous n'y attachez pas

plus d'importance) quelles étoient vos diſpoſitions pour ce genre de littérature.

Bref, (continua *Boindin*) le manuſcrit fut retrouvé. Et je fus bien agréablement payé de mon obſtination, à la lecture d'une Tragédie preſque en état d'être préſentée aux Comédiens, dont le plan ſimple joint à l'élégance du ſtyle, ainſi qu'à l'intérêt le mieux fondé, produiſit en moi un ſentiment de ſurpriſe & d'admiration d'autant moins ſuſpect à l'Auteur, qu'il ſavoit, de tout tems, avec quelle défiance de moi-même j'oſois haſarder mon ſuffrage ſur les productions de cette eſpèce.

Pour abréger, Meſſieurs, ſachez que mon enthouſiaſme étoit ſi vrai, que ſe trouvant le même après une ſeconde lecture qu'exigea le Marquis, je parvins à l'echauffer lui-même ſur ſa Pièce, & à le convaincre de la bonne action qu'il pouvoit faire en me la confiant, ſous la foi du ſecret que je

lui jurai, pour la lire aux Comédiens comme l'ouvrage d'un jeune Provincial, à moi recommandé : action, d'ailleurs, d'autant plus méritoire, que la Comédie étoit depuis quelque tems preſque déſerte, que je m'intéreſſois à deux ou trois de ſes Membres, & que je croyois la Pièce très-capable de ramener chez eux la foule.

Sous ces conditions, & armé de mon manuſcrit, je reviens en hâte à Paris ; je lis la Pièce, elle eſt reçue avec acclamation, & j'en fais ſur le champ part au Marquis, en lui demandant ſes ordres, tant eu égard aux honoraires, qu'au tems où il déſiroit que ſa Tragédie fût jouée.

Sa réponſe, qui fut prompte, m'inpoſoit des conditions préliminaires & très-expreſſes ; qui étoient qu'avant ſon conſentement à la repréſentation de ſa Pièce, il en ſeroit fait, à ſes frais, une Répétition, ce qu'on appelle *habillée*,

allumée, & à laquelle cent perſonnes, de mon choix, ſeroient invitées & ſuppliées de dire franchement ce qu'elles penſeroient de l'Ouvrage; & que d'après leur déciſion, il verroit s'il pouvoit, avec quelque raiſon, riſquer de le livrer au Public.

Vous ſentez, Meſſieurs, avec quel zèle & quelle fidélité je m'acquittai de ce qu'exigeoit mon ami!... Tout ce que nous avions alors d'Auteurs & d'Amateurs connus, fut invité à cette Répétition. La Pièce, très-bien appriſe, y fut univerſellement applaudie. On la joua, quelques jours après: jamais *Chambrée* ne fut ni plus brillante, ni plus nombreuſe; &....

— Eh bien, Monſieur? (s'écria l'un des Auditeurs.) — Eh bien, Monſieur, (dit enfin *Boindin*) la Pièce... n'alla pas juſqu'à ſa fin.

— Comment? (s'écrièrent, à la fois, nombre de voix) cette Pièce, reçue

avec acclamation, applaudie à la Répétition par tout ce qu'il y avoit de Juges les plus compétans ! cette Pièce eſt tombée au point de n'avoir pu ſe ſoutenir dès la première repréſentation, même à l'aîde de ceux qui, quelques jours auparavant, l'avoient élevée juſques aux nues ! Cette avanture eſt-elle concevable ?...

— Ils s'étoient trompés, Meſſieurs ! je m'étois, le premier, trompé moi-même ; & tous l'ont également avoué !.. A cette chaleur, qui d'abord nous animoit tous, certain froid, partant du Parterre & paſſant bientôt juſqu'aux Loges, devint par degrès ſi contagieux, qu'il nous gagna nous-mêmes, au point de nous convaincre, malgré nous, de la différence infinie qui ſe remarque entre une Répétition, quelque nombreuſe & quelque ſoignée qu'elle puiſſe être, & une Repréſentation *en forme*, où le Public, *en corps*, ſe trouve en

quelque façon raſſemblé dans un même lieu, & qui, ſuivant les différentes impreſſions qui le frappent, ſoit en bien, ſoit en mal, ne fait, pour ainſi dire, qu'une même tête, dont le ſentiment ſeul a droit de prononcer deſpotiquement les Arrêts.

Ajoutons à ceci, qu'il en eſt des lectures à ſes amis & des répétitions particulières, à peu près comme d'un nombre d'Avocats choiſis pour donner leur avis ſur une matière quelconque; & dont chaque Membre appellé à la Conſultation, flatté du choix que la Partie a fait de lui, eſt preſque toujours, & même ſans s'en douter, favorablement diſpoſé pour elle, & dès là pour ſa Cauſe.

Telles ſont du moins, Meſſieurs, les réflexions qui nous ont, depuis cet inſtant, fait avouer de bonne-foi, *combien il eſt en effet haſardeux de prononcer ſur le ſuccès d'une Pièce de Théâtre, avant la Repréſentation!*

N. B. Nicolas Boindin, né à Paris en 1676, entra d'abord dans les *Mouſquetaires*, que la foibleſſe de ſon tempérament, peu propre à la guerre, lui fit quitter, pour goûter le repos du Cabinet.

Il fut reçu, en 1706, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & l'auroit été de l'Académie Françaiſe, ſi la profeſſion publique qu'il faiſoit d'être *Athée*, ne lui eût pas donné l'excluſion. A ſa mort, en 1751, on lui refuſa la ſépulture, que l'on obtint pourtant le lendemain, pourvu qu'il fût enterré ſans pompe, à trois heures du matin. Ses Ouvrages ont été imprimés en deux volumes in-12, en 1753. A la tête du premier volume, eſt un *Mémoire de ſa Vie*; & dans ces mêmes Ouvrages, cet homme qui ſe piquoit d'être *Philoſophe*, ſe donne ſans héſiter, tous les éloges qu'un fade Panégyriſte auroit eu quelque peine à lui accorder... O foibleſſe humaine!

Quoi qu'il en ſoit, ſes mœurs étoient auſſi pures que peuvent l'être celles d'un Athée. Son cœur étoit généreux ; mais il joignoit à ſes vertus beaucoup de préſomption, d'opiniâtreté & de bizarrerie.

Il diſoit plaiſament à un homme qui penſoit comme lui, & qu'on vouloit inquiéter : « On vous tourmente, parce » que vous êtes un Athée *Janſéniſte* : » mais on me laiſſe en paix, parce que » je ſuis un Athée *Moliniſte*. »

Les Jeſuites étoient alors en faveur.

FRÉDÉGONDE ET LANDRI,

Romance Tragique.

UN de nos anciens Hiſtoriens Français *, raconte ainſi le trait hiſtorique ſur lequel eſt fondé cette Romance :

« Le Roi *Chilperic* étant à *Chelles* **, » ſur le point de monter à cheval pour » aller à la chaſſe du côté de Paris, » entra dans l'appartement de la Reine, » où il la trouva ſe lavant le viſage ; & » lui donna, par derrière, en badinant, » un petit coup d'une baguette qu'il » tenoit à la main. Elle, penſant que » c'étoit un Seigneur de la Cour, nommé

* L'Auteur du Livre intitulé, *les Faits des Rois de France.*

** En 584.

» *Landri*, qui, depuis quelque tems, » étoit fort libre avec elle, répondit à » cette careſſe d'une manière, qui fit » comprendre au Roi juſqu'à quel point » alloit cette familiarité.

» Il ſe retira bruſquement, en laiſſant » aſſez appercevoir ſur ſon viſage, *à* » *Frédégonde*, l'impreſſion que cette » parole avoit faite ſur ſon eſprit. Le » Roi ne fut pas plutôt parti pour la » chaſſe, qu'elle fit venir *Landri*, lui » expoſa ce qui venoit d'arriver, & le » danger où ils étoient l'un & l'autre.

» Le parti qu'ils prirent fut de pré- » venir le Roi, c'eſt à-dire, de le faire » périr avant qu'il pût les faire périr lui- » même; & auſſi-tôt ils donnèrent le » ſoin de l'exécution à un ſcélérat, qui » ſe mêla dans la troupe des chaſſeurs, » & lui donna deux coups de poignard, » dont il expira ſur le champ.

*A MADAME ***.*

OBJET de mes amours,
Vous dont je tiens ma gloire !
Vous que j'aimai toujours,
Ecoutez cette hiſtoire ?

C'eſt celle d'une Reine,
Charmante comme vous :
Mais par trop inhumaine,
Envers ſon noble Epoux.

Chil, éric étoit Roi,
Jeune & plein de vaillance :
L'honneur étoit ſa loi,
Car il régnoit en France.

Sa femme *Frédégonde*,
Seul objet de ſes vœux,
Etoit l'amour du Monde :
Ils étoient trop heureux !

Cet Epoux ſi chéri,
Tant qu'il plut à la Belle,

Avoit un Favori,
Qu'il avoit cru fidelle.

Mais épris de la Reine,
Sans remords, ſans effroi,
Il oublia ſans peine,
Ce qu'il devoit au Roi.

Landri (c'étoit ſon nom),
Galant, plein de ſoupleſſe,
De plaire avoit le don;
Il plut à ſa Maîtreſſe.

Non pas qu'à la volage
Il parût plus charmant,
Qu'à l'Epoux qu'elle outrage:
Mais, c'étoit un Amant.

Au comble de ſes vœux,
Ce couple téméraire,
Couvrit long-tems ſes feux,
Des ombres du myſtère.

Le Roi, ſans rien apprendre
De leurs doux paſſe-tems,

N'en étoit pas moins tendre :
Tous trois étoient contens.

» Les plaiſirs des Amans,
» Quoique très-peu durables,
» N'en ſont pas moins charmans,
» Sur-tout pour les coupables.

Couple perfide, ſonge
Que ce riant ſommeil,
Ne te peint qu'un menſonge?
Tremble pour le réveil!

Le Prince, au point du jour,
Sans prévoir ſa diſgrace,
S'arrachoit à l'Amour,
Pour voler à la chaſſe.

Que d'aſtuce en ce monde!
Comme on trompe les Grands!..
Pour voir ſa *Frédégonde*,
Landri prenoit ce tems.

Un matin, que le Roi,

Dans la ſaiſon nouvelle,
Chaſſoit, en grand Arroi :
C'étoit auprès de *Chelles*.

Tout-à-coup, dans la plaine,
Le Ciel ſe fond en eau...
Le Roi, quoiqu'avec peine,
Regagne le Château.

Seul, & d'un pas diſcret,
Pour ſurprendre ſa femme,
Par un détour ſecret,
Le voilà chez la Dame.

Là, d'une main badine,
La frappant ſur le dos,
Il veut qu'elle devine
Qui trouble ſon repos ?

La Reine, s'éveillant :
» Quoi, cher *Landri* ! (dit-elle)
» Eſt-ce ainſi qu'un Amant
» Rend hommage à ſa Belle ?

A ce propos, le Sire,
Frappé, ſaiſi d'horreur,

Bruſquement ſe retire,
La rage dans le cœur.

Landri vient... « Sauvons-nous?
(Dit, en tremblant la Reine.)
» J'ai pris le Roi pour vous :
» Notre perte eſt certaine!..

— Je vous entens, Madame;
Les pleurs ſont ſuperflus :
Vous connoîtrez ma flâme...
Il part... Le Roi n'eſt plus !

MORALITÉ,

O vous qui fréquentez
Les boſquets de Cythère,
Femmes qui m'écoutez,
Apprenez à vous taire.

Souvent un cœur trop tendre,
Trahit bien des ſecrets :
» A qui vient vous ſurprendre,
» Ne répondez jamais.

Cette belle & méchante femme, née

à *Avancourt*, en Picardie, d'une famille obſcure, fut d'abord femme de chambre d'*Audouaire*, épouſe de *Chilpéric*, qu'elle parvint, par ſes artifices, à faire répudier, & quelque tems après, périr. Après avoir fait commettre les plus grands forfaits à ſon aveugle & foible époux, & s'en être enfin défaite comme on vient de le voir, elle jouit encore long-tems du pouvoir ſouverain, & mourut en 597, couverte de gloire par ſes ſuccès, & d'opprobres par ſes crimes.

PARTICULARITÉS

CONCERNANT

LE *MASSACRE DE LA ST. BARTHELEMI*,

Du 24 Août 1572,

*Tirées des Manuſcrits d'*AUGUSTIN CONON *, *Avocat au Parlement de* Rouen.

CES particularités (dit *Conon*) ont été écrites par ſon père, *homme de peu de croyance* **, qui étoit à Paris lors de ce Maſſacre, & qui prétendoit les

* Nous avons déja donné quelques morceaux de lui dans ce Recueil, tels que les *Réflexions hiſtoriques ſur la mort du Roi Henri-le-Grand*, & autres.

** C'eſt-à-dire, qui ne croyoit pas légèrement.

tenir preſque toutes, *de gens ſages & à portée d'être bien inſtruits.*

Les Courtiſans & les ſoldats de la garde du Roi, furent ceux qui firent l'exécution ſur la Nobleſſe : « Finiſſant » avec eux, (diſoient-ils) par fer & par » déſordres les Procès que la plume, » le papier & les ordres de Juſtice, » n'avoient juſqu'alors ſu vuider.

Le Comte de la *Rochefoucauld*, qui juſques après onze heures de la nuit du ſamedi, avoit deviſé, ri & plaiſanté avec le Roi, ayant à peine commencé ſon premier ſomme, fut reſveillé par ſix Maſques armés, qui entrèrent dans ſa chambre, & leſquels cuidant (croyant) le Roi eſtre, qui vînt pour le fouetter *à jeu*, il prioit qu'on le traitaſt doucement; quand après avoir ouvert & ſaccagé

ſaccagé ſes coffres, un de ces Maſques (Valet de chambre du Duc d'*Anjou*) le tua, par commandement de ſon maiſtre, qui lui en vouloit.

Bien eſt vrai que le Capitaine *Le-Barge*, qui eſtoit l'un des Maſques, avoit commandement du Roy de l'aller tuer, avec promeſſe d'avoir la Compagnie de Gendarmes du Comte, n'ayant conſenti d'y aller qu'à cette condition. Et quoique le Valet de chambre (comme on l'a dit) l'euſt anticipé à tuer, ſi n'a-t-il pas pourtant moins eu la Compagnie du Comte meurtry.

Téligny (gendre de l'Amiral) fut veu de pluſieurs Courtiſans; & quoiqu'ils euſſent charge de le tuer, ils n'eurent onc la hardieſſe de le faire en l'approchant, tant il étoit de douce nature, & aimé de quiconque le con-

noiſſoit. A la fin, un, qui ne le connoiſſoit pas, le maſſacra.

La Dame de la *Chaſtaigneraye*, ſachant que l'un de ſes frères (*La Force*) étoit échappé au fer des maſſacreurs, s'étant caché ſous le corps de ſon père, & apprenant qu'il s'eſtoit réfugié à l'Arſenal chez M. *de Biron*, ſon parent; marrie de ce que la totalité de l'héritage lui eſchappoit, vint trouver le Seigneur *de Biron*, feignant d'être bien aiſe que ſon jeune frère fuſt ſauvé, & diſant qu'elle ſeroit bien aiſe de le voir, & de le faire panſer chez elle. Mais le Seigneur *de Biron*, qui lut dans ſon âme, ne le luy voulut deſcouvrir, & par-là luy ſauva la vie.

L'*Oménie*, Secrétaire du Roy (après qu'on lui euſt fait faire donnation du

plus beau de ſon bien, & réſignation de ſon eſtat, ſous promeſſe de luy ſauver la vie) fut inhumainement maſſacré, ainſi que pluſieurs autres, dont les noms ne me ſont pas préſens.

Les charrettes chargées des corps morts, de demoiſelles, femmes, filles, hommes & enfans, étoient conduites à la rivière.

De bonheur, le Seigneur de *Fontenay*, frère de M. *de Rohan*, le *Vidame de Chartres*, le Comte de *Mont-Gommery*, l'un des *Pardaillans*, *Beauvais-la-Nocle*, & pluſieurs autres Seigneurs Huguenots, eſtoient logés au fauxbourg *Saint-Germain*, vis-à-vis du *Louvre*, la rivière entre deux. Et Dieu voulut que *Marcel*, Prévoſt des Marchands, ayant, dès le lundy au ſoir,

eu commandement du Roy de luy tenir mille hommes armés prêts pour la minuit du Dimanche, pour les bailler à *Maugiron* (auquel ledit Roy avoit donné charge de dépeſcher ceux des fauxbourgs) n'euſt pas ces gens preſts, & que *du Mas*, Commiſſaire, s'endormit au-delà de l'heure aſſignée : & cependant un certain homme (qu'on n'a vu ni connu depuis) qui eſtoit paſſé dans une nacelle de la ville au fauxbourg *Saint-Germain*, ayant ſu tout ce qui avoit été fait toute la nuit aux Huguenots en la ville, avertit, vers les cinq heures du Dimanche matin, le Comte de *Mont-Gommery* de ce qu'il en ſavoit. Celui-ci en bailla avertiſſement au *Vidame de Chartres*, ainſi qu'aux autres Seigneurs & Gentilshommes *Huguenots* logés audit fauxbourg. Pluſieurs deſquels ne ſe pouvant perſuader que le Roy fuſt auteur de cette tuerie, ſe réſolurent de paſſer avec barques la rivière, & d'aller

trouver ce Prince : aimant beaucoup mieux ſe fier en luy, que montrer en fuyant, d'en avoir quelque deffiance. D'autres penſant que la partie avoit eſté dreſſée contre le Roy même, ſe vouloient aller rendre auprès de ſa perſonne, pour luy faire ſervice, & mourir, ſi beſoin eſtoit, à ſes pieds. Mais dès qu'ils virent ſur la rivière & venir droit à eux, plus de deux cens ſoldats armés, de la Garde du Roy, criant : *Tue, tue*, & leur tirant des arquebuzades à la vue de ce Prince même, qui eſtoit aux feneſtres de ſa chambre, (encore m'a-t-on dit que le Roy, avec une arquebuze de chaſſe, crioit, en reniant Dieu : Tirons, tirons; car ils s'enfuyent!) A ce ſpectacle, ces pauvres Seigneurs & Gentilshommes furent contraints, qui à pieds, qui à cheval, qui bottés, qui ſans bottes ni eſpérons, laiſſans tout ce qu'ils avoient de plus précieux, de s'enfuir pour ſauver leur vie;

& furent à peine partis, que les ſoldats, les Suyſſes de la Garde du Roy, & aucuns des Courtiſans, pillèrent & ſaccagèrent leurs logis, tuans tous ceux qu'ils trouvèrent de reſte.

Un autre bonheur pour eux, c'eſt que le Duc *de Guiſe*, voulant courir après, & pour cet effet ſortir par la porte de *Buſſy*, il ſe trouva qu'on avoit pris une clef pour l'autre, ce qui donna d'autant plus de loiſir aux pareſſeux de monter à cheval, & aux autres de gagner pays. Ils ne laiſsèrent pourtant pas d'eſtre pourſuivis par le Duc *de Guiſe*, *d'Aumale*, le Chevalier *d'Angouleſme*, & autres Gentilhommes tueurs, environ huit lieues loin de Paris. Le Duc de *Guiſe* alla juſqu'à *Montfort*, où il s'arreſta, & manda *Cégier* & autres de la Nobleſſe d'alentour, pour faire enſorte

que les *Huguenots* qui ſe ſauvoient de viteſſe, ne leur eſchappaſſent point. Et autant il en envoya dire à *Houdan* & à *Dreux*. Et en cette chaſſe d'hommes, il y en eut quelques-uns de bleſſés, & bien peu ou point de tués.

On prétendit pourtant (car il faut eſtre vrai) que ce meſme Duc de *Guiſe*, *d'Aumale* & quelque ſemblables, quelque ſemblant qu'ils fiſſent, s'y comportèrent aſſez doucement, & comme ſi leur cholère ſe fuſt appaiſée après la mort de l'Amiral : car ils ſauvèrent à beaucoup la vie, meſme en la maiſon de *Guiſe*, où le Seigneur *d'Acier* & quelques autres s'eſtoient retirés, à ſauveté. Tellement qu'à leur retour de la pourſuite des fugitifs, & quelques jours après, le Roy leur fit très-mauvais viſage, croyant que ceux qui eſtoient

reſchappés, n'avoient eſté ſauvés que par leur faute *.

Tout le Dimanche, 24 Aouſt, fut employé à tuer, violer & ſaccager : de ſorte qu'on croit que le nombre des tués ce jour-là dans Paris & les fauxbourgs, ſurpaſſe dix mille perſonnes, tant Seigneurs, Gentilshommes, Préſidens, Conſeillers, Advocats, Eſcoliers, Médecins, Procureurs, Marchands, Artiſans, femmes, filles, qu'enfans & Preſcheurs. Les rues enfin eſtoient couvertes de corps morts, la rivière teinte en ſang, les portes & entrées du Palais du Roy peintes de meſme couleur : mais les tueurs n'eſtoient point encore aſſouvis.

* Cette Anecdote ſeule, que l'on croit n'avoir vue nulle part, ſuffiroit pour prouver la vérité des autres, & que l'Auteur, en écrivant, n'a fait que rapporter franchement ce qu'il avoit vu ou recueilli d'ailleurs.

Le Roy, la Reyne ſa mère & les Dames ſortirent ſur le ſoir, pour voir les corps morts les uns après les autres. Entr'autres, la Reyne mère voulut voir celui du Seigneur de *Soubiſe*, pour ſavoir à quoi il tenoit qu'il fuſt dans l'impuiſſance d'habiter avec ſa femme *.

---

* *Charles de Quellenec*, Baron *de Pont*, en Bretagne, qui avoit pris le nom *de Soubiſe*, en épouſant l'héritière *de Partenay*.

Voici ce que dit ſur ce ſujet un Auteur du tems :

Rex, Regina, fratres & Regius Comitatus frequens, ſub Veſpera, Lupará egrediuntur, ſtragis illius per urbem effuſæ conſpiſciendæ cauſa. SUBISIUS, vir nobilis, frigidæ & minime ad procreandam ſobolem aptæ naturæ eſſe dicebatur.

Illius cadavero juſſit inveſtigari Regina, & pudenda illius cùm ſuarum pediſſe quorum

Le Lundy 25 Aouſt, les Pariſiens ayant aſſis des gardes aux portes de leur ville, par commandement du Roy, qui voulut en avoir les clefs : afin (diſoit-il) que nul *Huguenot* eſchappaſt par compère & par comère : après avoir moiſſonné le champ, à grands tas, ils alloient cueillans çà & là les eſpics reſtans des jours précédens, menaçant de mort quiconque les recelleroient, quelque parent ou ami qu'il leur fuſt. De ſorte que, tant qu'ils en trouvèrent de reſte, tout fut tué, & leurs meubles baillés en proye, ainſi que les meubles des abſens.

Le Roy donna aux Suyſſes de ſa

---

numeroſo comitatu, inſpicit, non ſine magno & effuſo viſu.

COMMENT. DE STATU RELIGIONIS IN REGNO GALLIÆ, *Part.* 4.

Quelle femme, que cette *Catherine de Médicis* ! quelle Cour ! quelles mœurs !

Garde, pour le bon devoir qu'ils avoient montré en cette affaire, le ſac & pillage de la maiſon d'un très-riche Lapidaire, nommé *Thierry Baduere*. Et j'ai ouï dire que ce qu'on lui avoit pillé, valoit plus de deux cens mille écus.

Le pillage des Seigneurs, Gentils-hommes, Marchands & autres riches *Huguenots* tués, eſtoit fait par authorité privée, ou donné & deſparti par le Roy meſme, à ſes Courtiſans & autres zélés tueurs; leſquels aucuns trouvans quelque choſe de ſingulier dans la deſpouille des morts, le venoient offrir & préſenter au Roy, à ſa mère, ou à quelqu'autre des Princes qu'ils affectionnoient le plus.

Ces jours de maſſacre, le tems fut beau & ſerein à Paris & environs: tellement que le Roy s'eſtant mis à la feneſtre du *Louvre*, dit: « Qu'il ſembloit

» que le tems ſe resjouiſt de la tuerie
» des Huguenots. »

Le Lundy, environ le midy, (hors de toute ſaiſon) on vit un Aubes-pin fleury au cimetière *Sainct-Innocent*. Sitoſt que bruit en fut eſpandu par la ville, le peuple y accourut de toutes parts, criant : *Miracle ! Miracle !* & les cloches en carillonnèrent de joye. On fut contraint, pour empeſcher la foule du Peuple, & afin que le Miracle (qui eſtoit de commande, par l'artifice d'un vieux Cordelier Italien) ne fuſt deſcouvert faux & aviſé ; on fut contraint, dis-je, d'aſſeoir des Gardes autour de l'arbriſſeau, pour empeſcher qu'on ne l'approchaſt de trop près.

Quelques Catholiques prindrent la hardieſſe de ſauver la vie à quelques

anciens amis & parens. Entr'autres, *Fervaques* la voulut ſauver au Capitaine *Monins*, pour lequel il alla prier le Roi, au nom de ſes ſervices paſſés, de luy accorder cette vie; qu'il avoit garantie juſqu'alors. Mais ce fut envain; car le Roy luy ordonna de tuer ce meſme *Monins*, ſi lui-meſme ne vouloit mourir de la main de *Charles*, ſon maiſtre.

Fervaques, bien qu'ennemi des *Huguenots*, dont il avoit tués & pillés pluſieurs, eut horreur du fait; mais fut forcé de deſcouvrir où *Monins* eſtoit caché; auquel auſſi-tôt fut envoyé un Tueur, qui le dépeſcha.

Le Roi, quelques jours après, envoya chercher *Pizon*, bouchier, & grand Maſſacreur; auquel il demanda, s'il y avoit encore dans la ville quelques *Huguenots* de reſte? A quoi *Pizon*

répondit qu'il en avoit jetté le jour auparavant ſix-vingts dans l'eau, & qu'il en avoit encore entre ſes mains autant pour la nuit ſuivante. De quoi le Roy, grandement resjouis, ſe print à rire ſi fort, que ne le ſauriez croire.

Le ſurlendemain, le Roy, eſmu de peur & de cholère, jurant & blaſphémant qu'il vouloit tuer de ſa main propre tout le réſidu des *Huguenots*, ordonna qu'on lui apportaſt ſes armes, & venir à ſoy les Capitaines de ſes Gardes, diſant que, (*par la Mort-Dieu!*) il vouloit ſe mettre à leur teſte, & commencer par celle du Prince de *Condé*. Sur quoi la Reine régnante s'agenouillant devant luy, le ſupplia qu'il ne fiſt point une choſe de ſi grande conſéquence. Sur quoi le Roy, vaincu des prières de ſa femme, ſouppa & dormit avec elle.

Plus de deux mois avant la Tuerie de Paris, la Reine mère avoit envoyé à *Strozzi*, qui commandoit à *Brouage*, auprès de la Rochelle, une lettre eſcrite de ſa propre main, & bien ſcellée, en lui défendant par une autre d'ouvrir la première, juſqu'au 24 d'Aouſt. Or, les mots de cette première, que *Strozzi* ouvrit le 24 d'Aouſt, eſtoient ceux-ci :

Strozzi, *je vous avertis que ce jourd'hui 24 d'Aouſt, l'Amirat & tous les* Huguenots *qui eſtoient ici avec luy, ont eſtés tués. Partant, aviſez diligemment à vous rendre maiſtre de la Rochelle; & faites aux* Huguenots *qui vous tomberont entre les mains, le meſme traitement que nous avons fait à ceux-cy. Gardez-vous bien d'y faire faute ! d'autant que craignez de deſplaire au Roy, Monſieur mon fils, & à moy.*

Et au-deſſous, Catherine.

Semblera-t-il eſtonnant, après tout ceci, que les Proteſtans aient cherché à ſe venger de cette cruelle Reine, par nombre de vers atroces, & dont les ſuivans pourront ſervir d'échantillon?

N. B. Il ne faut pourtant pas oublier que notre Poéſie Françaiſe, à cette époque, eu égard à ce qu'elle eſt aujourd'hui, n'étoit encore, pour ainſi dire, qu'au berceau.

Catherine de Médicis, comparée à *Jézabel.*

VEUT-ON ſavoir la convenance
De *Catherine* & *Jézabel*,
L'une ruine d'*Iſraël*,
L'autre ruine de la France?
Jézabel protégeoit l'Idole
Contraire à la ſainte-Parole:
L'autre maintient la Papauté,
Par trahiſon & cruauté.
L'une étoit de malice extrême,
Et l'autre la malice même.

Par l'une furent maſſacrés
Les Prophètes à Dieu ſacrés :
Et l'autre a fait mourir cent mille
De ceux qui ſuivent l'Evangile.
Jézabel, pour avoir ſon Bien,
Fit périr un homme de bien :
L'autre n'eſt encore aſſouvie,
S'elle n'a les biens & la vie.
Enfin le jugement eſt tel :
Les Chiens mangèrent *Jézabel*.
La charogne de *Catherine*,
Sera différente en ce point :
Les Chiens même n'en voudront point.

Ces Vers ont été attribués au fameux Miniſtre *Théodore de Beze*, dont les Vers Latins valent beaucoup mieux.

Charles IX (diſent les Mémoires de ſon tems) avoit une figure noble, un air impoſant, une beauté mâle, une taille charmante, de l'eſprit, beaucoup de courage, & aimoit les Lettres : mais

les meilleurs caractères ſe pervertiſſent quelquefois ſur le trône. Une mère, ſans principes, jetta d'abord ce jeune Prince dans le libertinage, pour régner en ſa place. Son grand Favori, *Albert de Gondi*, Maréchal de *Retz*, petit-fils d'un Meûnier de *Florence*, *fin*, *caut*, *corrompu*, *menteur & grand diſſimulateur*, le rendit perfide. Il lui apprit à *jurer*, & dénatura abſolument le jeune Monarque, qui avoit été dans ſa jeuneſſe *accort*, *loyal*, *franc*, *& ouvert*, comme preſque tous les *Valois*. Il le rendit comme lui, un grand *Renieur de Dieu*, & plus ſemblable à un *Sergent qui prend au colet un pauvre homme ſans défenſe*, qu'à un grand Roi. Tel eſt l'homme qui diſpoſa par degrés le malheureux *Charles IX* à rendre ſon nom odieux par le Maſſacre de la *Saint-Barthelemi !*

L'Amour, la chaſſe & les exercices trop violens, abrégèrent (dit-on) les

jours de ce Prince. Auſſi lui fit-on cette Epitaphe :

Pour aimer trop Diane *&* Cythérée *auſſi,*
L'une & l'autre m'ont mis dans ce Tombeau ici.

Amant de la belle *Marie Touchet*, il en fut ſi tendrement aimé lui-même, qu'elle expira de chagrin de l'avoir perdu. Un enfant, fruit de leurs amours, le Duc d'*Angoulême*, ſe rendit fameux ſous les règnes ſuivans ; & par une ſingularité unique, la veuve de cet enfant ſurvécut 139 ans à ſon beau-père. Il exiſte peut-être encore des gens qui ont pu la connaître : elle n'eſt morte qu'en 1713 *.

Le Pape, averti du fait d'*Amboiſe*, &

---

* *Sur-tout MM. les Maréchaux de* Richelieu *& de* Biron, *dont la gaie & vigoureuſe vieilleſſe eſt auſſi généralement admirée que reſpectée.*

du bon devoir * que le Cardinal de *Lorraine* avoit fait à maintenir le party de Saincte-Mère Egliſe Romaine, contre les *Luthériens* devenus *Huguenots*, luy reſcrivit par un Courrier exprès des lettres gratulatoires, le merciant de la bonne volonté qu'il avoit montrée à maintenir le parti du Sainct-Siége Romain : en recognoiſſance de laquelle il luy envoyoit en don par le Porteur, un Tableau conſacré par *Sa Saincteté*, d'une *Notre-Dame de Grace*, tenant ſon fils entre ſes bras, que *Michel-Ange*, de ſa docte main, avoit pourtrait comme un chef-d'œuvre.

Mais advint (comme Dieu voulut) que le Courrier qui portoit les lettres du Pape avec le Tableau, eſtant tombé

---

* Nous avons cru devoir conſerver, dans cette Anecdote (probablement inventée par quelque méchant *Huguenot*) l'énergique ſimplicité du langage de ce ſiècle.

malade par les chemins, rencontra un jeune marchand *Lucquois*, Catholique, qui diſoit s'en aller à la Cour de France, & ſe diſoit eſtre au Cardinal de *Lorraine* (bien qu'il fut ſon ennemi, à cauſe d'une grande injuſtice qu'il en avoit eſſuyée.) Sur quoi ce Courrier, bien aiſe de la rencontre, d'autant que ſa maladie pouvoit eſtre longue, & qui craignoit que le retardement des lettres du Sainct-Père ne lui fuſt dommageable, le pria de s'en charger, ainſi que du Tableau, pour les remettre, dès ſon arrivée à la Cour, au Cardinal.

Mais ce *Lucquois*, charmé de l'occaſion de ſe venger de ce Miniſtre, ne fut pas plutoſt à Paris, qu'ayant rencontré un Peintre de ſes amis, il lui fit faire un Tableau de même grandeur que celui de *Michel-Ange*, dans lequel le Cardinal de *Lorraine*, la Royne ſa nièce, la Royne mère, & la Ducheſſe de *Guiſe* étoient peinctes au vif, nues,

& les jambes entrelacées les unes dans les autres ; puis le fit ſoigneuſement empaqueter dans le taffetas & toile cirée de l'autre Tableau, & trouva moyen de le faire mettre, avec les lettres de Sa Saincteté, en la chambre du Cardinal, lorſqu'il eſtoit au Conſeil par les mains d'un de ſes Secréttaires.

Quand ce Miniſtre fut revenu du Conſeil & eut lu les lettres du Pape, il remit à voir le Tableau au lendemain diſner ; auquel, tout exprès, il convia Meſſieurs les Cardinaux de *Bourbon*, de *Tournon* & de *Guiſe*, les Ducs de *Montpenſier* & de *Guiſe*, & quelques autres grands Seigneurs.

On étoit à peine au ſecond ſervice, que le Cardinal de *Lorraine* ayant fait lire tout haut les lettres de Sa Saincteté, eſmut tellement le deſir de la compagnie à voir *Notre-Dame de Grace*, que quittant le repas du corps pour repaiſtre leurs eſprits de ce prétendu

Chef-d'œuvre, ils firent apporter & déſemballer le Tableau ; lequel avidement regardé par eux, & comme tel qu'on vient de dire, je vous laiſſe à penſer ſi cette illuſtre aſſemblée en fut eſtonnée, & le Cardinal vivement deſpité !

L'HÉROINE LANGUEDOCIENNE.

ON ſait que la ville de *Montpellier* eſt principalement renommée, tant en France que dans l'Europe entière, pour ſon Ecole de Médecine. Cette Ecole, qui a formé de très-grands hommes dans cette ſcience, y attire non-ſeulement un grand nombre de Français, mais auſſi d'étrangers, qui y viennent, tant pour jouir de la ſalubrité de l'air, que pour y faire leur cours de Médecine.

Peu de mois après la Paix *d'Utrecht*, un jeune Anglais, fils d'un Médecin de *S. M. Britannique*, y avoit été envoyé, dans cette intention. Mais il s'appliqua beaucoup moins à l'étude de cette ſcience, qu'à faire ſa cour au beau ſéxe, dont les manières libres & enjouées étoient beaucoup plus de ſon goût, que

tous

tous les préceptes d'*Hypocrate*, *Galien*, & autres. Jeune, beau, bienfait & riche, avantages qui aſſez communément préviennent les Belles en notre faveur, il imagina bientôt n'en devoir pas trouver dans *Montpellier*, dont le cœur pût long-tems réſiſter à ſes attaques.

Dans cette intime perſuaſion, & pour rendre ſa conquête d'autant plus brillante, il choiſit Mademoiſelle *de N****, l'une des plus belles & des plus aimables perſonnes de la ville.

Il ne lui fut pas difficile de s'introduire chez elle : la grande liberté avec laquelle on vit à *Montpellier*, n'y interdit aucune porte aux étrangers qui y ſont préſentés par des perſonnes connues.

Celle de Mademoiſelle *de N**** fut ouverte par cette voie au jeune Anglais, qui, par une vanité aſſez ordinaire aux voyageurs de ſa nation, & ſur-tout à ſon âge, s'y fit paſſer pour fils unique d'un Lord, dont par haſard il portoit le

nom, & fut accueilli en conſéquence. Il ſe comporta même, d'abord, de façon à n'en laiſſer aucun doute. Mais la paſſion violente qu'il conçut pour cette Belle, ne lui permit pas de ſoutenir long-tems ce caractère. Peu fait, d'ailleurs, aux mœurs enjouées du pays, & les prenant de la part de Mademoiſelle *de N****, pour des marques de ſon penchant pour lui, il ne tarda pas, en conſéquence, de livrer à ſa vertu quelques aſſauts un peu trop marqués. Elevé dans l'Ecole de *Weſtminſter*, où la jeuneſſe eſt extrêmement libertine, il en avoit apporté toutes les idées, ſans prévoir les ſuites fâcheuſes qui pouvoient en réſulter pour lui. Ayant, en effet, bientôt oublié, ou regardé comme un raffinement de coquetterie, la décence ferme avec laquelle cette Demoiſelle avoit répondu à ſes premières attaques, il crut, pour bruſquer l'aventure, devoir en les renouvellant, les

rendre aſſez vives & aſſez preſſantes pour lui aſſurer une victoire qu'il ſe croyoit ſi digne de remporter.

Mais il fut reçu de façon à lui faire perdre l'envie de s'expoſer à l'avenir à de pareilles tentatives, & ſur-tout auprès d'elle.

Cependant moins ſenſible à l'excluſion qu'il voyoit lui être donnée, qu'à ce qu'en ſouffroit ſon amour-propre; après avoir tenté tous les moyens poſſibles pour obtenir qu'il lui fût permis de ſe rapprocher d'elle, déſeſpéré de ſon peu de ſuccès, il prit une réſolution digne de ſon caractère & de ſon éducation : c'eſt-à-dire, de publier partout, qu'accablé des bontés que lui prodiguoit Mademoiſelle *de N****, il n'y avoit trouvé d'autre remède que celui de chercher à s'en délaſſer ailleurs.

Quel coup pour cette infortunée Demoiſelle, dont la vertu, juſques-là très-connue, égaloit au moins les attraits!

ſur-tout à la vue de l'impreſſion que cette calomnie, quelque atroce qu'elle parût aux perſonnes ſenſées dont elle s'étoit acquis l'eſtime, avoit fait ſur un père dont elle étoit chérie ! ainſi que de l'avantage qu'en tiroit une belle-mère, ſecrettement jalouſe de voir tous les ſuffrages réunis ſur une belle-fille dont la jeuneſſe éclipſoit trop ſes charmes.

Accablée ſous le poids des réflexions les plus déchirantes, elle étoit près d'y ſuccomber, lorſqu'elle apprit que ſon prétendu s'étant pris de paroles avec un autre Anglais, partiſan du Roi *Jacques*, les choſes avoient été pouſſées au point de ne pas laiſſer douter qu'elles ne duſſent être bientôt portées plus loin encore.

A cette nouvelle, Mademoiſelle *de N****, pour ne pas laiſſer échapper une occaſion de ſe venger, qu'elle regardoit comme très-précieuſe, écrit un billet de cartel dans les termes les plus

outrageans, au nom de l'Anglais *Jacobite*, à ſon calomniateur, qu'il ſomme de ſe rendre, avec des piſtolets, le lendemain, au point du jour, derrière les murs du Couvent des ***, s'il ne veut s'expoſer à ſe voir publiquement déshonoré par lui dans toute la ville. Cela fait, elle ſe pourvoit, ſecrettement, de l'habit d'un frère, à peu près de ſa taille, avec les armes néceſſaires pour le combat, & vole, ſans être vue de qui que ce ſoit de la maiſon, une demi-heure avant le jour, au rendez vous indiqué.

Mais quelle fut la ſurpriſe de ce prétendu Lord, quand arrivant à l'inſtant preſcrit, au lieu du *Jacobite*, il reconnut Mademoiſelle *de N**** !

Elle ne dura pas long-tems : car après lui avoir, en peu de mots, reproché toute l'infamie de ſon procédé, lui voyant ajouter la raillerie au refus de lui en faire raiſon, & trop fondée à ne plus ménager un tel adverſaire, elle lui

lâche ſon coup de piſtolet, lui fit ſauter la cervelle, rentra chez elle auſſi heureuſement qu'elle en étoit ſortie, ſe mit au lit, & reparut le matin dans ſa famille, avec le même ſang-froid que ſi elle eût paſſé la nuit la plus tranquille.

Cependant la mort du jeune Anglais, ayant été bientôt divulguée, & la Juſtice inſtruite de ſa querelle avec le *Jacobite;* ce dernier, ſoupçonné en conſéquence d'en être l'auteur, fut arrêté; & ſon procès inſtruit avec la plus grande célérité, ne laiſſoit pas douter aux habitans de *Montvellier*, qu'il ne dût, au premier jour, être livré à toute la rigueur des Loix.

Les Juges, en effet, bien que l'accuſé niât conſtamment d'être coupable de cette mort, quoique toutes les apparences & les préſomptions militaſſent contre lui, alloient probablement, & pour le moins, le condamner aux tor-

tures uſitées en pareil cas ; lorſqu'une jeune perſonne, dont les coiffes couvroient le viſage, requiert inſtamment d'être entendue ; & après avoir obtenu ſa demande, offre à leurs yeux étonnés, Mademoiſelle *de N**** !

Vous alliez, (dit-elle) Meſſieurs, condamner un innocent. L'indigne calomnie, (& ſans doute trop connue dans *Montpellier !*) dont je me trouvois la victime, ne me permettoit de vivre, qu'autant que je ſerois vengée... C'eſt moi qui, ſous le nom de l'accuſé, n'ai pas cru devoir balancer à propoſer à mon ennemi le Rendez-vous, où ſur ſon refus de me ſatisfaire, je m'en ſuis fait juſtice. Ainſi rendez au prétendu coupable la liberté que moi ſeule lui ai fait perdre ; & je vais occuper ſa place.

Attendu que l'inſulte qu'elle avoit reçue de l'Anglais étoit auſſi publique que ſanglante, les Juges, pénétrés d'admiration pour l'héroïſme de cette inté-

reſſante criminelle, s'empreſsèrent à l'envi de demander au Souverain la grace qu'eux-mêmes ne pouvoient lui accorder.

L'Editeur a appris depuis, que l'un des Juges, jeune encore & puiſſamment riche, auſſi enchanté de la vertu que de la beauté de cette jeune héroïne, lui tardé avoit propoſé ſa main, n'avoit pas à devenir ſon époux, & que cette union avoit été célébrée par la ville entière.

ANECDOTES HISTORIQUES, concernant l'Impératrice MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, *extraites d'une Lettre écrite de* Vienne, *à M. D. L. P., le 12 Décembre 1755* *,

DEPUIS que je ſuis attaché à la Cour de Vienne, Monſieur & cher ami, je n'ai ceſſé de vous parler des

* Cette Lettre & la ſuivante, ſont d'un Littérateur auſſi éclairé qu'eſtimable, que des circonſtances particulières avoient conduit, avec ſon épouſe, à *Vienne*, où, tant par leurs talens que par leurs mœurs, ils s'étoient acquis la bienveillance du Public, ainſi que la protection & les bontés particulières de l'Impératrice-Reine.

Depuis long-tems revenus à Paris, vivant dans une eſpèce de retraite, & toujours chers à leurs anciens amis, l'Editeur ſe fait un vrai plaiſir de leur ſurpriſe, lorſqu'ils verront, après trente ans, dans ce Recueil, ces mêmes Lettres, qu'un déménagement imprévu vient de lui faire retrouver dans un Porte-feuille dont il

ſublimes qualités de l'Impératrice *Marie-Thérèſe* : on peut dire, ſans crainte de paſſer pour enthouſiaſte de cette digne Souveraine, qu'elle eſt aſſiſe ſur le trône, entre la Juſtice & l'humanité. Point de famille honnête, tombée dans le malheur, point d'Orphelins dont elle ne ſoit la mère, nul infortuné, de quelque rang qu'il ſoit, auquel elle ne tende une main ſecourable. *Marie-Thérèſe* viſite le pauvre ſans faſte, elle le déteſte, & fait le bien uniquement pour le bien même.

On lui dit, il y a quelques jours, qu'un vieux Grenadier, qui a long-tems ſervi ſous l'Empereur *Charles VI*, eſt expirant, attendu qu'on ne peut le

---

regrettoit depuis long-tems la perte ; & dont l'hommage ſi légitimement dû aux rares & reſpectables qualités de la feue Impératrice-Reine, ne lui permet pas de priver plus long-tems une Nation telle que la Françaiſe ; c'eſt-à-dire, ſi bien faite pour en connaître tout le prix, ainſi que pour lui en ſavoir le plus grand gré.

réſoudre à prendre aucune nourriture, & moins encore de remèdes.

Elle vole à l'Infirmerie, s'aſſied à côté du lit du malade, le conjure d'une voix touchante de vivre encore pour l'amour d'elle, ſe fait apporter un bouillon, & le lui préſente, en le priant d'eſſayer de le prendre. Le bon-homme, ivre de reconnoiſſance, ſe fait mettre ſur ſon ſéant, boit, & s'écrie : « Oh ! » Bonne, Bonne Mère ! oui, je veux » vivre encore ! & ce ſera pour vous » ſervir, pour vous ſacrifier le reſte de » mon ſang ! »

J'ai vu, trois ou quatre jours après, ce brave & reſpectable ſoldat (qui, dit-on, reſſemble ſingulièrement à *Charles VI* *) venir remercier ſa Bienfaitrice, mouiller de ſes larmes la main qu'elle lui tendoit, & ne pouvoir

* L'Empereur, père de *Marie-Thérèſe*, mort en 1740.

exprimer ſa reconnoiſſance que par des ſanglots qui nous firent craindre pour ſa vie.

Si je voulois vous rapporter tous les traits de ce genre, qui peignent ce qu'on appelle, *en Actions*, le cœur de cette Princeſſe, vous ne me verriez point tarir. Mais voici un fait qui me regarde perſonnellement, & dont j'imagine que les détails, quoique minutieux, pourront ne pas vous déplaire, attendu l'amitié que je vous connois pour moi.

L'Impératrice étant enceinte de ſon quinzième enfant, ſi je ne me trompe, nous faiſoit trembler pour ſes couches, dont elle commençoit à ſentir quelques avant-coureurs; lorſqu'une rage de dents, que rien ne pouvoit calmer, la détermine à faire arracher celle d'où partoit ſa douleur. Sur quoi ſon Dentiſte * eſt

* *M. de la Feuille.*

appellé, mais à qui la prudence ne permettoit pas d'inſtrumenter dans un moment ſi critique, ſans l'aveu du premier Médecin de Sa Majeſté.

M. Van Switten arrive, repréſente fortement les riſques évidens auxquels s'expoſoit l'Impératrice. Elle perſiſte, la dent eſt enlevée; mais les douleurs qui précèdent l'enfantement, ſe manifeſtent d'autant plus. Elle ordonne alors qu'on avertiſſe l'Empereur, qu'on lui dreſſe un lit, ſuivant leur uſage ordinaire (car ils vivoient enſemble on ne peut plus bourgeoiſement) delà ſe place devant ſon ſecrétaire, & ſe hâte d'expédier quelques affaires qu'elle ne croit pas dans le cas de pouvoir être remiſes à un autre tems. Les douleurs cependant deviennent ſi preſſantes, que forcée de quitter la plume, elle ne tarde pas à mettre au monde une Archiducheſſe *;

* *Marie-Antoinette*, actuellement Reine de France.

mais qu'à peine a-t-elle vue, que ſe faiſant apporter ſes Expéditions, elle les ſigne, malgré toutes les repréſentations qui lui ſont faites, en diſant : « Mes Sujets ſont » mes premiers enfans ; je leurs dois » mes premiers ſoins, ceux des autres » viendront après. »

Revenons à ce qui me regarde. Ma femme, dont vous connoiſſez le caractère vif & ſenſible, demande à un de nos amis pourquoi l'accouchement de *Sa Majeſté* n'a pas été annoncé au peuple par des ſalves de canon, comme il ſe pratique en France & ailleurs, en pareilles circonſtances ? S'il n'y aura pas un *Te Deum* & des Réjouiſſances Publiques ? On lui répond, que c'étoit ſi peu l'uſage à *Vienne*, qu'on ſauroit peut-être mauvais gré à quelqu'un, pour peu qu'il fût attaché à la Cour, de ne s'y pas conformer.

Surpriſe d'une pareille réponſe, ſurtout eu égard à ſes propres ſentimens

pour une Souveraine qui ne s'occupoit que du bonheur de ſes Sujets, ma femme finit par me dire, tout en colère : « Ne ſoyez point ſurpris, de » grace, ſi je mets à exécution ce que » m'inſpire tout ce que j'aime à devoir » à l'Impératrice. »

Je la connoiſſois auſſi prudente que vive, & m'inquiétai peu des ſuites de ce propos.

Dès l'après-midi même, elle ſe préſente chez l'Abbé de *Saint-Michel*, Curé du Palais, & lui demande, en qualité d'étrangère, ſi la reconnoiſſance eſt un ſentiment proſcrit par les Loix dans les Etats de Sa Majeſté Impériale ?

Vous jugez, mon cher ami, que la réponſe de l'Abbé ne fut pas pour l'affirmative ?

En ce cas, reprit mon épouſe, vous ne croyez donc pas qu'une étrangère, comblée des bontés de *S. M.*, ſeroit dans le cas d'encourir ſa diſgrace, en

ſignalant la joie que lui inſpire ſon heureuſe délivrance, par des Prières publiques ?.. Ainſi je vous prie, Monſieur, de vouloir bien ordonner les préparatifs néceſſaires pour une Meſſe ſolemnelle, à célébrer le 11 de ce mois, neuvième jour des couches de *S. M. I.* laquelle ſera ſuivie d'un *Te Deum*, en action de grace d'un évènement ſi intéreſſant, non-ſeulement pour moi & ce qui m'appartient, que pour la Nation même; & je ſuis prête, ſur le petit mémoire que je vous prie de dreſſer dès ce moment, d'en acquitter d'avance tous les frais.

Tout ceci ayant été exécuté, à la lettre, ma femme revient en hâte au logis, la quittance à la main, & me rend compte de ſon expédition, d'un air auſſi naïf que triomphant.

Pendant l'intervalle de cette aventure ſingulière, au jour de la cérémonie projettée, un jour que j'étois à table, on

m'apporte un chiffon de papier, griffonné de façon, que ce ne fut pas ſans peine que je déchiffrai qu'il venoit d'un Français, détenu dans les priſons comme déſerteur, qui m'ayant ſu, je ne ſais comment à *Vienne*, me prioit au nom de ſon père, qui, diſoit-il, m'étoit connu, de vouloir bien être aſſez charitable pour l'aller voir, le plutôt qu'il me ſeroit poſſible.

Je trouvai un jeune homme de vingt-deux ans au plus, & dont effectivement j'avois connu le père, actuellement établi à....., dans la ſituation la plus affreuſe. Il m'avoua, les larmes aux yeux, qu'après l'avoir volé quatre ans auparavant, & diſſipé ſottement ſon argent en pays étrangers, il n'avoit trouvé d'autre reſſource que de s'enroler dans le régiment *de* ***; d'où après avoir déſerté, ainſi qu'il avoit fait depuis de pluſieurs autres corps, il revenoit très-repentant chercher un aſyle chez ſon

père, lorſqu'il s'étoit vu arrêté à..... par des Officiers du régiment *de* ***, au ſervice de Sa Majeſté Impériale, qui conduiſoient à la Capitale une bande d'autres déſerteurs, pour y ſubir par la main du Bourreau, la peine due à leur crime. Que la troupe arrivant aux environs de *Philipſtadt*, après avoir trouvé le moyen de rompre ſes fers s'étoit réfugiée dans un Couvent de Capucins, dans une franchiſe dépendante du Prince *de* ***, d'où ils avoient été arrachés; mais que ce Prince, ayant réclamé les Priviléges de ſa franchiſe, il avoit enfin été décidé qu'il feroit fait grace de la vie aux coupables, & qu'ils en ſeroient quittes pour être conduits, ſoit aux travaux du *Tirol*, ſoit à ceux de la Hongrie.

Ce jeune infortuné finiſſoit enfin par me ſupplier de vouloir bien m'intéreſſer en ſa faveur, quoiqu'il ſentît, ainſi que moi, combien une grace de cette eſpece étoit difficile à obtenir.

Réfléchiſſant enfin, dès le ſoir même ſur ſon affaire, & croyant entrevoir dans ſa dernière déſertion quelques circonſtances un peu graciables, la pitié me détermina bientôt à tenter du moins l'aventure.

Mais comment m'y prendre ? *Marie-Thérèſe* étoit en couches. Je m'adreſſe, ſans fruit, à deux de ſes Miniſtres : l'un s'excuſe ſur ce qu'il ne peut la voir ; l'autre, le Maréchal *D****, me bruſque, en me demandant de quoi je me mêle ? Un troiſième, M. le Comte de *K****, me renvoie durement à Mademoiſelle de *C****, qui ne quitte pas *Sa Majeſté Impériale*, & avec laquelle (ajoute-t-il) mon épouſe eſt ſi bien.

Ce conſeil fut ſuivi. Je dreſſai promptement un Mémoire qu'elle remit à cette Demoiſelle, qui lui promit, qu'au premier inſtant favorable, elle le mettroit ſous les yeux de cette Princeſſe, & l'appuieroit de ſon mieux.

Sur ces entrefaites, c'eſt-à-dire, le 11 de Novembre, jour de la *Saint-Martin*, & arrêté pour rendre à Dieu nos Actions de grace, l'Egliſe de *Saint-Michel* étant magnifiquement décorée, plus de ſoixante Muſiciens raſſemblés par mes ſoins, ſe joignoient à tous ceux de la Cour, & travailloient à l'envi pour rendre plus ſolemnelle & plus intéreſſante la ſolemnité de l'Office; lorſqu'au moment de la conſécration, arrive un Conſeiller, à mine auſtère & grave, en habit & manteau noir, qui s'approche de moi, me frappe ſur l'epaule, & me préſente un gros paquet, en me diſant: » C'eſt de la part de *Sa Majéſté Im-* » *périale*.... Ouvrez, Monſieur, & » liſez? »

Je crus, mon cher ami, en ouvrant ce paquet, y trouver un ordre de partir à l'inſtant de *Vienne*, pour une action dont je m'applaudiſſois l'inſtant auparavant!.. Mais enfin, qu'y trouvai-je?..

des Lettres de grace pour mon pauvre Priſonnier, avec un Paſſe-port pour retourner paiſiblement dans ſon pays !

Je ne ſais ce que ma tête, déja paſſablement troublée, & mon cœur, ivre de joie, me permirent de dire au Porteur. Ce que je ſais mieux, c'eſt que jamais coup de ſurpriſe ne me frappa plus agréablement. Et quant à l'effet que la nouvelle de mon ſuccès produiſit ſur mon jeune Protégé, votre cœur eſt bien fait pour le préſumer & le ſentir.

Ce que je dois ajouter à cette intéreſſante hiſtoire, c'eſt que l'Impératrice, qui eſt dans l'uſage de ſe faire apporter toutes les ſemaines les Regiſtres des Paroiſſes; à la vue des détails & des arrangemens pris de la part de ma femme, pour le *Te Deum* & la Meſſe avec l'Abbé de *St. Michel*, s'écria, tout-à-coup : (& je le tiens de bouche non-ſuſpecte) « Que le Roi de France eſt » heureux ! ſi ſes Sujets me marquent tant

» d'attachement, que ne doivent-ils pas
» faire pour lui ?... Ils ont prié pour
» ma conſervation, ajouta-t-elle, & je
» veux, à mon tour, dès que je ſerai
» rétablie, qu'ils en goûtent, à mon
» gré, toute la joie. »

En effet, mon ami, quelques jours après ſes Relevailles, je reçus un ordre d'inviter juſqu'au nombre de ſoixante perſonnes, à un ſouper, qui fut ſervi par les Officiers de bouche de la Cour, & qui fut ſuivi d'un grand Bal.

Vers le milieu du feſtin, on me préſenta un panier contenant ſoixante bouteilles de vin de *Tokai*, avec ordre d'en faire les honneurs, & la permiſſion de porter la ſanté de *Sa Majeſté*, ainſi que celle de la Famille Impériale. On y ajouta la grace que je demandai, de pouvoir faire chanter, au deſſert, les Couplets ſuivans, uniquement partis du cœur, & analogues à la Fête :

Air : *Vive à jamais, le Père & le Roi des Français !*

CHANTONS tous, à perte d'haleine;
Et de la voix moins que du cœur,
Chantons notre digne Empereur,
Célébrons notre auguſte Reine:
Dieu puiſſant, prolongez leurs jours; } *Bis.*
Que tout embelliſſe leurs cours !

L'Univers ſurpris vous admire;
Et ſur le trône des *Céſars*,
Il voit les Protecteurs des Arts,
Les Pères d'un immenſe Empire:
Vivez, vivez, Epoux heureux;
Régnez, c'eſt combler tous nos vœux!

D'un côté je vois la Juſtice,
La Clémence, L'Humanité;
De l'autre je vois la Beauté,
Tendre à tous ſa main protectrice:
Vivez, vivez, époux heureux;
Régnez, c'eſt combler tous nos vœux!

Ces fléaux, fameux par des crimes,
Ces Tyrans, l'effroi des humains,
Toujours entourés d'aſſaſſins,
De leurs peuples ſont leurs victimes;

Ici, pour prix de leurs ſaveurs,
Nos Rois ſont gardés par nos cœurs.

Rejetton, d'une Race Auguſte,
Digne émule de ſa vertu,
Le vice, à vos pieds abbatu,
Préſage la gloire du juſte :
Vivez, vivez, fils vertueux ;
Vivez, c'eſt combler tous nos vœux !

L'Aigle, en ſon immenſe carrière,
Trace à ſes Aiglons précieux
Les ſillons les plus glorieux ;
Ils s'éclairent de ſa lumière.
Enfans, pour régner en tous lieux,
Imitez vos dignes ayeux.

Prince auguſte, Epouſe féconde,
Le zèle a dicté ces Couplets :
En chantant vos premiers Sujets,
Nous chantons le bonheur du Monde.
Souffrez un Couplet, par enfant :
L'Auteur en voudroit faire un cent !

C'eſt ainſi, mon cher ami, que s'eſt terminée mon aventure, dont les circonſtances ſeront toujours auſſi préſentes que chères à ma mémoire, & arrachent

arrachent ſouvent à ma femme des larmes d'attendriſſement & de joie. Le récit des actions d'éclat des Têtes couronnées, frappe conſtamment nos oreilles : mais on ne connoît point aſſez ces actions particulières, où leur cœur ſe développe ſans prétentions, & qui ſeules en caractériſent la bonté. Combien de traits de cette eſpèce, s'ils étoient recueillis, ajouteroient encore au ſentiment d'amour & d'admiration qu'inſpirent les vertus de l'Auguſte *Marie-Thérèſe !*

Conſervez-moi votre amitié, &c. &c.

A Vienne, le 12 Décembre 1755.

M. *D. L. P**** a fait à cette digne & regrettable Souveraine, l'Epitaphe ſuivante :

AVEC tout ce que la Nature
Peut ajouter à la Beauté ;
Prudence, Courage & Bonté,
Giſſent dans cette Sépulture.

FRAGMENT

D'une ſeconde Lettre ſur le même ſujet.

A Vienne, le 1 Avril 1756.

NON, mon cher ami, permettez que je le rediſe ; l'Auguſte *Marie-Thereſe*, à mon gré, n'eſt point aſſez connue. L'Europe, il eſt vrai, retentit des louanges qu'on donne à ſa fermeté, à ſon courage & à ſa Politique ; mais il faut être à *Vienne* pour être intimement convaincu qu'il exiſte en effet ſur le trône de l'Empire, une mère tendre, une amie ſolide, une Maîtreſſe humaine, prévenante & compatiſſante.

Vous me demandez ſi elle s'eſt réellement aſſujettie à quelques règles connues, concernant l'emploi des heures de la journée ? C'eſt à quoi je vais répondre,

en vous diſant, tout franchement, ce que j'en ai pu ſavoir de plus sûr.

Cette Souveraine ſe lève ordinairement de très-bonne heure ; ſon premier ſoin eſt de ſe rendre dans l'appartement de ſes enfans, duquel elle a une clef, & de s'aſſurer de l'état de leur ſanté, depuis l'Archiduc *Joſeph*, juſqu'à l'Archiducheſſe *Marie-Antoinette*, la dernière née.

De retour de cette viſite, elle paſſe avec l'Empereur dans ſon cabinet de travail ; d'où, après avoir expédié les affaires les plus preſſantes, les différens paquets, faits & cachetés, ſont jettés par de petites fenêtres, dans la pièce prochaine, ſur des tables, où un Commis de chacun des divers départemens vient les retirer à l'heure indiquée.

Entre neuf & dix heures, elle déjeûne avec du café au lait, fait par une Françaiſe, depuis long-tems à ſon ſervice, & qui n'a pas d'autre fonction auprès

d'elle. Elle va, delà, entendre la Meſſe; & en allant, ainſi qu'en revenant, elle reçoit les placets qui lui ſont préſentés, auxquels elle répond ſur le champ, à moins qu'ils ne ſoient ſuſceptibles d'information ou de diſcuſſion : auquel cas, elle les renvoie aux bureaux pour être examinés & delà renvoyés à ſa déciſion.

Je ne vous parlerai point de ſa Toilette, toujours très-courte, excepté les jours de grande cérémonie, ſur-tout ceux du nom ou de la naiſſance de l'Empereur, qu'elle appelle *jours de Gala*, & qu'elle ſolemniſe en plaçant ſur ſa coëffure un ruban de diamans. Elle rachette même aſſez ſouvent par des pièces d'étoffes neuves, les robes qu'elle a portées & qu'elle affectionne le plus.

Toute la Famille Impériale mange communément à une table ronde ; à laquelle, à la campagne, les Dames,

les Miniſtres & les principaux Officiers ſont preſque toujours admis.

Deux ou trois fois la ſemaine, l'Impératrice-Reine donne, l'après-midi, une audience publique, ſans diſtinction de rang. C'eſt là qu'elle déploie tout ce que l'humanité peut offrir de plus touchant : c'eſt une veuve infortunée qui reçoit la récompenſe des ſervices de ſon époux ; ce ſont des orphelins, placés ſuivant leur naiſſance, les uns au Collège *Théréſien*, les autres dans des Régimens ou dans des Bureaux : les filles y obtiennent des dots, des poſtes pour leurs *Prétendus*, ou ſelon leur inclination, des places dans des Communautés Religieuſes. C'eſt dans ces heures de bienfaiſance que les injuſtices ſont réparées, les querelles aſſoupies, les affaires particulières & intéreſſantes éclaircies & terminées. C'eſt là que le Citoyen bénit ſa Souveraine, & qu'elle même, en ſe retirant, verſe ſouvent des larmes.

Quelques perſonnes, qui ont le bonheur de l'approcher de près, lui inſinuèrent, il y a quelque tems, que des ſéances auſſi longues & auſſi pénibles, pouvoient devenir préjudiciables à ſa ſanté; que d'ailleurs, c'étoit riſquer d'ouvrir la porte aux plaintes indiſcrettes, & fournir matière à des ſoupçons dangereux ſur l'exactitude des Miniſtres à remplir les ordres de Sa Majeſté.

Marie-Thérèſe crut devoir céder à ces repréſentations : les audiences publiques furent interrompues. Mais l'alarme ſe répandit bientôt dans le cœur des Citoyens ; ils crurent que celui de leur bonne Souveraine alloit être fermé pour eux ; & en partant de cette crainte, ils s'adreſsèrent au Père *M*....., Jéſuite & Prédicateur de la Cour, qui leur promit de porter leur douleur au pied du Trône.

En effet, ce Prédicateur, en envoyant,

comme de coutume, à l'Impératrice le Sermon qu'il devoit prêcher quelques jours après, cette Princeſſe convaincue de la prudence de l'Orateur, n'ayant pas tardé à le lui faire auſſi-tôt remettre, paraphé de ſa propre main, celui-ci en prêchant ſur les devoirs des Souverains envers leurs Sujets, dit hautement, entre autres choſes : « Comment les » Princes peuvent-ils être inſtruits de » ce que ſouffrent leurs peuples, s'ils » ſe tiennent cachés à tous les yeux » derrière un mur inacceſſible ?..... » Rois, ſoyez les pères du Pauvre, de » la Veuve & de l'Orphelin : écoutez » leurs plaintes, ſecourez-les, ou dépo- » ſez votre Couronne : en manquant à » ce devoir, vous ceſſez d'être dignes » de la porter. »

Ces mots, prononcés d'une voix auſſi ferme qu'impoſante, en portant le trouble dans l'aſſemblée, firent verſer des larmes à l'Impératrice, qui, en

ſortant de l'Egliſe, s'écria : « Que toutes » les portes du Palais ſoient ouvertes » aux malheureux ? je veux, déſormais, » les entendre moi-même. »

Le lendemain, trois des *Cordons-bleu* de l'Ordre Jéſuitique, s'étant préſentés à l'Impératrice, non pour lui demander grace de l'indiſcrétion du Prédicateur, mais la permiſſion de le punir : « Nenni, » mes Pères, (leur répondit-elle) il » n'a que rempli ſon devoir ; je ferai le » mien : laiſſez-le en paix... Et ſongez, » ſur-tout, que vous me répondrez de » ſa vie ! »

Dans les premiers jours de Mai, la Cour ſe rend au Château de *Laxembourg*, pour y jouir du divertiſſement de la chaſſe du *Héron*. On ſe raſſemble dans un pavillon, bâti au milieu de la plaine ; & tandis que les Fauconniers attendent le paſſage de l'oiſeau, Sa Majeſté & ſa compagnie s'amuſent à quelques jeux de haſard. Si l'Impératrice y eſt

heureuſe, ſon gain eſt toujours diſtribué en partie à des perſonnes peu riches de ſa Maiſon, le reſte à des Pauvres honteux.

A propos de jeu, l'Archiduc *Joſeph* étant allé, l'hiver dernier, rendre ſes devoirs à ſes auguſtes parens, avoit remarqué plus d'une fois dans les ſalles un vieil Officier, dont la phiſionomie triſte l'intéreſſa au point, qu'il ne put ſe diſpenſer de l'aborder, & de lui demander, tout bas, pourquoi il lui ſembloit ſi affligé? & ce qui l'attiroit, ſi aſſidûment, au Palais? Ayant appris que ce Gentilhomme avoit trois fils au ſervice, que la médiocrité de ſon revenu l'empêchoit de ſoutenir plus long-tems, à moins qu'il n'obtînt la penſion qu'il ſollicitoit avec très-peu de fruit; le jeune Prince tire ſa bourſe de ſa poche, la donne à l'Officier, & lui ordonne de ſe trouver le lendemain & les jours ſuivans, à la même heure, au même endroit.

Le vieillard, n'eut garde d'y manquer, & chaque fois recevoit de l'Archiduc un rouleau de ducats, mais non pas ſans avoir préalablement prévenu le *Feldt Maréchal Bathiani*, Gouverneur du Prince, de ce qui ſe paſſoit, & qui lui avoit ordonné de ne ſe refuſer à rien.

Cependant l'Archiduc qui, n'avoit jamais marqué tant d'empreſſement à careſſer ſa mère, ſur-tout quand elle étoit au jeu, lui eſcamotoit chaque ſoir un rouleau, dont le matin ſuivant il gratifioit l'infortuné bonhomme.

Mais l'Impératrice enfin avertie, ayant ſurpris ſon fils dans l'opération, au moment qu'il s'y attendoit le moins; il ſe jetta, tout en pleurs, à ſes pieds, avoua ſa faute, & ſe ſoumit à toutes les punitions qu'on voudroit lui infliger: mais refuſa conſtamment de déclarer à qui il remettoit cet argent, à moins qu'on ne lui promît de ne point punir

celui qui l'avoit reçu. L'Impératrice, qui ne put tenir aux larmes de ſon fils, après lui avoir fait connoître qu'elle ſavoit ſon ſecret, & lui avoir fait ſentir ce que ſon action avoit de répréhenſible, finit par lui reprocher, tendrement, de ne l'avoir pas miſe de moitié dans une ſi bonne œuvre.

Le réſultat fut que le vieil Officier garda ſon argent, que ſes trois fils furent avancés, & que l'Impératrice a aſſigné au père une penſion de quinze cens florins.

Vers le même tems, le jeune Archiduc *Charles*, le plus beau des Princes que j'aie vu de ma vie, apprêta ſingulièrement à rire à la Cour. Son Inſtituteur lui expliquoit le paſſage de l'ancien Teſtament, où il eſt dit que *Salomon* avoit trois cens femmes & ſept cens Concubines. Sur quoi, s'arrêtant, tout-à-coup : « Qu'eſt-ce que des Concubines ? (s'écria le jeune Prince.) L'Inſ-

tituteur, que la queſtion embarraſſoit, après avoir héſité quelques inſtans, lui répondit qu'on appelloit ainſi les Dames du Palais de *Salomon*, & ſe hâta de changer de diſcours.

Dès le ſoir même, à l'aſſemblée, l'Archiduc folâtrant avec la Princeſſe *Eſterhaſi*, & Meſdames *de Loſi*, & *de la Rouka*, leur ayant dit, en ricannant, » qu'il ſavoit bien ce qu'elles étoient; » preſſé d'expliquer ce qu'il entendoit par-là: « Vous croyez donc, ajouta-» t-il, que j'ignore encore que vous » êtes les Concubines de mon père? » A ce mot, les Dames de rougir, & de ne ſavoir comment prendre la choſe. Ce qui ayant été remarqué par l'Impératrice, & l'explication ayant ſuivi de près, fournit ample matière aux plaiſanteries de la ſoirée.

Pour revenir, mon cher ami, aux amuſemens de Leurs Majeſtés; elles aſſiſtent journellement, tant qu'elles

ſont à *Laxembourg*, au ſpectacle Français, & pluſieurs fois la ſemaine à Vienne, pendant l'hiver. L'Impératrice paroît aimer de préférence les Tragédies & les Comédies de caractère, & l'Empereur celles d'un comique un peu chargé.

Nous eûmes, vers la fin de l'hiver, une Courſe de Traineaux, eſpèce de divertiſſement dont vous n'avez pas d'idée. *Marie-Thérèſe*, couverte de diamans, mais plus belle encore de ſes propres charmes, étoit conduite par l'Empereur. Tout ce que Vienne avoit de plus illuſtre & de plus aimable dans les deux Séxes, ſuivoit dans de ſuperbes Traineaux, au nombre d'environ quatre-vingt. Nous eûmes auſſi une Courſe, aux flambeaux, qui fut ſuivie d'une autre, toute auſſi ſomptueuſe, le lendemain, entre onze heures & midi.

Vous connoiſſez les ſentimens avec leſquels, &c. &c.

ANECDOTES

CONCERNANT *CRÉBILLON FILS.*

CET Auteur, vraîment original dans ſon genre, & que ſon Roman de *Tanzaï* avoit fait envoyer pour quelque tems au Château de *Vincennes*, dès la première nuit de ſon arrivée dans le donjon, étoit à peine endormi, que réveillé tout-à-coup par quelque choſe de chaud qu'il ſent à ſon côté, il trouve un corps velu, qu'il imagine être un chat, qu'il chaſſe, & ſe rendort.

Le lendemain, à ſon lever, ſon premier ſoin eſt de chercher ce chat : il les aimoit, & s'en promettoit, pendant ſa priſon, une eſpèce d'amuſement. Mais ſa recherche ſe trouvant vaine, il eſpère du moins que la nuit ſuivante

cet animal, probablement ſauvé par quelque iſſue qu'il ignore, pourra le revenir trouver au lit, où il ſe promet de le mieux bien accueillir.

Au moment du dîner, le priſonnier s'y livroit avec d'autant plus de plaiſir, qu'il n'avoit pu ſouper la veille; lorſqu'au bout de la table il voit un animal aſſis ſur ſon cul comme un ſinge, & qui tranquillement le regardoit manger. Sa chambre, aſſez mal éclairée, lui fait d'abord imaginer que c'eſt ſon compagnon de lit, ſi regretté, qu'il avoit enfin le plaiſir de revoir.

Sur quoi, agiſſant en conſéquence, & pour ſe l'attacher d'autant plus, il le careſſe de la voix, lui fait part de ſon dîner, & le trouve docile au point, que s'aventurant juſqu'à avancer la main pour achever de l'amadouer, l'animal fait un mouvement qui met en évidence une queue, à laquelle *Crébillon* juge que ce qu'il avoit pris pour un chat, n'étoit

autre choſe qu'un Rat des mieux nourris, & d'une taille fort au-deſſus de l'ordinaire.

A cette vue, l'extrême antipathie qu'il avoit toujours eue pour cet animal lui fit pouſſer un cri ſi perçant, en renverſant bruſquement la table, qu'un Guichetier, qui par haſard n'étoit pas loin de-là, arrivant tout-à-coup, & voyant avec ſurpriſe le Priſonnier pâle & tremblant, informé par lui de ce qui cauſoit cet eſclandre, ne le ſurprit & ne l'indigna que d'autant plus, lorſque pour toute réplique au récit qu'il venoit d'entendre, *Crébillon* le vit partir d'un long éclat de rire!

Calmez-vous, mon cher Monſieur, (lui dit pourtant enfin cet homme) & pardonnez à mon étourderie, qui m'a fait oublier de vous prévenir au ſujet de l'animal dont il s'agit.

Votre prédéceſſeur dans cette chambre, qu'il a très-long-tems habitée,

l'avoit inſenſiblement apprivoiſé, dès ſa jeuneſſe, au point non-ſeulement de le faire manger avec lui, mais même de le ſouffrir dans ſon lit. J'ajouterai que cela me ſembloit ſi plaiſant, que je voulus eſſayer à mon tour de voir ſi cet *honnête homme de Rat* (pardonnez-moi le terme ?) pourroit auſſi ſe faire à moi ; & vous allez juger ſi j'y ſuis parvenu... Voilà ſon trou, que vous n'avez pas vu, Monſieur... Approchez ? & oſez me voir faire.

Raton ! Raton ! (s'écria le Guichetier, en ſe baiſſant, avec un morceau de viande à la main) viens donc, *Raton ?* viens donc, mon ami ?

A cette voix, *Raton* montre d'abord la tête ; & bientôt reconnoiſſant ſon homme, lui ſaute légèrement ſur la main, & y gruge le morceau qui lui eſt offert.

A partir de ce moment, (ajoutoit *Crébillon*, en racontant cette aventure

à l'Editeur, ainſi qu'à ſes autres amis) l'extrême averſion que j'avois toujours eue pour les Rats a tellement pris fin, que *Mons Raton* devint bientôt mon commenſal; qu'à l'article du lit près, je lui vis reprendre avec plaiſir tous les droits dont il jouiſſoit ſous mon prédéceſſeur; & que ſans l'attachement qu'avoit pour lui le Guichetier, je n'aurois pas quitté *Vincennes*, ſans l'emporter à Paris avec moi.

L'Editeur, qui a beaucoup vécu, & même dans l'intimité, avec cet aimable Ecrivain, & qui, dans ſon *Recueil d'Epitaphes*, en a parlé d'une façon auſſi honorable que juſte, ſe rappelle un autre trait de lui, & dont la crainte qu'on ne le ſoupçonne de chercher à plaire à certains Lecteurs, en s'égayant aux dépens de la mémoire d'un ami,

qu'il eſtime & regrette encore, ne peut le reſoudre à dérober au public, non plus que des détails faits pour caractériſer les hommes célèbres qui ont eu quelques droits de l'intéreſſer : car, il eſt toujours conſolant de penſer que,

Tout homme a ſa foibleſſe, & même le Héros !

Celle de *Crébillon*, du moins tant que le *Perſifflage* fut de mode, étoit, ſur-tout dans ces aimables Orgies que les Gens de Lettres d'alors (moins étrangers les uns aux autres que ceux d'aujourd'hui) ſe plaiſoient ſouvent à tenir entr'eux, & dont il faiſoit les délices : Sa foibleſſe, dis-je, étoit de ſe choiſir ce qu'il appelloit une *Victime*, ſur laquelle tomboit par préférence ſes attaques les plus inſidieuſes & les traits auſſi fins que cauſtiques, que ſon imagination, très-exercée dans ce genre d'eſcrime, lui inſpiroit, pour ainſi dire, à *commandement*. Il eſt également vrai,

qu'une répartie imprévue de la part de la Partie ſouffrante, dont la plaiſanterie ſe trouvoit de nature à faire tourner de ſon côté les Rieurs, terraſſoit l'Agreſſeur au point de ne pouvoir de long-tems s'en relever.

Un jour, que dans un grand dîner, ayant brillé preſque juſqu'au deſſert, aux dépens de M. *Favart*, (quoiqu'il eût pour lui les mêmes ſentimens d'eſtime & d'amitié que les autres convives), après s'être lâché au point de s'écrier, en riant : « Oh ! le pauvre homme eſt » aujourd'hui ſi bête, qu'on prétendroit » envain tirer quelque choſe de lui... » A ces mots, le bon M. *Favart* ſe lève ; & du ton le plus humble, adreſſe ce Couplet à *Crébillon :*

Air : *Nicolas va voir Jeanne.*

Tu dis que je ſuis bête,
Mon ami *Crébillon ?*
Le mot n'eſt pas honnête !
Mais n'eſt pas ſans raiſon.

Il faut que je ſois bête :..
Car toujours j'applaudis
A ce que tu dis.

La foudre, tombant en éclats ſur la tête de notre homme, ſur-tout à la fin de ce Couplet, univerſellement applaudi par l'aſſemblée, ne l'eût pas plus anéanti qu'il ne le fut pendant tout le reſtant du dîner.

Quelque tems après, *Crébillon*, qui en pareilles circonſtances, avoit été également terraſſé par *La Bruère*, & qui ſourdement lui en gardoit rancune, trouva l'occaſion qu'il guétoit de s'en venger, & en profita de la façon ſuivante :

L'Opéra de *Dardanus*, que venoit de donner *Rameau*, & dont l'Auteur du Poëme étoit encore anonyme, ne réuſſiſſoit d'abord que médiocrement : ce qui devoit paroître d'autant moins ſurprenant, que ſa Muſique, dont la vigueur étonnoit plus qu'elle ne flattoit

les oreilles Françoiſes, jointe à la jalouſie des rivaux du prétendu novateur, étoit bien faite pour balancer au moins le ſuccès de ce nouveau genre. Mais les Epigrammes n'en étant ni moins abondantes ni moins amères contre les deux Auteurs de cet Opéra, il ne manquoit au triomphe des malveillans, que de connoître l'Auteur des paroles; & celui-ci, qui prudemment l'avoit prévu, n'avoit garde, en ſe déclarant, de s'expoſer à des perſonnalités, dont la ſatyre eſt toujours d'autant moins avâre, qu'elles ajoutent ſouvent au ridicule qu'on veut répandre ſur l'Ouvrage.

Crébillon qui (l'on ne ſait trop comment) avoit enfin pénétré ce myſtère, & auquel, dans un de ces ſoupers dont nous venons de parler, on demandoit quel étoit l'homme de Lettres qu'il ſoupçonnoit *coupable* d'un Poëme qui, pour lors, partageoit la diſgrace qu'encouroit l'Auteur de la Muſique ?

Meſſieurs, dit-il, en ſe levant, & en adreſſant le Couplet ſuivant à l'aſſemblée :

Cet Opéra, tant endormant,
Eſt d'un Gentilhomme Normand,
Landerirette...

— Normand ! Normand ! (s'écrièrent-ils, en l'interrompant, en *chorus.*)

— Oui, Meſſieurs, *Normand !* (reprit *Crébillon*, en fixant *La Bruère.*)

Et delà finiſſant ſon Couplet :

Et ce Gentilhomme eſt ici,
Landeriri.

Sur quoi le pauvre *La Bruère*, dont le trouble & la confuſion ne purent échapper à l'œil malin de l'aſſemblée, ne trouva rien de mieux à faire, que de ſe proſterner au milieu de la ſalle, & de tâcher d'obtenir grace de ces impitoyables Rieurs, au moyen d'une amende-honorable, auſſi ſincère en apparence, que vraîment comique en effet.

Charles le Clerc de la Bruère, après avoir été Secrétaire d'Ambaſſade à Rome avec M. le Duc de *Nivernois*, eut le privilège du *Mercure de France*, depuis 1744, juſqu'à ſa mort, dix ans après, à l'âge de trente-neuf ans. Ce fut (dit *le Dictionnaire hiſtorique des Hommes qui ſe ſont fait un nom*, *&c.*) une perte pour les Lettres & pour la Société. A un eſprit vif & agréable, il joignoit un caractère poli & des mœurs douces. Le *Mercure*, ſous lui, ne fut point le bureau de la ſatyre : il ſut le rendre intéreſſant, ſans avoir recours à la critique amère. Il eſt Auteur de pluſieurs Opéra : *les Voyages de l'Amour*, *Dardanus & le Prince de Noiſy* ; d'une Comédie, intitulée *les Mécontens*, & d'une Hiſtoire de *Charlemagne*, en deux volumes in-12, écrite avec élégance.

N. B.

N. B. *Crébillon*, fils du fameux Tragique de ce nom, né en 1707, eſt mort en 1777. L'Editeur, qui a vécu long-tems avec lui dans la plus grande liaiſon, n'a témoigné que très-foiblement, à ſon gré, ce qu'il croyoit lui devoir, par l'Epitaphe ſuivante:

Dans ce Tombeau gît *Crébillon.*
— Qui? — Le fameux Tragique? — Non:
Celui qui le mieux peignit l'âme
Du Petit-Maître, & de la Femme.

De nouveaux ridicules remplacèrent ceux qu'il a peints; les nuances pourront varier: mais il ſera toujours vrai de dire, que perſonne n'a rendu avec plus de fidélité les mœurs de ſon tems; & que dans cette partie, ſur-tout, *Crébillon* reſtera modèle.

Ce ne ſera peut-être pas une raiſon pour que la Poſtérité nous eſtime infiniment. Mais cette réflexion ne prouve rien contre l'Auteur; il a dû peindre

ce qu'il voyoit, & dans ce cas, il pouvoit nous dire :

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi ces mœurs ſont les vôtres? &c.

Voyez, pour le ſurplus de ce qui concerne cet aimable Ecrivain, *le Recueil des Epitaphes*, déja cité.

ANECDOTE

Concernant CATHERINE PREMIERE, *Impératrice de Ruſſie.*

ON ſait que la naiſſance de cette femme célèbre étoit ſi obſcure, qu'elle même ignoroit quels en avoient été les auteurs, & ſe ſouvenoit uniquement d'avoir eu un frère, dont elle ignoroit également la deſtinée.

Devenue femme de *Pierre-le-Grand*, après avoir été long-tems ſa Maîtreſſe, à peine étoit-elle élevée à ce rang ſuprême, qu'arriva l'aventure ſuivante, aſſez peu connue pour mériter de l'être davantage, & dont on nous ſaura peut-être quelque gré *.

* Elle ſe trouve dans une brochure, ſous la date de 1780, intitulée : *Anecdotes ſecrettes de la Cour du*

Un envoyé extraordinaire du Roi de Pologne à la Cour de Ruſſie, retournant à *Dreſde*, s'étoit arrêté dans une hôtellerie de *Curlande*, & avoit été témoin d'une querelle intéreſſante, entre un des valets d'écurie & pluſieurs de ſes camarades, qui étoient tous ivres. L'un d'eux juroit tout haut, & répétoit tout bas : « que d'un ſeul mot, il pou-» voit faire repentir ſes adverſaires de » leur inſolence, ayant des parens aſſez » puiſſans pour les punir. »

Sur quoi le Miniſtre, ſurpris du ton décidé de ce domeſtique, s'informa de ſon nom & de ſa condition paſſée. On lui répondit que c'étoit un malheureux Polonois, nommé *Charles Scorowski*; que l'on croyoit que ſon père étoit un Gentilhomme de *Lithuanie*, mort trop

---

Czar Pierre-le-Grand, &c. traduites d'un Manuſcrit Ruſſe, confié (dit-on) à *Voltaire*, peu de tems avant ſa mort, & ſi peu répandue, que nous avons eu quelque peine à nous la procurer.

tôt pour le malheur de ce miſérable, & d'une ſœur qu'il avoit perdue depuis long-tems.

Cette réponſe fit ouvrir les yeux attentifs de ce Miniſtre ſur la figure du valet jureur, au point d'imaginer voir ſous ſes traits groſſiers, quelque reſſemblance avec ceux de *Catherine*, qui cependant étoient ſi noblement deſſinés, (dit l'Hiſtoire) qu'aucun Peintre n'avoit pu réuſſir à bien ſaiſir l'enſemble de cette belle phyſionomie.

Cette rencontre, qui auroit l'air d'une ſcène romaneſque, ſi elle n'étoit pas conſtatée, frappa le Miniſtre du Roi *Auguſte*, qui même ſe permit d'en faire un Conte ridicule, en écrivant à un ami, qui réſidoit à la Cour de Ruſſie.

On ne ſait comment cette lettre tomba aux mains du *Czar :* ce qui eſt certain, c'eſt qu'il en fit une note ſur ſes tablettes, qu'il portoit par-tout pour ſoulager ſa mémoire ; & qu'en conſé-

quence, il envoya au Prince *Repnin*, Gouverneur de *Riga*, l'ordre de découvrir *Charles Scorowski*; de l'amener à *Riga*, ſous un prétexte honnête; de s'emparer de lui ſans lui faire la plus légère inſulte, & de l'envoyer, ſous bonne garde, à la Chambre de Police de la Cour, qu'il avoit chargée de la réviſion d'un jugement rendu contre ce prétendu priſonnier.

Cet ordre, qui étoit une énigme pour ce Gouverneur, fut exécuté ponctuellement : *Charles* fut amené, & l'on feignit de procéder dans les formes contre lui, comme contre un querelleur. Il fut enſuite envoyé, ſous eſcorte, à la Cour, avec les informations ſuppoſées, qui conſtatoient le délit dont il étoit accuſé.

Scorowski, inquiet de ſon ſort, quoiqu'il ſe crût très-innocent, fut préſenté au Juge, qui traîna le procès en longueur, afin d'examiner plus à ſon

aiſe le priſonnier, qu'il avoit ordre de ſonder à fond. Pour réuſſir plus sûrement, il avoit auprès de ſon homme des eſpions qui recueilloient toutes ſes paroles; & d'après ces découvertes, on fit de ſecrettes perquiſitions en *Courlande*, qui prouvèrent évidemment que ce valet étoit le propre frère de l'Impératrice *Catherine*.

Lorſque le *Czar* en eut la certitude, il fit inſinuer à *Scorowski*, que le Juge n'étant pas diſpoſé à le traiter favorablement, il ne pouvoit mieux faire que de préſenter une requête au Souverain même; & qu'on lui faciliteroit les moyens, non-ſeulement de parvenir juſqu'au trône, mais encore des protecteurs aſſez puiſſans pour l'appuyer efficacement dans ſa demande.

Le Souverain, qui avoit tout ménagé pour une ſcène auſſi amuſante pour lui, qu'humiliante pour la hauteur qu'affectoit depuis peu *Catherine*, fit répondre

qu'au jour aſſigné, il iroit, *incognito*, dîner chez *Chapelow*, ſon Maître-d'hôtel, & qu'à l'iſſue de ſon dîner, il entendroit *Scorowski*.

La majeſté du Monarque ne parut pas l'intimider : il préſenta noblement ſa requête, qui fut moins lue que ſa figure ne fut examinée. Le *Czar* lui fit une foule de queſtions, auxquelles, malgré ſon embarras, il ſatisfit ſi nettement, qu'il fut abſolument démontré que *Catherine* étoit ſa ſœur.

Néanmoins, pour écarter tous ſes ſoupçons, le *Czar* le quitta bruſquement, en lui ordonnant de revenir le lendemain, à la même heure ; & cet ordre ne fut adouci que par la promeſſe d'un jugement dont il auroit probablement lieu d'être ſatisfait.

Le ſoir même, le *Czar*, en ſoupant avec l'Impératrice, lui dit : « J'ai » diné aujourd'hui chez *Chapelow* ; j'y » ai fait une chère délicieuſe : il faut

» que je vous y mène, quelque jour. » — Et pourquoi pas, dès demain ? »

« Mais (ajouta-t-il, en partant du conſentement de ſa femme) « il faut » faire comme j'ai fait aujourd'hui : » c'eſt-à-dire, le ſurprendre au moment » où il ſera prêt à ſe mettre à table, & » y aller ſeuls. ».

Le lendemain, tandis que *Pierre* & *Catherine* dînoient chez le Maître-d'hôtel, l'on introduiſit *Scorowski*, qui s'approcha de l'Empereur, d'un air un peu plus timide que la veille. Le *Czar* alors, affectant de ne ſe pas rappeller l'objet de ſa requête, lui renouvella les mêmes queſtions que ci-devant, & *Scorowski* y fit les mêmes réponſes.

C'étoit dans l'embraſure d'une croiſée que ſe tenoit la conférence, & ſous les yeux de *Catherine*, qui, aſſiſe dans un fauteuil, n'en perdoit pas un mot. Chaque phraſe de *Scorowski* frappoit ſon oreille, & le *Czar* réveilloit encore

ſon attention, en lui diſant, avec l'air & le ton de l'intérêt : « *Catherine*, » écoutez un peu cela ?... N'enten- » dez-vous rien aux propos que nous » tenons ? » A quoi, changeant viſible- ment de couleur, elle ne répondit qu'en bégayant... « Mais (ajouta, vivement, » le *Czar*) ſi vous n'y comprenez rien, » je le comprens bien, moi... C'eſt, » qu'en un mot, cet homme-là eſt » votre frère.

» Allons, (dit-il à *Charles*) baiſe, » tout-à-l'heure, le bord de ſa juppe & » ſa main, en qualité d'Impératrice ? » après quoi, embraſſe-là, comme ta » ſœur ? »

A ces mots, qui n'étoient rien moins qu'équivoques, *Catherine*, pâle & interdite, perdit connoiſſance.

Lorſqu'elle fut revenue, *Pierre* lui dit, d'un ton affectueux : « Quel ſi » grand mal y a-t-il donc dans cette » aventure ?.. Eh bien ! c'eſt un beau-

» frère que je trouve : s'il eſt homme
» de bien, & qu'il ait quelque talent,
» nous en ferons quelque choſe. Con-
» ſolez-vous donc, je vous prie : je ne
» vois rien dans tout ceci dont vous
» duſſiez vous affliger... Nous voilà
» maintenant éclaircis ſur une matière
» qui nous a coûté bien des recherches?
» Allons nous-en. »

Catherine, en ſe levant, demanda la permiſſion d'embraſſer ſon frère, & ſupplia le *Czar* de continuer ſes faveurs, tant au frère qu'à la ſœur.

L'on n'a point ſu au juſte par quel ſingulier haſard, ce *Scorowski* avoit découvert que ſa ſœur étoit parvenue juſqu'au trône. L'Empereur lui aſſigna une maiſon & des penſions. On ne lui impoſa d'autre ſoin que celui de la repréſentation, de ne pas trop ſe répandre, & de jouir tranquillement de ſa fortune dans le ſecret.

Sa ſœur, qui ſans doute fut ſatisfaite

de l'évènement, ne le fut pas trop des reſſorts qui l'avoient conduit : elle ſe ſentoit intérieurement, humiliée d'une reconnoiſſance que l'amour-propre auroit voulu voir ménagée avec plus de délicateſſe.

Une femme de rien, montée au faîte de la gloire & des grandeurs, n'avoit pas vu ſans chagrin un Empereur, uniquement occupée d'elle, découvrir toute l'étendue de ſon néant. Mais ſon époux parut, dans cette occaſion, plus occupé de la ſingularité de la découverte, que des frivoles préjugés de la vanité femelle. Il ſe doutoit bien qu'une eſclave n'étoit pas préſumée ſortir d'une ſource très-brillante ; & fut ſi peu ſurpris de ſe voir le beau-frère d'un valet, qu'il l'accueillit comme on vient de le voir, & que ſon amour pour *Catherine* n'en fut nullement altéré. Le génie de cette femme unique l'avoit enchaîné par de ſi puiſſans liens, qu'il ſembloit que

rien ne l'en pût détacher. C'eſt même de quoi l'on eut encore depuis plus d'une preuve, on ne ſauroit plus convainquante.

LE PORTRAIT,

Anecdote Anglaiſe, hiſtorique & galante.

A *Londres*, dans un Bal de Cour,
Un Lord, frappé de l'air d'une jeune Etrangère,
Qui, ſous le maſque même, étoit faite pour plaire,
La ſuit de l'œil, prend langue; & ſait que par l'Amour,
Comme jadis *Ariane* abuſée,
Suivant, de Cours en Cours, ſon parjure *Théſée*,
Elle venoit enfin d'être forcée
Par certain vieux *Rabbin*, de vendre ſes bijoux,

Riche & galand, le Lord, quoique d'un âge,
Où le plus vicieux, malgré ſoi, devient ſage,
La ſuit, avec toute l'ardeur
Que met toujours un vieux Pécheur
A pourchaſſer un minois qui le tente;
Juſqu'au moment où, laſſe enfin
D'une foule trop fatiguante,
La Belle, avec ſa Complaiſante,
Entre dans un ſallon voiſin.

Là, bientôt auprès de *Béliſe*,
Comme, ſe repoſant auſſi,

Le Lord, en jouant la ſurpriſe,
Et du ton le plus radouci :

Je vous connois, (dit-il) Madame.
La cauſe même de vos pleurs,
(Duſſiez-vous dédaigner la flâme,
Dont vos yeux ſont ſeuls les auteurs),
Ne laiſſera pas moins ſubſiſter dans mon âme,
Un vrai déſir d'adoucir vos malheurs!

A ce propos, notre héroïne,
Sans reſſources dans ce moment,
Le Juif, avec acharnement,
Ayant completté ſa ruine :

Mylord (dit-elle) eſt trop galant,
Et s'exprime avec trop d'aiſance,
Pour n'avoir pas vécu long-tems en France?..

J'étois (dit-il) alors, jeune, fat, inconſtant.
J'y fis, dit-on, (non pas que je m'en vante!)
Plus d'un pauvre époux mécontent,,
Plus d'une Belle mécontente.

Ouvrant alors ſa boîte, en minaudant,
Le Lord ajoute : Par exemple,
Avec plaiſir je crois que l'on contemple
Ce portrait-ci?—Que vois-je!.. Ah Mylord! pourroit-on,
(Même, au riſque de vous déplaire,)
Vous demander? — Quoi? — Votre nom?

--- Quand je reçus la boîte, on m'appelloit *Norton*;
J'étois Cadet; la Belle m'étoit chère:
Mais depuis...
A ce nom, notre jeune Etrangère,
Trop foible pour ſon trouble & ſa confuſion,
Jette un cri douloureux, tombe..., C'étoit ſon père!

LE VENDEUR DE PARDONS.

Trait hiſtorique.

ON ſait juſqu'à quel point l'abus de la vente des Indulgences fut porté, au commencement du ſeizième ſiècle. Que *Léon X*, qui les faiſoit prêcher, ſurtout en Allemagne, pour s'oppoſer au Sultan *Sélim*, dont les conquêtes en Egypte faiſoient craindre qu'il ne vînt fondre ſur la Chrétienté, les faiſoit vendre par des Moines. Que leur faux zèle ou leur avidité, révoltèrent les *Fidèles*, au point que le fameux Cardinal *Ximenès* s'oppoſa à ce qu'elles fuſſent prêchées en Eſpagne; & que *Luther*, qui depuis long-tems en vouloit à la Cour de Rome, profita de ces mêmes abus pour la décrier, & propoſer une

Réforme, dont les ſuites ſanglantes ont été ſi funeſtes à l'Europe entière.

Un de ces Banquiers ſpirituels, des plus intelligens, nommé *Tetzel*, & dont le nom eſt encore fameux en Allemagne, étoit parti de *Leipſick* avec des ſommes conſidérables, que lui avoit vallu ſa miſſion; lorſqu'il ſe vit attaqué par un Gentilhomme, bien accompagné, qui lui enleva ſon tréſor.

Sur quoi, grandes menaces de la part du Miſſionnaire, tant des foudres de Rome que du glaive des Puiſſances temporelles, qu'il alloit implorer contre un pareil ſacrilège.

Cher Père, calmez-vous? lui dit le flegmatique Allemand: vous n'avez ſans doute pas oublié de m'avoir vendu, bien chèrement, *le Pardon* d'un gros péché que j'avois à commettre? Prenez que ce ſoit celui-ci, & donnons-nous réciproquement, quittance.

NOTICE

SUR LE CÉLÈBRE *HUET*, EVÊQUE *D'AVRANCHES*, &c.

ON a remarqué que les Auteurs qui ont parlé avec quelque étendue du célèbre *Huet*, Evêque d'Avranches, ne donnent aucune notion ſur ſa famille.

L'Eloge hiſtorique le plus connu de ce Savant, eſt celui que l'*Abbé d'Olivet* a mis à la tête du Recueil qu'il a donné au public en 1722, ſous le titre d'*Huetiana*, ou *Penſées diverſes de M. Huet, Evêque d'Avranches.*

Il dit ſeulement, dans cet Eloge, qu'il étoit né à *Caën*, le 8 février 1630; mais il ne dit rien ſur ſon père. Il en eſt de même de *Moréri*, &c.

C'eſt dans un des grands ouvrages

qu'a produit l'Ordre laborieux des *Bénédictins*, intitulé *Gallia Chriſtiana* *, qu'on voit que *Julien Huet*, père de *Pierre Daniel*, occupoit la première place de Judicature à *Giſors : Cadomenſis origine, Petrus Daniel, filius Juliani Huet, Giſortſii Primarii Prætoris.*

Julien Huet étoit né dans la religion proteſtante, qu'il profeſſa juſques dans un âge aſſez avancé; ſon fils le diſoit lui-même, ſuivant le *Huetiana*, page 316. Et il ajoute, que c'eſt le père *Goutery*, Jéſuite, célebre Controverſiſte, qui prépara ſon abjuration, qu'il avoit faite avec connoiſſance de cauſe.

Huet étoit un Savant univerſel, qui conſerva la même ardeur pour l'Etude juſqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. La Reine *Chriſtine* de *Suède* l'appella auprès d'elle. Il fut un des hommes illuſtres qui contribuèrent à l'éducation

* Tome 2, page 505, Epiſcop. 60.

du Dauphin. Jamais Prince, dit *Voltaire*, n'eut de pareils Maîtres. Il eſt mort en 1721.

Nous rappellerons ici, ce qui eſt dit dans le *Courrier de l'Europe*, du 27 février 1778:

« Dans un Ouvrage imprimé, ſous » ce titre : *La Bible Expliquée*, &c. » Londres 1776, 2 volumes in-8°, » attribuée à un Auteur célèbre, on lit » ce qui ſuit, à la note de la page 294, » tome 2 :

» *M. Huet*, établi en Angleterre, » ſous le nom de *Hut*, Auteur d'un » Livre intitulé : *The man afer God'-* » *ſown heart*, eſt petit neveu du célè- » bre *Huet*, Évêque d'*Avranches*.

» On doit relever cette erreur de » fait, parce qu'il n'y a point, en » Angleterre, de neveu de ce Prélat; & » que ce M. *Huet* n'eſt pas plus de cette » famille, que *Laurent Hut*, Anglais, » premier Médecin de *Joſeph II*, Roi

» de Portugal, dont il eſt parlé dans le » N°. 57 du même *Courrier*, du 16 » Mai 1777.

» On obſerve, au ſurplus, que M. » *Nervet*, dont les grand-père & on- » cle * étoient liés avec cet Evêque

---

* Voyez le Dictionnaire de *Moreri*, au mot *NERVET*, édition de 1759, & le Dictionnaire de Géographie *de la Martinière*, au mot *EVREUX*, édition de 1768.

Nous remarquerons, à cette occaſion, que l'Abbé *Desfontaines*, dans les Jugemens ſur les Ouvrages nouveaux, Tome 8, page 168, en rendant compte de l'Hiſtoire de *Louis XI*, par *Duclos*, obſerve que cet Hiſtorien a omis, comme les autres Auteurs de l'Hiſtoire de France, de faire mention de *Jean Nervet*, que *Louis XI* avoit attaché à ſa perſonne.

Jean Nervet, né à *Evreux*, en 1442, d'une ancienne famille exiſtante encore aujourd'hui dans cette ville, a été Prieur de *Sainte-Catherine-la-Couture*, à Paris; Abbé de *Juilly*, Evêque de *Mégare*, *in partibus*, Aumônier & Confeſſeur de *Louis XI*, Conſeiller d'Etat & privé.

Voyez *Gallia Chriſtiana*, Tome 4, col. 787, N°. 22, & Tome 8, col. 1677, N°. 13.

L'Hiſtoire de l'Egliſe de *Meaux*, par *du Pleſſis*, Tome 1.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique de la Chapelle des Rois de

» par le goût des Sciences & des Let-
» tres, a rendu en leur nom un nouvel
» hommage à ſa mémoire, en faiſant,
» au mois de ſeptembre 1777, une

France, par l'Abbé *Archon*, Tome 2, page 416.

La nouvelle Hiſtoire de la Chapelle des Rois de France, par l'Abbé *Oroux*, de l'Imprimerie Royale, 1776, Tome 1, page 387.

Et le Journal des Savans, avril 1784, où l'on trouve un article détaillé & diſcuté ſur *Jean Nervet*, par *M. Mercier*, Abbé de Saint-Leger, Bibliothécaire de Sainte-Geneviève.

Au ſurplus, puiſqu'il vient d'être queſtion de l'hiſtoire de *Louis XI*, par *Duclos*; l'Auteur de ce Recueil, qui a été étroitement lié avec cet Hiſtorien, & qui a vu l'Ouvrage manuſcrit, doit à la vérité, & peut-être à la mémoire de l'Auteur, que l'Hiſtoire imprimée, n'eſt ſon Ouvrage que tronqué & défiguré. Il l'abandonna, en laiſſant pleine liberté d'y faire les changemens & retranchemens qu'on exigeoit, & ſe contenta de dire: *Qu'apparemment il n'étoit pas encore tems d'écrire l'Hiſtoire de ce Règne, ſi mémorable & ſi extraordinaire.*

Si celle que le célèbre *Monteſquieu* a compoſée, n'avoit pas été anéantie par une circonſtance connue de tout le monde, il y a lieu de préſumer qu'elle n'auroit pas paru telle qu'elle étoit ſortie des mains de cet illuſtre Auteur.

» donation à l'Evêché d'*Avranches*,
» acceptée par M. *Belbeuf*, Evêque
» actuel, de la Collection de tous les
» ouvrages de l'illuſtre *Huet*, au nom-
» bre de plus de trente volumes, tant
» in-fol. in-4°. qu'in-12.

» L'Acte notarié renferme les pré-
» cautions néceſſaires : il autoriſe le
» Chapitre d'*Avranches* à réclamer
» cette collection, à chaque mutation
» d'Evêque, & à en charger le ſucceſ-
» ſeur, &c.

» Quoique les progrès des connoiſ-
» ſances humaines aient laiſſé dans
» l'oubli quelques-uns des Ouvrages de
» *Huet*, la totalité ne laiſſe pas d'être
» précieuſe pour l'Evêché d'*Avran-*
» *ches*, où elle n'étoit pas, & dont le
» Siége eſt honoré à jamais par ce
» ſavant Evêque, Auteur à la fois de la
» *Démonſtration Evangélique*, & du
» Traité *de la foibleſſe de l'Eſprit hu-*
» *main*, &c. &c.

On ſait que *Huet* eſt Auteur d'un petit Ouvrage intitulé, *de l'Origine des Romans*, qui a paru pour la première fois en 1670, & qui a été depuis réimprimé nombre de fois, & traduit dans toutes les langues.

Il avoit auſſi compoſé un Roman, intitulé : *Diane de Caſtro*, ou le *Faux Incas*. Il s'eſt trouvé manuſcrit à ſa mort, & il a été imprimé ſans nom d'Auteur, en 1728, chez *Guérin*, ſous le titre de *Diane de Caſtro*, in-12. Lorſque l'Auteur compoſa ce Roman, il n'avoit que vingt-cinq ans.

Ce Prélat avoit légué, par ſon teſtament, ſa Bibliothèque, très-conſidérable, à la maiſon profeſſe des Jéſuites de Paris. Ce qu'il y a d'aſſez extraordinaire, c'eſt qu'il avoit, en quelque ſorte, prévu la deſtruction de la Société, & avoit appoſé pour condition à ſon legs ; *que dans le cas où elle ceſſeroit d'exiſter en France, ſes héritiers*

pourroient réclamer cette Bibliothèque.

Cette réclamation a été faite en 1764, lorſqu'après l'abolition de cette célèbre Société, prononcée par Arrêts de tous les Parlemens du Royaume, & confirmée par Edit de novembre de la même année, il a été procédé à la vente de la Bibliothèque de la Maiſon profeſſe.

PARTICULARITÉS
ET
SINGULARITÉS HISTORIQUES.

Henri II, que ſa généroſité, ſon courage, & pluſieurs autres vertus, mettent au rang des plus grands Rois que l'Angleterre ait eu, auroit été cité comme l'un des plus heureux, ſi la déſobéiſſance de ſes enfans n'eût pas ſouvent troublé ſa félicité. Rien ne le toucha plus vivement que leur ingratitude; & ſon indulgence ſurprenante envers eux, rend leur crime d'autant plus noir. Il chériſſoit ſi tendrement ſon fils aîné *Henri*, que, non content de le faire héritier de ſes Etats après ſa mort, il voulut encore lui faire partager ſa Couronne & ſon autorité pendant ſa vie : il le fit couronner ſolemnellement, & obligea la

Nobleſſe à lui prêter ſerment d'obéiſſance. L'expérience convainquit bientôt ce malheureux père de l'excès de ſa foibleſſe. Pour d'autant plus honorer la ſolemnité du couronnement de ce fils, ayant voulu lui-même porter le premier plat du banquet ; ſur l'étonnement qu'en marquoient la plupart des Courtiſans : *N'eſt-il pas juſte* (leur dit le jeune Prince) *que le fils d'un Duc* ſerve le fils d'un Roi ?*

Au moment où les Miniſtres de la Reine *Eliſabeth*, intimément perſuadés que c'étoit plaire à leur jalouſe & cruelle Souveraine, que de lui faire enviſager la mort de *Marie Stuart* comme abſolument néceſſaire à ſon repos, ainſi qu'à celui de ſes Sujets ; le Comte de *Leiſceſtre*, qui, bien que ni plus conſcien-

* Duc de *Normandie*.

cieux, ni moins cruel que les autres, étoit plus fin & plus politique, vint un jour trouver la Reine, & la conjura de ne point riſquer une action dont l'infamie pouvoit retomber ſur elle-même, puiſqu'elle étoit injurieuſe à la Majeſté de toutes les Têtes couronnées. *Mais comment donc m'en défaire ?* (s'écria, avec quelque dépit, l'implacable *Eliſabeth.*) *En la faiſant mourir avec décence ;* (repliqua le Courtiſan.) *Avec décence !* (lui dit la Reine étonnée.) *En lui envoyant un Apothicaire, & non pas un Bourreau,* repartit l'autre.

Eliſabeth ſe repentit (dit-on) plus d'une fois, de n'avoir pas ſuivi ce conſeil.

Lorſque *Rodolphe*, Comte d'*Habſbourg*, fut élu Empereur, en 1273, l'Evêque de *Baſle* s'écria, en levant les mains au Ciel : *O Père Eternel ! je ſouhaite, pour ta tranquillité, que cet*

homme ne s'aviſe jamais d'en vouloir à ton trône ; ſans quoi, ce ſeroit un beau pari à faire, ſavoir qui des deux l'emporteroit, ou de ſa toute-audace, ou de ta toute-puiſſance.*

Les *Whigs* & les *Toris* (dit *Higgons*, Hiſtorien Anglais,) célèbrent, le 30 juin, l'anniverſaire de la mort de *Charles I.* ceux-ci le réputent Martyr ; & les autres, en dériſion, le même jour, s'aſſemblent dans des tavernes, & mangent une *Tête de veau.* C'eſt delà qu'on appelle ce parti, *le Pic-nic de la Tête de veau.*

Et voilà la Liberté Anglaiſe !

Voici le Portrait, que ce même Hiſtorien, ſi impartial, qu'il eſt preſque

* Ce n'eſt pas le terme dont ſe ſervit ce Prélat.

impoſſible de ſavoir de quel parti ni de quelle Religion il étoit, fait du fameux *Cromwel*, qu'il prétend trop & trop peu connu.

Olivier Cromwel étoit deſcendu, par une fille, du fameux *Thomas Cromwel*, fils d'un forgeron de *Pulney*, qui de ſimple domeſtique du Cardinal de *Volſey*, étoit parvenu, par ſes intrigues, au grade de Premier Miniſtre, & finit, trois mois après, ſur l'échaffaud. De cet ancêtre, qui fut un des premiers Viſionnaires d'Angleterre, *Olivier* ſemble avoir tiré tout ſon fanatiſme, qui ſe trouvant uni avec le pouvoir, en étoit d'autant plus redoutable. Cet homme, de ſimple Gentilhomme, s'étoit élevé par degrés, au ſuprême commandement de l'Armée, en s'accommodant à l'humeur de cés tems-là : c'eſt-à-dire, à bien pleurer, à être bien fourbe, & à prêcher avec véhémence : car pluſieurs de ſes contemporains, (ſuivant les Mémoires

qui nous en reſtent) lui ont refuſé juſqu'à la qualité qui ſemble avoir été la plus viſible ; ſavoir, le courage perſonnel. Mais dût-on n'attribuer ce reproche qu'au reſſentiment & à l'envie, nous la trouvons ſi ſouvent dans les ſcélérats les plus ſubalternes, qu'aux yeux de la Philoſophie, elle n'eſt conſidérée que comme un brutal emportement, lorſqu'elle n'eſt point fondée ſur la Prudence & la Juſtice. Quant aux autres qualités, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, qui ſervent communément de degrés à l'ambition, il ſemble n'en avoir eu aucune, excepté la diſſimulation la plus profonde, & l'hypocriſie la mieux couverte. Sa figure étoit baſſe, pour ne pas dire vile, ſon regard faux & ſiniſtre, ſa politique groſſière & indigne d'un homme bien né. Ses qualités acquiſes, loin d'avoir rien d'extraordinaire, n'avoient été cultivées que dans une Univerſité, où la connoiſſance du

monde eſt preſque abſolument étrangère, par conſéquent peu capable de former un grand homme. Ainſi, loin que ſon abord ou ſa conduite diſpoſaſſent les cœurs en ſa faveur, on cite ſur ce ſujet plus d'un trait qui prouvent le contraire : entr'autres, que dès l'année 1641, qu'il n'étoit encore que ſimple Citoyen, avant qu'il fût queſtion de lui dans le monde, & que la guerre fût déclarée ; le Chevalier *Bevil Granvill*, alors membre du Parlement, avoit conçu une telle antipathie pour *Cromwel*, qu'il ne pouvoit reſter aſſis auprès de lui dans la chambre baſſe ; & qu'interrogé ſur ce ſujet par ſes amis : *Je ne ſaurois* (dit-il) *vous en dire d'autres raiſons, ſinon que mon génie ſemble m'inſpirer, quand je vois ce vilain homme, qu'il doit un jour être fatal au Roi!*

Quoiqu'il en ſoit, & ſans nous arrêter à ces ſortes de préſages, il n'eſt pas

moins certain qu'on ne doit attribuer l'excès de ſon élévation, qu'à l'étrange concours des circonſtances du tems où cet homme a vécu : circonſtances qui n'étant jamais arrivées auparavant, ne ſe retrouveront peut-être jamais les mêmes : c'eſt-à-dire, pour qu'un fourbe puiſſe aller auſſi rapidement au plus haut degré de la fortune, en prêchant, en pleurant & en priant, qui furent les ſeuls talens qui lui acquirent l'eſtime de la populace & des ſoldats d'une armée fanatique, auſſi aveuglée qu'aigrie contre ſon Roi.

D'où l'on peut conclure, avec raiſon, que, né dans un tout autre tems en Angleterre, il n'y auroit jamais été qu'*Olivier Cromwel ;* & qu'en France, il ne ſeroit peut-être jamais parvenu juſqu'à commander un bataillon de milice.

Un fait que preſque tous les Hiſto-

riens Anglais ont oublié, ou que, pour l'honneur de la nation, ils ont cru devoir taire, & que rapporte le même *M. Higgons :* c'eſt qu'après la perte de la bataille de *Naſeby* *, qui décida du malheureux ſort de *Charles I*, la caſſette même du Monarque étant tombée dans les mains des Rebelles, & portée au Parlement, elle y fut ouverte ; & qu'après lecture publique de ſes papiers les plus ſecrets & des lettres de ſon épouſe même, ces lettres furent imprimées & diſtribuées dans Londres. Que ces furieux enfin, non contens de cette action atroce, accusèrent cette Reine, ſi intéreſſante à tous égards, de *haute-trahiſon*, & l'euſſent probablement traitée en conſéquence, uniquement pour avoir obéie aux loix divines & humaines, en ſecourant un Roi & un époux, ſi la fuite n'eut dérobée la

* Le 14 Juin 1645.

fille du *Grand Henri** à cet excès d'horreur.

Les plus grands événemens naiſſent ſouvent des plus petites cauſes.

Louis XIV, en 1672, étoit aux portes d'*Amſterdam*, qui, dans ce moment, ne pouvoit probablement lui réſiſter, & où l'épouvante étoit générale. Les Magiſtrats s'aſſemblent, délibèrent ſur ce qu'il y avoit à faire dans une telle circonſtance; & l'on convient unanimement de lui porter les clefs de la ville. On s'apperçoit alors qu'un vieux *Bourguemeſtre* endormi, n'a pas donné ſon ſuffrage. On le réveille; il demande ce qui a été délibéré : « D'aller offrir au » Roi de France les clefs de la ville. » — Les a-t-il demandées ? (repartit le vieux dormeur.) « — Pas encore, (lui replique-t-on.) « — En ce cas, » Meſſieurs, (leur dit-il) attendez, du

* *Henri IV.*

» moins, qu'il les demande? » Et ce ſeul mot (à ce qu'on dit) ſauva la République.

On voit des Procureurs faire fortune, mais on n'en vit jamais une pareille à celle de *Jean de Dormans*, qui vivoit en 1367.

L'aîné de ſes enfans fut Evêque de *Beaumont*, peu de tems après Cardinal, enſuite Chancelier de France; enfin, Légat du Pape *Grégoire X*, pour travailler à la paix entre le Roi *Charles V* & le Roi d'Angleterre: c'eſt lui qui eſt le fondateur du Collège de *Saint-Jean de Beauvais*.

Le ſecond des enfans de ce même Procureur, fut d'abord Avocat-général au Parlement de Paris, & puis Chancelier de France. Il eut pluſieurs enfans, dont l'un eut auſſi l'honneur de remplir cette première place de la Juſtice.

Enſorte que de la famille d'un Procureur, ſont ſortis deux Chanceliers, un Cardinal & un Archevêque : car le troiſième fils de *Jean de Dormans* eut premièrement l'Evêché de *Meaux*, & bientôt après l'Archevêché de *Sens*.

Jamais, ſans doute, tant de dignités ne ſe trouvèrent à la fois raſſemblées dans cette claſſe ; & ce *Jean de Dormans* pouvoit, avec raiſon, ſe regarder comme le plus heureux des pères.

Au tems de *la Fronde*, les Pariſiens, & ſur-tout les femmes, avoient pour le Duc de *Beaufort* une vénération qui alloit juſqu'à l'idolâtrie. Quand il jouoit à la paume dans le Marais, elles alloient en foule le voir jouer, & faire des vœux pour ſa proſpérité. Le tumulte qu'elles occaſionnoient au-dehors étoit ſi grand, que les joueurs impatientés l'ayant prié d'y aller mettre ordre, il ne

put obtenir d'elles que de conſentir à n'entrer qu'en petit nombre, & les unes après les autres.

S'appercevant un jour qu'une d'entre elles le dévoroit des yeux : « Eh bien, » ma Commère, (dit-il) eſt-ce donc » un ſi grand plaiſir pour vous, que de » me voir perdre mon argent ?—« Jouez » hardiment, M. le Duc, (lui répon-dit-elle) « & ne craignez pas d'en » manquer ; ma Commère & moi, » vous avons apporté deux cens écus ; » & au beſoin, j'en irons chercher encore » tout autant.

Quelque tems après, paſſant auprès de *Saint-Euſtache*, une troupe de femmes étant venue l'environner, toutes s'écrièrent, avec tranſport : « Notre » cher Duc, gardez-vous de conſentir » au mariage qu'on vous propoſe avec » la nièce du *Mazarin !* Si votre père » vous abandonne, vous ne manquerez » de rien ; nous vous ferons tous les

» ans une penſion de ſoixante mille » livres dans *la Halle*.

Une des plus belles fortunes qui ſe ſoient faites dans l'Egliſe, eſt celle d'*Amiot*, Evêque d'Auxerre & grand Aumônier de France *.

Son père étoit un corroyeur de *Melun* : la crainte du fouet, dont il ſe voyoit menacé, lui fit quitter la maiſon paternelle. Tombé malade dans la route, & demeuré preſque mort ſur le chemin ; un cavalier charitable le recueillit, le conduiſit juſqu'à *Orléans*, où il lui procura une place dans l'Hôpital, & d'où on le renvoya, dès qu'il fut guéri, avec ſeize ſols pour ſon voyage. Arrivé à Paris, où il ſe vit contraint de demander l'aumône, une Dame, qui en eut pitié, le prit à ſon ſervice pour accom-

* Dont on vient de réimprimer, avec ſuccès, la Traduction des Œuvres de *Plutarque*.

pagner ſes enfans au Collège. Le jeune *Amiot* profita de cette occaſion de cultiver les talens qu'il avoit reçus de la nature, & s'attacha ſur-tout à la Langue Grecque. Quelques années après, ſe voyant ſoupçonné de quelque penchant pour les nouvelles opinions des *Prétendus Réformés*, il ſe retira dans le *Berri*, chez un Gentilhomme, qui le chargea de l'éducation de ſes enfans. Le Roi *Henri II*, traverſant cette Province, & étant logé chez ce Gentilhomme, une Epigramme Grecque de l'Inſtituteur lui ayant été préſentée : *C'eſt du Grec?* (s'écria le Monarque.) *A d'autres!* ajouta-t-il, en la rejettant.

M. *de l'Hôpital*, depuis Chancelier, l'ayant lue & trouvée bien faite, en fit l'éloge au Roi, en ajoutant que ſi ce jeune homme avoit autant de mœurs que de génie, il méritoit d'être Précepteur des enfans de France. Ce mot fit la fortune d'*Amiot*, qui bientôt après

obtint l'Abbaye de *Bellozane*, & eut ordre de ſe rendre au Concile *de Trente*, où il prononça cette éloquente & hardie Proteſtation, qu'on lit encore avec plaiſir.

A ſon retour, il entra en exercice de ſa charge de Précepteur des enfans de France, auprès du Dauphin, qui fut depuis *François II*, de *Charles IX*, & de *Henri III*, qui furent ſucceſſivement Rois.

Quelque tems après, la charge de grand Aumônier de France ſe trouvant vaquante, elle lui fut donnée : ſur quoi la Reine mère, *Cathérine de Médicis*, qui avoit d'autres vues, l'ayant fait appeller : « *J'ai fait bouquer* (lui dit-elle, avec colère) *les Guiſes, les Châtillons, les Conneſtables, les Chanceliers, les Princes de Condé, les Rois de Navarre; & je vous ai en tête, petit Preſtolet!.. Nous verrons, qui de nous deux, l'emportera.*

Amiot eut beau proteſter qu'il n'avoit

pas demandé cette charge : la concluſion fut, que s'il la conſervoit, il n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre. C'étoit le ſtyle de ce temps-là.

Auſſi-tôt le pauvre Précepteur prit le parti de ſe cacher, pour ſe dérober également au reſſentiment de la mère & aux libéralités du fils. Sur quoi, le violent *Charles IX*, inquiet de ne pas voir ſon *Amiot*, & l'attribuant aux menaces de la Reine, s'emporta de façon, qu'elle même lui fit dire qu'il pouvoit reparoître, ſans riſquer de lui déplaire.

Cet homme, à tous égards, très-eſtimable, pénétré du chagrin d'avoir vu mourir en peu de tems les trois Monarques qu'il avoit eu l'honneur d'inſtruire, ſe retira dans ſon Diocèſe, où il mourut, le 7 février 1593, âgé de ſoixante-dix-neuf ans.

Il fit, par ſon teſtament, un legs de 1200 écus à l'Hôpital d'*Orléans*, en reconnoiſſance des ſeize ſols qu'il en

avoit autrefois reçus pour s'acheminer à Paris.

Pans du Châtelet, Avocat-général au Parlement de *Rennes*, depuis Maître des Requêtes, & enfin Conſeiller d'Etat, étoit fort conſidéré par *Louis XIII.* Un jour qu'il ſollicitoit avec chaleur la grace du Duc de *Montmorency*, qui fut décapité à *Toulouſe* : « Je penſe (lui dit le Roi) » que *M. du Châtelet* » voudroit avoir perdu un bras, pour » ſauver *M. de Montmorency* ? — « Je » voudrois, (répondit-il) Sire, les » avoir perdu tous les deux ; car ils » ſont inutiles à votre ſervice, & en » avoir ſauvé un qui vous a gagné des » batailles, & qui vous en gagneroit » encore. »

François Brian, Chevalier de la Jarretière, & de la Maiſon de *Boulen*,

fit un jour une réponſe aſſez cavalière au Roi *Henri VIII.*

Ce Prince, dont les déſordres de toute eſpèce ont fait la honte de l'Angleterre, ayant eu un commerce connu avec la femme de *Thomas Boulen*, dont il avoit eu deux filles, qu'il aima, & dont il eut dans la ſuite des enfans; lui demandant un jour, ſi c'étoit un bien grand crime d'entretenir la mère & la fille? « Sire, (lui répondit *Brian*) c'eſt, » à peu près, comme ſi l'on mangeoit » la Poule & le Poulet. » *Bravo!* (s'écria le Monarque) *ſois déſormais, mon cher* Brian, *mon Vicaire infernal.* Et le nom lui en eſt reſté.

Au Concile de *Conſtance*, Dom *Viego*, Evêque de Cuença, Ambaſſadeur de *Jean II*, Roi de *Caſtille*, ayant eu une querelle aſſez vive avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui lui diſputoit

la préſéance, termina le différent en le prenant par le milieu du corps, en le portant comme un enfant au bas de l'Egliſe, & en le jettant dans un caveau, qui ce jour-là, ſe trouvoit ouvert; puis revenant à ſa place, il dit à ſon collègue, *Dom Fernand de Cordoua : Comme Prêtre, je viens d'enterrer l'Ambaſſadeur d'Angleterre ; faites le reſte, comme homme d'épée & de naiſſance.*

Un Seigneur de la Cour étoit venu, en poſte, demander à *Henri IV* l'Abbaye *du Bec*, que poſſédoit le Chevalier d'*Aumale*, qui venoit d'être tué par *de Vic*, au moment que ce Prince venoit de s'emparer de *Saint-Denis*. Mais à peine ouvroit-il la bouche, que le Roi lui dit : « Monſieur, elle eſt » donnée. — « Eh ! comment, Sire, (s'écria l'autre) « le Courrier qui vous » apporte la nouvelle de la repriſe de

» *Saint-Denis*, n'eſt arrivé qu'après » moi ! donc je ſuis le premier qui » vous ai demandé cette Abbaye ?... » Vous ne ſavez donc pas (reprit ce bon Roi) » que *de Vic* a eu en vue, » quand il a tué d'*Aumale*, de la pro- » curer à ſon propre fils ?

D'*Arcy*, qui avoit été Page de la Muſique de *Henri IV*, & qui eſt mort, dit-on, à l'âge de cent vingt-trois ans, a joui, juſqu'au jour de ſa maladie, de la ſanté la plus parfaite. Il venoit ſouvent faire ſa Cour à *Louis XIV*, qui prenoit plaiſir à l'interroger. Ce bon vieillard lui parloit très-librement, quoique perſonne n'eût un tel avantage. « J'ai (lui diſoit-il) plus de gloire que » vous, car j'ai ſervi ſous votre grand- » père, votre père, & vous même ». Il s'épargnoit même, en parlant à ce Monarque, exceſſivement formaliſte,

les titres de *Sire* & de *Majeſté*, comme des ornemens qui ne ſervoient, ſuivant lui, qu'à allonger & embarraſſer le diſcours.

Ce Prince lui demandoit un jour, ſon régime de vie : « Je mange, lui » dit-il, quand j'ai faim : j'ai mon » garde-manger à côté de mon lit. Me » ſens-je de l'appétit, je prends une » lampe pour chercher à y ſatisfaire, » & puis je me rendors. A mon réveil, » je me promène dans mon parc : ce » que je fais, au moins deux fois le » jour. — « Mais, quel âge avez-vous, » mon cher d'*Arcy* ? — « Oh ! c'eſt ce » qui vous reſte à ſavoir. »

Louis XIV, déja vieux, aimoit à voir cet homme, qui avoit pouſſé ſi loin ſa carrière : c'étoit un exemple agréable pour ce Monarque, qui l'encourageoit & lui donnoit l'eſpérance de l'imiter.

Il lui avoit même accordé les entrées de ſa chambre.

Boniface

Boniface IX fut élu Pape, à l'âge de quarante-cinq ans. *Fera Timola Filimarini*, ſa mère, eut la joie délicieuſe de le voir aſſis ſur le trône de *Saint-Pierre*, & d'adorer, comme le Père univerſel des Chrétiens, celui qu'elle avoit enfanté : ce qui, juſques-là, ſe trouvoit ſans exemple.

Voici l'Epitaphe de cette heureuſe mère :

A Fera Timola Filimarini.

« Mère très-grande d'un fils très-
» grand, *Boniface IX*, auquel elle
» donna le nom de *Pierre*, qui lui fut
» d'un heureux augure. Elle vit ce
» qu'aucune mère n'avoit vu ; ſon fils,
» jeune encore, devenu ſon père. Elle
» eut autant de joie de ſe dire ſa fille,
» que de s'appeller ſa mère. Elle le vit
» non-ſeulement orné d'une triple Cou-

» ronne, mais couronnant lui-même
» les Rois ! Quelle mère fut plus heu-
» reuſe ? »

Marie d'*Enghien*, femme d'*Aubert* de *Cany*, Chevalier Picard, & Chambellan du Duc d'*Orléans*, frère du Roi *Charles VI*, étant au lit de la mort, & ayant appellé cinq enfans qu'elle avoit, pour leur donner ſa dernière bénédiction, leur déclara qu'un d'entr'eux étoit fils du Duc d'*Orléans*; mais qu'elle croyoit ne devoir pas le nommer. Tous étoient également envieux de connaître celui qui n'étoit que leur demi-frère. La mourante leur dit que c'étoit *Jean*; & que le Prince, en effet, reconnut pour ſon fils.

C'eſt ce même *Jean* qui, depuis, reconquit la France avec la Pucelle d'*Orléans*, ſous *Charles VII*, & qui mérita, par ſes belles actions, le rang

& la dignité de Prince, ſous le nom de Comte de *Dunois*, tige de la Maiſon de *Longueville*, qui commença par un grand homme, & finit par un inſenſé.

Il y a de la différence (a dit, je ne ſais quel Auteur) entre la politique de *Machiavel* & celle de *Hobbes*, « comme entre du ſucre pilé dans un » mortier de marbre que l'on a frotté » d'ail, & celui que l'on a pilé dans un » autre où l'on a pilé de l'ambre. Les » raiſonnemens du premier partent d'un » eſprit ſauvage & inhumain ; ceux de » l'autre, d'une âme tendre, bonne » & bienfaiſante. Ce dernier ſent tou- » jours, dans ſa plus grande rigueur, » ſon honnête homme, qui fait du mal » à regret, comme un habile Chirur- » gien qui coupe à regret dans la chair » vive pour ſauver le reſte du corps : » l'autre ſent ſon bandit, qui égorge les

» paſſans, & ſon vindicatif, qui tourne
» l'épée dans la plaie qu'il a faite. »

Malherbe avoit été prié par un Poëte Provençal, de lui corriger une Ode adreſſée au Roi. Le bon homme, quand le Poëte revint, lui dit qu'il n'y avoit que quatre mots à y ajouter. Le Poëte ayant prié *Malherbe* de vouloir les écrire de ſa main; il écrivit au-deſſus du titre: *Au Roi, pour torcher ſon c...*, plia le papier & le donna au Poëte, qui le remercia mille fois, & partit ſans voir ce que *Malherbe* avoit écrit.

Ce *Henri VIII*, ce *Néron* de l'Angleterre, dont l'Editeur a dit, avec tant de vérité *:

De l'Angleterre, au fond de ce Tombeau,

* Au Recueil d'Epitaphes déja cité; trois volumes in-12. Chez *Barrois* l'aîné, quai des Auguſtins.

Gît un Monarque, ou plutôt un Bourreau.
Toujours en proie à de nouvelles flâmes,
Et toujours prêt d'en immoler l'objet,
Il fit périr Epouſe, Ami, Sujet...
Et ce barbare aimoit pourtant les Femmes!

Qui oſa dire, à l'inſtant de ſa mort : « qu'il n'avoit jamais refuſé la vie d'un » homme à ſa haine, ni l'honneur d'une » femme à ſes deſirs. » Ce méchant homme enfin, au moment où la France trembloit qu'il ne profitât du malheur de *François Premier*, priſonnier de *Charles-Quint*, pour achever, par une invaſion ſubite, de combler ſes peines, fut pourtant touché des lettres de la Régente ; & répondit à ſes Ambaſſadeurs, avec une généroſité que l'hiſtoire ne peut aſſez louer : « Que » ſenſible au malheur de la France, » non-ſeulement il ne l'accableroit pas, » comme il pouvoit aiſément le faire ; » mais qu'il étoit prêt à conclure un » Traité, dont la première condition » ſeroit de procurer la liberté du Roi,

» & d'empêcher qu'on ne démembrât
» ſes Etats. »

Ajoutons à ceci, qu'il tint parole. Ce qui prouve que l'homme le plus pervers, peut avoir au moins un bon moment !

Auſſi, profitons de cette occaſion, pour lui rendre cette juſtice.

Quelques perſonnes ont, dit-on, révoqué en doute, l'Anecdote concernant *Louvois*, qui ſe trouve au premier volume de ce Recueil, page 116, & que nous croyons devoir remettre ſous les yeux du Lecteur :

» *Louvois* ayant été traité fort dure-
» ment, au ſujet d'une fenêtre d'un
» bâtiment qu'il faiſoit faire pour le
» Roi, rentrant chez lui, la rage dans
» cœur, & en exhalant ſa fureur devant
» *Tilladet*, *Saint-Pouange & Villa-*
» *cerf : Si je ne donne de l'occupation*
» (s'écria-t-il) *à un homme qui ſe*

» *tranſporte pour des* misères, *je ſuis*
» *perdu ! il n'y a que la guerre qui*
» *puiſſe le tirer de ſes bâtimens....*
» *Pardieu ! il en aura, puiſqu'il lui en*
» *faut, ou à moi.*

Sur quoi nous dirons uniquement, en parlant du caractère connu de ce Miniſtre, auſſi vain & auſſi dur que perſonnel, qu'une ſeconde Anecdote, du même genre, pourroit peut-être concourir à prouver la vérité de la première.

« Qui croiroit (dit le Maréchal de
» *Belle-iſle*, dans ſon *Teſtament Poli-*
» *tique*) que *Louvois*, l'un des plus
» grands Miniſtres de la guerre que la
» France ait eu ; qui penſeroit que cet
» homme, qui a rendu des ſervices ſi
» eſſentiels à l'Etat, avoit apoſtillé de
» ſa main, un Mémoire, par lequel il
» vouloit qu'on fit tant de mauvais trai-
» temens à *M. le Duc de Savoie*, qu'on
» le forçât à ſe déclarer contre la

» France !.. *Madame de Maintenon* m'a » dit elle-même, que cette Pièce lui » fut remiſe par l'infidélité d'un Gentil- » homme de ce même *Louvois*, & qu'elle » la donna au Roi, qui s'emporta, & » travailla pourtant le même jour avec » celui qu'il auroit dû punir : mais que » les talens de ce Miniſtre étoient tels, » que le beſoin qu'on en avoit, faiſoit » ſupporter ſes défauts & ſes écarts : » mauvaiſe politique (ajoute le *Maré-* » *chal de Belle-iſle*) qu'un Prince ne » ſuivra qu'aux dépens de ſes peuples » & de ſa gloire. »

N. B. On objectera peut-être que ce *Teſtament Politique*, où l'on fait parler ainſi le Maréchal de *Belle-iſle*, n'eſt plus que probablement pas de lui ? Mais il n'eſt pas moins probable qu'une Anecdote de cette eſpèce ait été recueillie par l'Auteur ou le Rédacteur de ce même *Teſtament Politique*, & avec d'autant

plus de raiſon, qu'on a peine à concevoir quelle eſpèce d'intérêt il pouvoit avoir eu de l'inventer.

Il eſt bien ſurprenant que nos Hiſtoriens aient dit ſi peu de choſes de la Reine *Eliſabeth d'Autriche* *, épouſe du Roi *Charles IX*, laquelle cependant eſt une des meilleures Princeſſes qui aient régné en France, l'une des plus belles perſonnes de ſon tems, dont les vertus ſurpaſſoient la beauté, & d'autant plus eſtimable, qu'il étoit rare de voir à la Cour où elle vivoit, ces deux qualités réunies dans une même perſonne! Parlant très-peu, & preſque toujours Eſpagnol, elle ne ſe donna même preſque aucun ſoin de ſe perfectionner dans le Français, comme ſi elle eût preſſenti qu'elle n'avoit pas long-tems à vivre

* Fille de l'Empereur *Maximilien II.* Elle eut de *Charles IX* une fille, nommée *Marie-Eliſabeth.*

dans ce Royaume. Dévote par caractère & ſans oſtentation, il lui arrivoit ſouvent de paſſer les nuits en prières. La funeſte nuit *de la Saint-Barthelemy*, l'ayant extrêmement chagrinée, ſon premier ſoin fut de demander ſi le Roi ſavoit ce qui venoit de ſe paſſer ? & dès qu'elle ſut que c'étoit par ſes ordres que cette horrible Tragédie avoit été jouée, ſon premier mouvement fut de ſe jetter aux pieds d'un Crucifix pour implorer la miſéricorde du Seigneur, tant pour ce jeune & cruel Monarque, que pour ſes coupables Sujets.

Après la mort de *Charles IX*, elle ſe retira à *Vienne*, où elle mourut en 1592, à l'âge de trente-huit ans. Pendant ſon règne, elle étoit l'amour & l'admiration des Pariſiens, & le Roi ſon époux, qui eut toujours pour elle tous les égards dont il ne pouvoit s'empêcher de la trouver digne, ſe plaiſoit à l'appeller *la Sainte*.

Un jour que l'on rapportoit à *Henri IV*, les hauts ſentimens de ce Prince pour ſon épouſe : *Ventre Saint-Gris !* (s'écria le Monarque) *ſi j'étois Pape, je n'exigerois de plus grandes & plus fortes preuves pour la canoniſation d'une femme, que l'atteſtation de ſon mari.*

Le Maréchal *de la Ferté*, apprenant que ſon épouſe étoit ajournée à la commiſſion établie en 16.... à *l'Arſenal*, comme ſoupçonnée, ainſi que beaucoup d'autres femmes, de quelques empoiſonnemens, vole à Verſailles, & repréſente à *Louis XIV*, qu'il eſt inouï que des Juges-commis puſſent décréter contre une Ducheſſe & Maréchale de France, le décret ne pouvant être valablement décerné contre la femme d'un Officier de la Couronne & Pair du Royaume : ce qui prouve que la Procédure des Commiſſaires étoit vicieuſe.

« Quant au fond, Sire, (ajoutoit-t-il) » j'oſe aſſurer Votre Majeſté que la Ma- » réchale eſt calomnieuſement accuſée. » Peut-être eſt-elle tombée dans quel- » ques-unes de ces fautes, dont les » maris ſont preſque toujours moins » inſtruits que d'autres. Mais quant à » l'empoiſonnement, on a d'autant plus » tort de l'en accuſer, que ſi elle en » étoit coupable, il y a plus de vingt » ans que je ne ſerois plus au monde. »

L'Evêque *de* ....., fils du premier Préſident de *Novion*, s'excuſoit auprès de ſon père de n'avoir point admis à la Prêtriſe deux Eccléſiaſtiques qu'il lui avoit recommandés, & qui lui avoient ſemblés n'être *que de véritables Aſnes.* « Vous m'avez dit, mon fils, (répon- dit ce Magiſtrat) « que votre Diocèſe » manquoit de Prêtres?... Apprenez » donc, Monſeigneur, qu'il eſt plus

» à propos que l'héritage du Seigneur » ſoit labouré par des Aſnes, que de » demeurer en frîche. »

Le Roi *Henri-le-Grand* ſe croyant dans la néceſſité de déclarer la guerre à la République de Veniſe, des Conſeillers d'Etat à qui ce Prince en demandoit avis, lui ayant repréſenté qu'il pouvoit être dangereux d'attaquer légèrement une République dont le Sénat étoit toujours compoſé de gens auſſi éclairés que ſages... « *Ventre Saint-* » *Gris!* (s'écria le Monarque, en colère) « j'enverrai donc à vos ſages, cin- » quante mille fols, qui m'en feront » probablement raiſon. »

Je me ſouviens (dit *Sorbière*) d'avoir vu les ornemens ſacerdotaux de l'Egliſe Cathédrale de *Rouen*, qui me furent

montrés par le Sacriſtain, qui ſont les plus beaux & les plus riches de France; les perles n'ayant pas été épargnées dans la broderie, & les hiſtoires y étant, au petit point, extrêmement bien peintes. J'y remarquai ſur-tout, en une Chaſuble, la *Tentation du Sauveur*, où le Diable eſt habillé en Capucin, qui eſt une choſe fort plaiſante.

Le Pape *Clément VII* (*Jules de Médicis*) que ſa politique, toujours inconſéquente, & ſon avarice, rendoient odieux aux Romains, étoit grand mangeur de melons. Sa ſanté s'en trouvant enfin dérangée, il fit appeller un Médecin, nommé *Matheus Curtius*, entre les mains duquel étant cru mort quelques jours après, on fit graver le portrait de ce moderne *Eſculape*, au bas duquel on mit ces mots : *Eccè Agnus Dei, Eccè qui tollit peccata mundi!*

Florentin Thiriet, célèbre Juriſconſulte Lorrain & Poëte très-ſatyrique, atteint & convaincu d'avoir fait des Vers atroces contre le frère de ſon Souverain, *Charles III*, Duc de Lorraine, & en conſéquence condamné à mort ; pendant qu'on le conduiſoit au ſupplice, faiſoit les vers ſuivans, qu'il écrivit au pied de la potence :

Cy gît un déloyal Poëte,
Qui pour avoir par trop écrit,
Au gibet paya de ſa tête
Les délires de ſon eſprit.

En rapportant ces Vers à *Charles III*, on admiroit le courage & la préſence d'eſprit du coupable, ſur-tout dans un moment auſſi critique : « S'il en eût eu » davantage, (répondit le Prince) & » qu'il m'eût fait remettre ces vers, » je n'aurois pu, probablement, lui » refuſer ſa grace. »

Léopold, Duc de Lorraine, ſollicité de permettre dans ſes Etats la circulation des billets de Banque, dont l'abus d'un ſyſtême ſenſé venoit d'infeſter la France, refuſoit d'y donner accès à cette eſpèce de contagion. *Law*, qui connoiſſoit les Princes, ſur-tout ceux qui n'étoient pas riches, croyant que l'argent feroit plus d'impreſſion ſur celui-ci, lui offrit dix millions, pourvu qu'il conſentît à ſa demande: «J'aime mes peuples, (répondit *Léopold*, toujours grand, lors même qu'il l'affectoit le moins) & » me croirois indigne d'eux, ſi je ſacri» fiois, ou leur fortune, ou leur bien» être, à mes intérêts particuliers. »

Mahuet, digne Miniſtre de ce Prince, lui repréſentoit que ſes Sujets le ruinoient: « Si mes Sujets me ruinent

(lui dit-il) « je ne m'en croirai que » plus riche, dès qu'ils ſeront heureux.

Belzac, en parlant de la ſciatique qui ſouvent le déſoloit, dit : « Je ſuis, » d'un côté, devenu ſi vaillant, que je » ne ferois pas un pas, duſſé-je être » pourſuivi d'une armée ; & de l'autre, » ſi glorieux, que quand le Pape même » me viendroit voir, je ne l'irois pas re- » conduire juſqu'à la porte. »

Platon, en raiſonnant ſur les idées, ſe ſervoit quelquefois de termes extraordinaires pour exprimer leur nature : comme de la *Tableté*, pour idée de la *Table*. Sur quoi *Diogène* lui dit un jour : « Je vois bien la *Table*, mais je ne vois » pas la *Tableté*. — « Je le crois, ré- » pondit *Platon* : tu as aſſez d'yeux » pour voir la *Table*, mais pas aſſez

» d'entendement pour comprendre la
» *Tableté.* ».

Les Juifs, dit un Anglais, Auteur de l'Hiſtoire de *Maroc*, payoient autrefois à ce Monarque un certain droit, de la manière ſuivante : Le grand Tréſorier leur aſſignoient un jour auquel ils lui portoient leur taxe, dans une place publique. Là, à meſure que chacun payoit, il recevoit pour quittance du Tréſorier ou de ſon Commis, un coup de bâton, ou un coup de pied au derrière, aux cris & aux huées de la populace.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, apprenant que le Pape projettoit de nommer au Cardinalat, *Jean Viſcher*, Evêque de *Rocheſter* : « Oui da ! (s'écria le cruel *Henri*, qui ſe défioit du Prélat)

» Vous verrez qu'il faudra que j'épar-
» gne au *Saint-Père* la dépenſe de ce
» Chapeau. » Il lui fit, effectivement, très-peu de tems après, trancher la tête.

L'Empereur *Charles-Quint* demandoit un jour au fameux Peintre *Michel-Ange*, quelle eſtime il faiſoit d'*Albert Durer*, ſavant dans la Peinture, la Gravure, & les Belles-Lettres : « Je
» l'eſtime au point, (lui répondit, avec vivacité, le Peintre) » que ſi je n'étois
» *Michel-Ange*, j'aimerois mieux être
» *Albert Durer*, que l'Empereur *Char-*
» *les-Quint.* » Et ce Monarque fut aſſez magnanime, ou aſſez politique, pour n'en point paroître offenſé.

PETITES ANECDOTES,

EN VERS,

PAR M. *D. L. P.*

LE LAQUAIS OBÉISSANT.

L'ANCIEN Chevalier de *Bouillon*,
Qui, chez l'*Anacréon* du Temple *,
Fêtant mieux *Bacchus* qu'*Apollon*,
Pour le premier prêchoit d'exemple;
A table, & n'ayant, par hasard,
Qu'un très-nouveau Laquais *Picard*,
Demande à boire; & d'une Aiguierre,
Picard lui verse un grand verre d'eau claire.

Jette-moi cette eau là? (lui dit, avec colère,
L'illustre & très-digne *Coteau* **,
Implacable ennemi de l'eau.)

* L'Abbé de *Chaulieu*.

** Membre d'une Société très-connoisseuse en vins, & dont *Saint-Evremond* parle beaucoup dans ses Ouvrages.

Faut-il le répéter ? . . Le Ruſtre eſt ſourd, je gage ! . .
Voyez l'air ébaubi de mon plat perſonnage ! . .
Jette-moi cette eau là, Butor, quand je le dis ?
— Puiſque vous l'ordonnez, Monſeigneur, j'obéis.
Et *Picard* la lui flaque à travers le viſage.

QUELLE FEMME !

Anecdote Belgique.

Concernant la jeune Comteſſe du G*** R***, *qui ayant été ſoupçonnée d'avoir tué, dans ſon lit, ſon vieux mari, d'un coup de piſtolet, avoit ſoutenu la queſtion ordinaire & extraordinaire, ſans rien avouer : ce qui l'avoit tirée d'affaire.*

A *Liſe*, encor dans ſon printems,
A *Vénus* même, en mignature,
Diſoit un de ſes vieux parens :

Avec cette frêle ſtructure,
Comment, maîtreſſe de vos ſens,
En déconcertant l'impoſture,
Pûtes-vous ſouffrir les tourmens
De la plus affreuſe torture ? . .
Ce prodige eſt preſque inouï !

— J'étois sûre que le mot *Oui*,
N'eût pas terminé mon ſupplice :

Tandis que, malgré la juſtice,
De l'échaffaud qui m'attendoit,
Un *Non*, très-conſtant, me ſauvoit.

LA POLITESSE FRANÇAISE.

DANS un combat, très-chaud, très-meurtrier,
Un Général, ayant porté défenſe,
Qu'aux furieux qui ravageoient la France,
Dans la déroute on fit aucun quartier;
Certain Anglais, ſous la lance ennemie
De ſon vainqueur, lui demandoit la vie.
J'en ſuis fâché! (dit l'autre) hormis cela,
Demandez moi tout ce qui vous plaira!

LE PRINCE RECONNOISSANT.

*DON SANCHE**, aux pieds d'un Pape, très-courtois,
Riche en *Pardons*, chiche en toute autre choſe;
Frappé des cris que pouſſoient mille voix,
A l'Interprête en demandoit la cauſe?

Il vous fait Roi d'*Egypte*, (lui dit-on.)

* Fils d'*Alphonſe le Sage*, Roi de *Caſtille*.

--- D'*Egypte?* moi!.. Je ſens, qu'un pareil don,
Où du Saint-Père éclate la puiſſance,
Exige tout de ma reconnoiſſance...

Dis lui, qu'au nom de la *Sainte-Hermandad* *,
Je le fais, moi, Calife de *Bagdad.*

SUR CORNEILLE ET RACINE.

QUOIQU'A titre bien différent,
Nuls n'ont montré plus de talent.
L'un au Goût uniſſant la Règle,
L'autre au génie obéiſſant:
Tous deux faits pour aller au grand,
L'un eſt un Cygne, & l'autre une Aigle.

HONNEUR
A QUI IL APPARTIENT.

QUOI! te voilà, maudit *René*,
Que je croyois mort & damné?
Diſoit un Cardinal indigne **,

---

* Il ſuffit d'avoir lu *Don Quichotte*, pour ſavoir ce qu'eſt, en Eſpagne, la *Sainte-Hermandad.*

** *Du B....*

A ſon Courtier le plus inſigne,
Et Courtier des plus inſolens,
Qu'il n'avoit vu depuis long-tems.

--- Monſeigneur a raiſon : j'arrive,
Tout chaud de l'infernale rive,
Pour recevoir ſes ordres. --- Ouais !..
Et comment diable as-tu pu faire,
Pour reparaître ſur la Terre ?
Eſt-ce encore un de tes ſecrets !

--- En arrivant à la Grand'ſalle,
Où ſe tient la Diette infernale,
Aviſant un ſiége vacant,
Je m'y campai... Sur quoi, *Satan*,
La griffe en l'air, m'envoya...paître,
En me diſant, d'un air taquin :
» Hors de cette place, Faquin !
» C'eſt celle qu'on chauffe à ton Maître,

LEÇON

LEÇON UTILE,

Anecdote Françaiſe.

LE Comte *M**** qui, dans ſa jeuneſſe, étoit livré à tous les plaiſirs & à tous les excès des jeunes gens de ſon âge, peu délicat ſur le choix de ſes amis, pourvu qu'ils penſaſſent comme lui. Après avoir paſſé la nuit dans un tripot du fauxbourg *Saint-Germain*, avec deux de ſes complaiſans, qui, comme lui, vers le point du jour, s'enretournoient, ce qu'on appelle, *à ſec*; aviſant, en traverſant le Pont-neuf, un vieux Chevalier de *Saint-Louis* dans la route oppoſée à la leur : *Parbleu!* (dit, en riant, le Marquis à ſes amis) » nous regrettions qu'avant de nous » quitter, il ne nous reſtât ſeulement

» pas de quoi bien déjeûner enſemble?
» Il me paſſe par la tête, qu'il ſeroit
» aſſez plaiſant de propoſer le cas à
» cette vieille Perruque, qui me ſemble
» très-propre à nous tirer d'embarras,
» en faiſant les frais de la fête ?

Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait : nos trois étourdis abordent le vieux militaire, que le Marquis harangue, & finit par preſſer de façon, que le bonhomme ſe laiſſe conduire par eux chez un fameux Traiteur de la rue *Dauphine*, où il eſt prié de commander le déjeûner, tel qu'il veut en avoir honneur.

Cela fait, on monte dans une chambre, ſur la cour, on demande grand feu, le meilleur vin, & prompt ſervice à la cuiſine.

Ces trois Meſſieurs, en ſe chauffant, & en goûtant le vin, s'égayoient aux dépens du pauvre *Amphytrion*, qu'ils accabloient, à l'envi, des brocards les plus piquans ; lorſque, ſe levant, tout-

à-coup, il pria très-humbiement le Marquis de vouloir bien l'entendre un inſtant en particulier?

Très-volontiers, mon Patriarche! lui dit l'autre, en ricanant & en le ſuivant juſques dans la cour.

Là, le bonhomme enfonçant ſon chapeau dans la tête, & mettant flamberge au vent : « Voyons, dit-il, mon » jeune Comte, ſi vous vous battez » d'auſſi bonne grace, que vous ſavez » rire aux dépens de la vieilleſſe?

Le Comte étoit brave, & le prouva. Mais le combat étoit à peine engagé, que le vieux *Reiſtre*, après l'avoir deſorienté & déſarmé : « Ceci ſuffit, (lui » dit-il) je crois en ſavoir plus que » vous; reſtons en là, car on m'attend » ailleurs, ſans quoi je ne ſerois pas » ſorti ſi matin... Suivez-moi, cepen- » dant, chez le Traiteur?... Monſieur » le Maître, (lui dit-il) régalez bien » ces Meſſieurs : je ne ſaurois être des

» leurs. Voici une épée, qui vous ré-
» pond de la dépenſe... Adieu, Mon-
» ſieur le Comte, (ajouta-t-il, d'un ton plus bas) » ſi vous avez quelques re-
» proches à me faire, vous me trouve-
» rez, tous les ſoirs, au Café de la
» Régence : demandez *Monſieur Chut.* »

P. S. Le Comte fut, dit-on, plus ſage que le Comte d'*Egmont* *, dont ce nom ſeul lui rappelloit l'hiſtoire; & but (même en plaiſantant), ce qu'il appelloit, avec raiſon, ſa ſottiſe.

---

* Voyez le Tome 3, page 122.

PARTICULARITÉS

SUR *PIRON*

ET SUR SON CARACTÈRE.

UN Aveugle, qui mandioit dans le paſſage des *Feuillans* qui mène au Tuilleries, dans l'eſpérance de ranimer en ſa faveur la charité du public, avoit affiché ſur ſa loge d'aſſez mauvais vers de ſa façon.

Un jour qu'il ſe plaignoit à quelques amis du peu que lui rapportoit ſa veine poétique : « Eh ! que ne t'adreſſes-tu à » M. *Piron ?* (lui dit l'autre) il paſſe » ici tous les jours : il eſt aveugle comme » toi, & probablement fait mieux des » vers.

L'Aveugle, profitant de l'avis, ſe fait

avertir du moment où paſſeroit *Piron*, & lui préſenta humblement ſa requête.

» Très-volontiers, Confrère, (lui dit l'Auteur *de la Métromanie*) j'y ferai de mon mieux, ſois en bien sûr.

Effectivement, *Piron*, au retour de ſa promenade, & en repaſſant vis-à-vis de l'Aveugle, lui remit les vers ſuivans :

Chrétiens, au nom du Tout-puiſſant,
Faites-moi l'aumône en paſſant ?
L'Aveugle qui vous la demande,
Ignore qui la lui fera :
Mais Dieu, qui voit tout, le ſaura ;
Il le priera qu'il vous la rende.

La ſingularité de l'aventure, jointe au mérite des vers, que chacun voulut lire, ne tarda pas à rendre le pauvre Aveugle heureux, au-delà de ſes eſpérances.

Le même Poëte étant un jour dans le cabinet de M. *Guidi*, père du Cenſeur-Royal d'aujourd'hui, les yeux fixés

ſur un *Chriſt expirant*, fit, à l'impromptu, les quatre vers ci-deſſous :

De ce dernier ſoupir, *Satan*, ſois effrayé !
C'eſt un dernier ſoupir qui ranime la Terre ;
Et le dernier coup de tonnerre,
Dont ton Empire eſt foudroyé.

Le Curé de *Saint-Sulpice*, touché de reconnoiſſance envers *Piron*, qui, dans une Ode, venoit de célébrer la ſuperbe Egliſe qu'élevoit ce célèbre Paſteur, crut ne pouvoir en mieux marquer ſa reconnoiſſance au Poëte, qu'en l'invitant à choiſir l'endroit qu'il lui plairoit deſtiner à ſa ſépulture. Sur quoi *Piron*, ſenſible à ſon tour, à cette ſingulière politeſſe : *Ah, Monſieur !* (lui dit-il) *ſouffrez, de grace, que je ne me décide ſur ce choix, que lorſque j'aurai fait votre Epitaphe ?*

Ceux qui ont vécu avec lui, ont

remarqué, ou dû remarquer, qu'à l'imagination auſſi vive que féconde en ſaillie, à la gaîté la plus franche, à l'eſprit le plus fin & par fois le plus cauſtique, il joignoit l'ingénuité & la ſimplicité d'un enfant, un cœur honnête, & la meilleure âme dont jamais Auteur ait été doué. Auſſi, dans la plupart des ſociétés, où la joie le ſuivoit toujours, l'appelloit-on *Bimbin*, ſobriquet qui ne ſe donne qu'aux enfans, & qui contraſtoit plaiſamment avec ſa taille, de cinq pieds, ſept à huit pouces.

LA VIEILLE JOUEUSE,

Anecdote Françaiſe.

APRES avoir épuiſé tous les goûts,
Sans compter la galanterie,
Liſe *, ſur la fin de ſa vie,
Jouant envers & contre tous;
Après une groſſe partie,
Fait appeller Dame *Aliſon*,
D'Iſraëlite nation,
Et très-digne de ſa patrie.

J'ai, cette nuit, perdu mon argent;
(Dit-elle) & grace à mon *guignon* conſtant,
Deux cens *louis*, ſur ma parole.
Pour prévenir toute excuſe frivole;
Prens cet Ecrain ?... quelque ſoit l'intérêt,
(Je te connois honnête & ſage)

* *La Marquiſe de* Vif***, *dont le mari étoit Colonel de* Dragons, *& qui jouoit très-gros jeu, ſurtout à* Montpellier, *chez M. le Maréchal de* Richelieu, *alors Gouverneur de la province : femme aimable, de beaucoup d'eſprit, & qui ne déſavouoit pas le mot qui a fourni matière à cette Anecdote.*

Tu pourras l'emporter pour gage,
Pourvu qu'avant minuit, notre lingot ſoit prêt.

--- Ma chère Dame! --- Quoi, cruelle!
Pourrois-tu refuſer? --- Non; connoiſſez mon zèle:
Mais oſerois-je? --- Parle? --- Avec tant de raiſon,
Pouvez-vous? --- Point d'avis... Apprens, chère *Aliſon*,
Que conſtamment fidelle,
A ma dernière & ſeule paſſion,
Tout ce que je crains, c'eſt... --- Qu'on ne vous trompe?
--- Non.
Apprens, quoique cela t'étonne,
Que je crains ſeulement... Qu'elle ne m'abandonne!

ANECDOTE

CONCERNANT *D'GARRICK*,

Célèbre Comédien Anglais.

GARRICK, étant à Paris, il y a environ vingt ans, avec ſa charmante épouſe *, venoit aſſez régulièrement tous les matins, paſſer une heure avec l'Editeur, qui, dès long-tems auparavant, étoit en liaiſon aſſez intime avec lui. L'Editeur étoit alors bréveté du *Mercure de France*, & *Garrick*, qui ſouvent le trouvoit occupé de cette ingratte beſogne, lui en témoignoit quelquefois de l'humeur.

Un jour que *Garrick*, le trouvant

* Elle étoit généralement regardée comme l'une des plus belles femmes d'Angleterre, & n'en étoit pas moins attachée à ſon mari.

occupé à corriger ce qu'on appelle, en ſtyle d'Imprimerie, *des épreuves :* quelle peſte d'occupation, (s'écria-t-il) pour un quelqu'un qui pourroit bien mieux faire ! . . Pardonnez, mon ami ! Mais j'en ſuis d'autant plus piqué, que j'avois quelque choſe qui m'intéreſſe, à vous communiquer.

— J'en ſuis déſolé, mon cher *Garrick*. Mais, voyez vous-même. . . Vous ſavez que le *Mercure* a, ce mois-ci, deux Volumes ? Et voici deux *épreuves* qu'attend *Jorry*, & qui ne ſouffrent de ma part, aucune eſpèce de retardement. — Je le ſens : mais n'en enrage pas moins, tant pour vous-même, que pour moi.

Mais (reprit-il, avec cette aimable vivacité, qui lui étoit ſi naturelle) tandis que vous corrigez l'une, ne pourrois-je pas lire, & peut-être corriger l'autre ? car, quoique Anglais, j'en ſais, je crois aſſez pour vous indiquer les fautes prin-

cipales, & peut-être abréger votre corvée? — Très-volontiers, mon ami: j'en ſerai d'autant plutôt à vos ordres.

Tandis que l'Editeur procédoit à la correction de ſon *épreuve*, il jette, en tapinois, un coup-d'œil ſur *Garrick*; qui, tout-à-coup, laiſſant échapper un mouvement de ſurpriſe, s'écrie, en changeant de viſage: Parbleu! mon cher Monſieur, rien n'eſt plus ſingulier, ni plus étonnant, que ceci! — De quoi donc s'agit-il? — De quoi? cette Chanſon, qui ſe trouve ici, traduite en vers Français; & qui plus eſt, ſignée de vous, en qualité d'Auteur? — Pourquoi donc pas, puiſque c'eſt mon Ouvrage? — Votre Ouvrage? — Sans doute; & depuis, tout au moins, dix ans... Non pas que j'en faſſe grand cas: mais la diſette de nouveautés ſupportables, où je me trouve aujourd'hui, me force d'avoir recours à mon vieux Porte-feuille, que voici; & d'où j'ai tiré cette

Chanſon, qui vous ſurprend ſi fort. — Ce n'eſt qu'une Traduction, mon cher ami, je vous le jure ! Il y a plus de douze ans que cette Chanſon eſt connue, comme de moi, en Angleterre. Et je le prouve...Ecoutez ?..

Garrick, alors, la chante, en Anglais, & dit : — Eh bien, que répondez-vous à ceci ? — Que la mienne eſt, à peu près, de même date ; que j'en produirois, s'il le falloit, plus d'un témoin, que vous ne pourriez récuſer. Que ſi le fait n'étoit pas auſſi conſtant, votre amitié m'eſt trop chère, pour que je puſſe balancer un inſtant à vous ſacrifier cette *misère*. — Vous m'étonnez, en vérité, Monſieur, plus que je ne le fus jamais ! — Je le conçois ſans doute : mais ces ſortes d'évènemens, (quelques ſinguliers qu'ils ſoient) ne ſont-ils pas plus d'une fois arrivés ? La première ſtance de la Tragédie de *Polieucte*, par exemple : *Source délicieuſe, en misères fécondes*, &c.

n'a-t-elle pas été révendiquée par *Godeau*, ſur le *Grand Corneille ?* — A la bonne-heure !.. mais je n'ai pas moins fait cette Chanſon, je vous le jure ; elle eſt connue comme de moi ; & ſi la vôtre va paroître imprimée, ſur-tout dans un ouvrage auſſi généralement répandu que *le Mercure* ; jugez de ce que les Anglais, ſur-tout de ce que mes ennemis vont en dire ! & quel champ vous leur ouvrez pour m'accabler de ridicule ! — Eh bien, mon cher *Garrick*, ce ſacrifice eſt pour moi léger, ſur-tout dès qu'il s'agit de prévenir de mauvaiſes plaiſanteries, faites pour troubler votre repos.... Mais comment faire, en ce cas-ci ? L'Imprimeur me preſſe : il faut que le public ſoit ſervi, à jour nommé : voici une feuille d'impreſſion à refaire ; une autre Chanſon à ſubſtituer à celle-ci ; des frais, qu'a droit d'exiger l'Imprimeur ? — Puiſque vous deſirez m'obliger ſi ſenſiblement, tout

cela n'eſt rien, mon cher ami : vous trouverez aiſément, dans ce même Porte-feuille, une autre Chanſon. Quant à la feuille à réimprimer ; ordonnez qu'on y travaille jour & nuit, pour que votre *Mercure* ne ſouffre aucun retardement : j'offre, de tout mon cœur, d'en faire tous les frais. Ne me refuſez pas, je vous prie ! — Le pourrois-je, mon cher *Garrick* ?.. Ce qui me fâche cependant, c'eſt que ces frais..... — Eh, fi donc, mon ami !.. D'ailleurs, à quoi cela peut-il aller ? à trois ou quatre louis d'or ?.. Les voilà ; (s'écria-t-il, d'un air joyeux, en les mettant ſur un coin de mon ſecrétaire) je n'en donnai jamais de plus grand cœur !

A ces mots, *Garrick*, jettant les yeux ſur ma pendule, & ſans vouloir m'entendre davantage. — Adieu ; (dit-il) il eſt deux heures & demie ; on m'attend à dîner chez M. le Baron d'*Holbac* ; arrangez tout cela de votre mieux,

& recevez tous les remercîmens de l'amitié.

Quelques jours après, ſous prétexte d'une gageure qu'il avoit gagnée, l'Editeur ayant invité *Garrick*, ſa femme, *Crébillon* fils, *Marivaux* & *Moncrif*, à manger des huîtres vertes & un chapon au gros ſel; & dans la bonne & franche gaîté qu'excitoit ce petit régal, preſſé de dire quel étoit le ſujet de la gageure, ainſi que la perſonne qui l'avoit perdue. Le ſujet de la gageure (leur dit-il) étoit une Chanſon, conteſtée entre celui qui s'en diſoit l'Auteur & moi; le perdant, c'eſt... — Qui? (s'écria *Garrick.*) — Vous-même.

Qu'on juge de l'effet que produiſit ſur lui l'explication de cette petite *Niche*, que lui devoit depuis long-tems l'Editeur! (car *Garrick* en faiſoit quelquefois d'aſſez plaiſantes.) On rit beaucoup, & *Garrick* finit par en rire auſſi. Voilà pourtant (lui dit enfin l'Editeur)

deux beaux louis qui vous reviennent : le reſte ſuffira pour boire à la ſanté du véritable *Amphytrion*.

Voici cette Chanſon, qui n'étoit en effet qu'une Traduction libre de celle de *Garrick*, & que l'Editeur n'avoit fait imprimer dans une fauſſe *épreuve* du *Mercure*, que pour l'inquiéter, & l'amener au point où il déſiroit le conduire :

L'ÉCOLE DES FEMMES

VOUS, qui malgré vos agrémens,
Dans vos maris ne trouvez plus d'amans ;
Sans en rougir, daignez entendre
Le vrai ſecret de vous les rendre.

Roſes & Lys peuvent charmer,
Tendres regards tous les cœurs enflammer.
Mais Roſes & Lys ſe flétriſſent :
De même, Amour & ſoins finiſſent !

Si vous doutez de votre époux ;
Sans l'irriter, ſouffrez, contraignez-vous :

Car aux yeux du plus infidelle,
Femme eſtimable eſt toujours belle.

Quand la Guitarre, ſous vos doigts,
Rend plus touchans vos yeux & votre voix :
C'eſt qu'un cœur tendre & qui veut plaire,
Fait toujours bien ce qu'il veut faire.

Quand ce déſir vous inſpiroit,
Belle *Zyrphé*, tout pour vous ſoupiroit !..
Si cette ardeur eſt moins extrême,
Belle *Zyrphé* n'eſt plus la même.

Iſmène appelle ſon Serein :
L'oiſeau s'élance & plane ſur ſon ſein.
Docile à la voix qui l'appelle,
L'oiſeau ſait-il qu'*Iſmène* eſt belle?

Non : le charme de la douceur,
Du plus farouche apprivoiſe le cœur.
Femme, qui ſait en faire uſage,
Eſt Reine, au ſein de l'eſclavage.

Si votre cœur eſt ſoucieux,
Que la gaîté brille au moins dans vos yeux :

L'Amour naît & croît ſur les traces
Des ſentimens unis aux Grâces.

C'eſt ainſi qu'à très-peu de frais,
Pour votre époux revivront vos attraits :
L'Hymen, ainſi, verra, ſans peine,
L'Amour content, dorer ſa chaîne.

N. B. Pour d'autres particularités concernant *Garrick*, conſultez le Recueil d'Epitaphes de l'Editeur, déja cité.

Extrait de la Relation de ſa Pompe funèbre.

Ce célèbre Auteur fut inhumé dans l'Abbaye Royale de *Weſtminſter*, ſépulture des Rois d'Angleterre, & où les cendres des Héros & des hommes diſtingués par leur mérite, repoſent à côté de leurs illuſtres Souverains. Il fut enterré à deux pieds de diſtance du monument de *Shakeſpeare*, & fut accompagné au tombeau par les plus grands

Seigneurs de l'Angleterre, par les perſonnes les plus célèbres dans les Arts, les Sciences & la Littérature, par une foule d'amis & d'admirateurs, par les Députés des deux Théâtres, & les Adminiſtrateurs du fond deſtiné au ſoulagement des Acteurs indigens, ou valétudinaires : inſtitution due à cet eſtimable Citoyen.

Dès que le monde fut aſſemblé dans la maiſon du défunt, on mit le corps dans le Corbillard, & l'on ſe rendit, le premier février 1779, à *Weſtminſter*, dans l'ordre ſuivant :

Quatre Porteurs, avec des bâtons blancs à la main.

Un Porteur du ciel de lit de parade.

Six Pages.

Le Corbillard, attelé de ſix chevaux.

Six Pages.

Six hommes, à cheval, en grand deuil.

Le Porte-pavillon, aux armoiries du

défunt, à cheval, & de chaque côté un Aſſiſtant.

Six Ecuyers, à cheval, & couverts de manteaux noirs.

La cote-d'armes, le caſque, le cimier, & le manteau de Chevalier *.

Un caroſſe de parade, attelé de ſix chevaux.

Un autre, *idem*, où étoient quatre Prêtres du Clergé Anglican.

Cinq caroſſes, *idem*, occupés par les Seigneurs deſtinés à porter les coins du drap mortuaire : c'eſt-à-dire, le Duc de *Dévonshire*, les Lords *Cambden*, *Spenſer*, *d'Oſſony*, *Palmenſton*, *&c.*

Vingt-ſix caroſſes, attelés de ſix chevaux, dans leſquels étoit un très-grand nombre de perſonnes de la première qualité, ou célèbres en tous genres,

* Il deſcendoit de la Maiſon de *la Garrigue*, en Normandie. Ce qui a été reconnu par M. le Chevalier de *la Garrigue*, Maréchal de Camp, chez l'Editeur, au dernier voyage que *Garrick* fit à Paris, en 1765.

parens, amis, Médecins, Directeurs des Théâtres de Londres, principaux Acteurs.

En tout, ſoixante-dix voitures, avec les Cochers & Laquais, en noir, gands, crêpes, &c.

Le convoi arrivé à l'Abbaye, le Doyen, à la tête du Chapitre, vint recevoir le corps à la porte de l'Egliſe. L'Evêque de *Rocheſter* officia, & rendit, avec la plus grande pompe, les derniers devoirs au *Roſcius* de l'Angleterre.

Le cercueil étoit couvert de velours cramoiſi, garni de cloux de vermeil, les armes du défunt étoient gravées ſur des plaques de même métal, avec l'année de ſa naiſſance & celle de ſa mort; ſur celles qui couvroient les pieds, étoit gravée la légende ſuivante: *Reſurgam* *.

---

* Je reſſuſciterai.

N. B. *Garrick* avoit quitté le Théâtre, le 11 juin 1776, après avoir joué le rôle de *Félix*, dans la Comédie *The Wonder* **. Il avoit alors ſoixante ans, & n'en avoit pas trente ſur la ſcène.

Au moment où la Pièce, où il venoit d'être très-applaudi, finiſſoit, il fit ſuſpendre le rideau que l'on baiſſoit, & s'avançant triſtement ſur l'avant-ſcène, il ſe diſpoſoit à parler ; lorſque, fondant tout-à-coup en larmes, il ne put proférer un ſeul mot. La ſurpriſe, jointe à la crainte que produiſoit cet évènement dans l'aſſemblée, qui ne ſavoit comment l'interpréter, ayant donné à *Garrick* le tems de ſe remettre : « Meſſieurs & Dames, (dit-il) il eſt » d'uſage de vous remercier, à la clô- » ture du Théâtre, par un Epilogue

** Ou *La Choſe étonnante*. M. d'*Hèle* l'a ingénieuement arrangée pour le Théâtre Italien, à Paris, ſous le titre de l'*Amant jaloux*.

» en

» en vers ; mais je n'ai pas eu la force » de le compoſer, & j'aurois encore » moins celle de le réciter aujourd'hui. » Ce moment-ci, daignez m'en croire, » eſt trop cruel pour moi : c'eſt celui » d'une ſéparation éternelle, avec ceux » qui m'ont honoré, pendant tant » d'années, de leurs bontés ! Et dans » quel lieu faut-il que je leur en témoigne » ma vive reconnoiſſance ? Sur ce même » Théâtre, où j'ai joui ſi long-tems?.. (ici les ſanglots ſemblèrent l'étouffer ; & l'aſſemblée attendrie, mêla ſes larmes aux ſiennes.) Il fit pourtant un dernier effort, pour ajouter, d'une voix qu'oppreſſoit la douleur : « Le ſouvenir de » vos bontés ne ſortira jamais d'ici ! (en mettant la main ſur ſon cœur) & en ſe retirant dans un état de foibleſſe & d'accablement qui fit tout craindre pour ſa vie.

Après cette ſcène, auſſi triſte que pathétique, un morne ſilence régna

ſur toute l'aſſemblée pendant quelques minutes ; & chacun ſortit enfin, en déplorant une perte, univerſellement regardée comme irréparable.

LETTRE
DE M. FRANKLIN
A MADAME BRILLON,
Traduite de l'Anglais.

AVERTISSEMENT.

MADAME BRILLON réunit aux qualités du cœur & de l'eſprit des talens diſtingués pour la muſique ; elle demeure à Paſſy, près Paris, où elle étoit en ſociété avec M. *Francklin*. Ils avoient, dans l'été de 1778, paſſé une journée enſemble au *Moulin-Joly* *, où, ce même jour, voltigeoit ſur la rivière un eſſaim de ces petites mouches que l'on nomme Ephémères, & que le peuple

* Maiſon de Campagne de M. *Watelet*, de l'Académie Françaiſe.

appelle de la *Manne*. M. *Francklin* les examina avec attention, & il envoya quelques jours après à Madame *Brillon* la Lettre, dont voici la Traduction :

VOUS pouvez, Madame, vous rappeller que, lorſque nous paſsâmes dernièrement cette heureuſe journée dans les jardins délicieux du *Moulin-Joly*, avec la Société aimable qui l'habite, je m'arrêtai dans une des promenades que nous fîmes, & que je laiſſai la compagnie la continuer ſans moi.

On nous avoit montré un nombre infini de cadavres d'une petite eſpèce de mouches que l'on nomme Ephémères, dont on nous dit que toutes les générations ſucceſſives étoient créées & mortes dans le même jour. Il m'arriva d'en remarquer ſur une feuille, une compagnie vivante, qui faiſoit la converſation.

Vous ſavez que j'entends tous les langages des eſpèces inférieures à la nôtre. Ma trop grande application à leur étude, eſt peut-être la meilleure excuſe que je puiſſe donner du peu de progrès que j'ai fait dans votre langue charmante.

La curioſité me fit écouter les propos de ces petites créatures ; mais la *vivacité* propre à leur *nation*, les faiſant parler trois ou quatre à la fois, je ne pus tirer preſque rien de leur diſcours. Je compris cependant, par quelques expreſſions interrompues que je ſaiſiſſois de tems en tems, qu'ils diſputoient avec chaleur ſur le mérite de deux Muſiciens étrangers, l'un un *Couſin*, & l'autre un *Bourdon* : & qu'ils paſſoient leur tems dans ces débats avec l'air de ſonger auſſi peu à la briéveté de la vie, que s'ils en euſſent été aſſurés pour un mois. Heureux peuple, me dis-je ! vous vivez certainement ſous un gouvernement ſage, équitable & modéré, puiſqu'au-

cun grief public n'excite vos plaintes, & que vous n'avez de ſujet de conteſtation, que la perfection ou l'imperfection d'une *Muſique étrangère !*

Je les quittai pour me tourner vers un vieillard à cheveux blancs qui, ſeul ſur une autre feuille, ſe parloit à lui-même. Son ſoliloque m'amuſa ; je l'ai écrit, dans l'eſpérance qu'il amuſera de même celle à qui je dois le plus ſenſible de tous les amuſemens, celui des charmes de la ſociété & de l'harmonie divine de ſes concerts.

C'étoit, diſoit-il, l'opinion des Savans Philoſophes de notre race, qui ont vécu & fleuri avant notre âge, que ce vaſte monde * ne pouvoit pas lui-même ſubſiſter pendant plus de dix-huit heures ; & je penſe que ſon opinion n'étoit pas ſans fondement, puiſque, par le mouvement apparent du grand luminaire

* Le *Moulin-Joly.*

qui donne la vie à toute la nation, & qui de mon tems a, d'une manière ſenſible, conſidérablement décliné vers l'océan * qui borne cette terre, il faut qu'il termine ſon cours à cette époque, s'éteigne dans les eaux qui nous environnent, & livre le monde entier à des glaces & des ténèbres qui amèneront néceſſairement une mort & une deſtruction univerſelles. J'ai vécu ſept heures dans ces dix-huit ; c'eſt un grand âge ! ce n'eſt pas moins de quatre cent-vingt minutes. Combien peu d'entre nous parviennent auſſi loin ! J'ai vu des générations naître, fleurir, & diſparoître. Mes amis préſens ſont les enfans & les petits enfans des amis de ma jeuneſſe, qui, hélas ! ne ſont plus, & je dois bientôt les ſuivre : car, par le cours de la nature, je ne puis m'attendre, quoiqu'en bonne ſanté, à vivre encore plus

* La rivière de Seine.

de ſept à huit minutes. Que me ſervent à préſent tous mes travaux, toutes mes fatigues, pour faire, ſur une feuille, une proviſion de roſée douce que je ne puis vivre aſſez pour conſommer ? Que me ſervent les débats politiques dans leſquels je me ſuis engagé pour l'avantage de mes compatriotes, habitans de ce buiſſon, ou mes recherches philoſophiques, conſacrées au bien de notre eſpèce en général ? En politique, que peuvent les loix ſans les mœurs * ? Le cours des minutes rendra la génération préſente auſſi corrompue que celle des autres buiſſons plus anciens, par conſéquent auſſi malheureux : & en Philoſophie, que nos progrès ſont lents ! Hélas ! l'Art eſt long, & la vie eſt courte **. Mes amis voudroient me conſoler par l'idée d'un nom qu'ils diſent que je laiſſerai

* *Quid leges ſine moribus ?* Hor.

** *Hypocrate.*

après moi; ils diſent que j'ai aſſez vécu pour la gloire & la nature : mais que ſera la renommée, pour un Ephemère qui n'exiſtera plus ! L'Hiſtoire, que deviendra-t-elle, lorſqu'à la dix-huitième heure, le monde lui-même tout entier ſera arrivée à ſa fin, pour n'être plus qu'un amas de ruines ?...

Pour moi, après tant de recherches actives, il ne me reſte de biens réels que la ſatisfaction d'avoir paſſé ma vie dans l'intention d'être utile, la converſation aimable d'un petit nombre de bonnes Dames éphémères, & de tems en tems le doux ſourire & quelques accords de Madame *Brillon*.

ANECDOTE HISTORIQUE,

CONCERNANT

LE COMTE DE *GRAMONT.*

PAR M. *D. L. P.*

Ce fameux Comte de *Gramont*,
Tant chanté par *Saint-Evremont*,
Célèbre en France, en Angleterre,
Et par tout où perça ſon nom,
En Amour, au jeu, même en guerre,
N'étoit qu'un aimable fripon,
Et qu'en aucune occaſion,
Le ſcrupule ne gêna guère.

Ce Comte étant un jour admis,
Par ſon féal *Mata*, dans un tripot honnête,
Ou ſoit-diſant, ainſi qu'en un pays
D'aiſée & galante conquête,
Comme peut-être encore il s'en trouve à Paris,
De l'aventure auguroit tout le prix.

Eſpoir trompeur!.. Dès ſon entrée,
N'aviſant dans cette aſſemblée,

Qu'objets aſſez indifférens,
Pour ne pas l'amuſer long-tems,
Déja de ſa viſite il plaignoit la durée;
Quand la Dame du lieu, par *Mata* protégée,
Et par lui d'avance informée,
Que parmi les goûts dominans
Chez le Comte, le jeu n'étoit pas des moins grands,
Par l'offre d'un Brélan ſut dérider notre homme;
Qui, pour remplir certaine ſomme,
Que le ſoir même il avoit à payer,
Ne ſe fit pas long-tems prier.

La partie avançoit, quant, ſur un coup unique,
Vient à paſſer le V...
Pour quelqu'un, jouant plus gros jeu,
Et qui dans ce moment critique,
Probablement en doutoit peu!

En un clin d'œil, toute la clique,
Huguenot, Payen, Catholique,
Tous plus ou moins croyant en Dieu,
Par devoir ou par Politique,
Vole à la fenêtre, au grand trot.

Moins curieux, ou moins dévot,
Le Comte, un genou ſur ſa chaiſe,

Ce Seigneur, qni, dans les dernières années de ſa vie, cachoit ſoigneuſement ſon âge, étant un jour au dîner de *Louis XIV*; ce Monarque demanda à l'Evêque *de Senlis*, qui étoit auſſi fort vieux, quel âge pouvoit avoir le Comte de *Gramont?* Sur qnoi, répondit le Prélat: » J'ai quatre-vingt trois ans. Le Comte en a du moins autant, car nous avons fait nos études enſemble ». — « M. *de Senlis* ſe trompe, Sire, (s'écria le Comte); ni lui, ni moi, » n'avons jamais étudié. »

Le même Comte, trouvant un jour deux de ſes Valets, qui ſe battoient l'épée à la main, voulut ſi abſolument en ſavoir la cauſe, que l'un des deux lui avoua, qu'ils lui avoient volé cinq louis d'or, & que la querelle venoit de ce que ſon camarade, vouloit en avoir trois. « Tenez, dit-il, (en en tirant un autre de ſa poche); « vous êtes de

» grands marauds, de vous égorger » ainſi, pour un louis. ! »

Il fut un jour fort ſurpris de ce qu'un Officier Gaſcon lui rapportoit cent piſtoles, qu'il lui avoit prêtées. Quelque tems après, le même Officier étant venu lui demander la même grace : » Nenni, Monſieur, lui dit le Comte, » on ne me trompe pas deux fois. »

Il mourut, en 1707, à l'âge de quatre-vingt-ſix ans.

Voici l'Epitaphe qui lui fut faite alors :

PASSANT, tu vois ici le Comte de *Gramont*.
Ce héros éternel du vieux *Saint-Evrémond*,
Suivit *Condé* toute ſa vie,
Et courut les mêmes haſards,
Qu'il couroit dans les champs de *Mars* :
Du plus vaillant il doit faire l'envie.

Veux tu des talens pour la Cour?
Ils égalent ceux de la guerre.
Faut-il du mérite en Amour?
Qui fut plus galant ſur la Terre?

Railleur ſans être médiſant ;
Plaire, ſans faire le plaiſant ;
Garder toujours ſon caractère :
Vieillard, époux, galant, & père,
C'eſt le mérite du héros,
Que je te peins en peu de mots.

Il peut revenir un *Turenne*,
Il peut revenir un *Condé* :
Un Comte de *Gramont*, eſt envain demandé ;
La Nature auroit trop de peine.

Anonyme.

LE GÉNÉREUX CARDINAL,

Anecdote Italienne.

UNE veuve, peu riche, après avoir entendu célébrer la générosité du Cardinal *Farnèſe*, ſe préſenta, un jour, à ſon audience, accompagnée de ſa fille, jeune beauté, de dix-ſept ans au plus. Le Prélat qui, à travers la foule des ſupplians, diſtingua l'air honnête de ces deux femmes, & ſur-tout les grâces ingénues de la jeune perſonne, s'approcha d'elles, & d'un ton fait pour les encourager, leur demanda ce qu'elles exigeoient de lui ?

La mère, avec confuſion, lui dit, très-bas : que des malheurs accumulés & trop longs pour lui être racontés, venoient de la réduire au point de ſe

voir dans le cas d'être chaſſée d'un médiocre logement qu'elle occupoit dans un fauxbourg avec ſa fille ; à moins qu'elle ne fermât les yeux ſur les deſirs que cette jeune perſonne avoit inſpirés à leur hôte ; & que moyennant cinq *ſequins*, Son Eminence pourroit rendre à toutes deux la vie & l'honneur.

Touché de la vertu naïve de la mère & du maintien modeſte de la fille, le Cardinal écrit, ſur le champ, un billet, qu'il dit à la première de porter à ſon Intendant ; & les exhorte l'une & l'autre à conſerver des ſentimens, qui leur aſſuroient, pour l'avenir, toute ſa bienveillance.

La pauvre mère, au comble de la joie, après lui avoir exprimé de ſon mieux, toute ſa reconnoiſſance, ſe hâte de porter à l'Intendant le billet qu'elle avoit reçu. Sur quoi celui-ci, après lui

avoir compté cinquante *ſequins*, renferme la cédule dans un carton.

Vous vous trompez, Monſieur? lui dit cette femme, à la vue de tout cet argent... Il ne me faut que cinq *ſequins*: je n'en ai pas demandé davantage à Monſeigneur.

— Voyez, Madame ? le billet en porte cinquante. — En ce cas, Monſieur, Son Eminence s'eſt trompée. — Nenni, Madame; je connois trop mon maître. Emportez votre argent : je ne veux pas riſquer de lui déplaire.

Pour terminer cette altercation, l'on convint de s'en rapporter à la déciſion du Cardinal; qui, en reprenant & déchirant le billet, en fit un autre de cinq cens *ſequins*.

Vous avez tous les deux raiſon, (leur dit-il) je m'étois, en effet, trompé : ceci me le prouve, & j'en remercie Madame. Allez, digne mère (ajouta-t-

il) ; allez payer & quitter, au plutôt, votre hôte ; ſatisfaites vos autres créanciers (car on en a toujours !) & du ſurplus, mariez convenablement votre fille.

LETTRE DE M. *DE C****.

A *S.-ÉVRÊMONT*,

Sur la mort de la Ducheſſe de Mazarin*.

JE prends trop de plaiſir, Monſieur, au commerce que j'ai avec vous, par vos Ouvrages, pour ne pas m'intéreſſer à votre peine.

Vous venez de perdre Madame la Ducheſſe *de Mazarin*; vous aviez de la ſenſibilité pour ſes attraits, & de l'admiration pour ſon eſprit : vous l'avez dit trop de fois, pour n'en être pas cru. Tout le monde en eſt même ſi perſuadé, que perſonne ne parle ici de ſa mort, ſans parler de votre douleur : les regrets qu'on lui donne, ſont inſéparables

* Cette Lettre, dont on ignore l'Auteur, eſt tirée du portefeuille d'un homme de goût, mort il y a environ 20 ans.

de ceux que l'on ne ſauroit vous refuſer.

En nous faiſant reſſentir ſa perte, par la manière dont vous peignez les qualités qui brilloient en elle, & dont vous étiez ſi charmé, vous nous faites reſſentir votre affliction ; & l'on eſt également touché pour elle & pour vous. Vous aviez pour ſa perſonne un attachement d'eſtime & de paſſion. Ainſi votre douleur intéreſſe d'autant plus, qu'elle eſt dans le cœur & dans l'eſprit ; & que vous ne ſauriez guère emprunter le ſecours de la Raiſon pour ſurmonter les mouvemens de la Nature.

Songez pourtant, de grace, Monſieur, que la perte que vous venez de faire, eſt irréparable ; & que dans le cas où il n'y a point de parti à prendre que celui de ſe conſoler, ou de pleurer toujours, on doit faire un eſſai de ſa fermeté plutôt que de ſuccomber à ſa foibleſſe. Il faut que l'impoſſibilité du remède, nous force à nous mettre au-

deſſus du mal ; & nous en former un, qui nous ſerve, s'il le peut, à nous guérir.

Hortenſe eſt deſcendue au ſéjour du Trépas ;
Tu ne verras plus ſes appas.
Pour fléchir la rigueur du Sort qui l'a ravie,
Tu tenterois un vain effort :
On paſſe tous les jours de la vie à la mort,
Nul Mortel ne revient de la mort à la vie.

Le Sort qui l'a ſoumiſe à ſes barbares loix,
Prouve que la Beauté ne rend point immortelle :
Tu ne ſaurois louer en elle,
Que ce qu'elle fut autrefois.

Celle que tu voyois ſans ceſſe ;
Celle, qu'au gré de ta tendreſſe,
Tu ne voyois jamais aſſez ;
Celle dont les appas, avec tant de nobleſſe,
Dans tes Ecrits ſont retracés,
N'a plus cet air aimable, engageant vif & tendre,
Qui força ton cœur à ſe rendre :
Ceſſe de la vanter, tu ne peux plus la voir.
Hortenſe enfin n'eſt plus qu'une funeſte cendre,
Que tes pleurs & tes cris ne ſauroient émouvoir.

Pour tenter des ſecours que l'Amour-propre inſpire,
Tu parcours vainement d'un regard curieux,
Tout ce qui plaît à d'autres yeux :
La Terre n'a plus rien qui te puiſſe ſuffire,
Hortenſe te manque en tous lieux !

Rien ſans doute ne nous eſt plus ſenſible, que de perdre ce qui nous eſt cher. Si ce n'eſt pas tout-à-fait ceſſer de vivre, c'eſt en quelque ſorte mourir !... Mais rien n'eſt plus vain que de s'attacher, aveuglément, à ce que nous ſavons être périſſable. Nous n'aimons rien, nous n'enviſageons rien au-delà : vous venez d'en faire la triſte épreuve ; tous les hommes la font comme vous ; & perſonne ne ſe corrige.

Tu vois, par ce triſte revers,
Que tout paſſe dans l'Univers !
Celle que tu trouvois ſi charmante & ſi belle,
A ſubi cette loi cruelle.
C'eſt pour toi, je l'avoue, un triſte ſouvenir !..
Mais après le trépas il eſt un avenir
Et tu peux eſpérer de revivre avec elle.

Envain pour faire l'Eſprit fort,
On veut que tout périſſe en nous après la mort.
Pour ſe déſabuſer d'une erreur ſi groſſière,
On n'a qu'à lire tes Ecrits...
Peut-on penſer que la Matière,
Inſpire tout ce que tu dis?

Le Corps n'a que le ſeul uſage
Des ſens qu'il reçut en partage:
Il s'ignore lui-même; il ne peut s'éclairer:
Il ne ſait ce que c'eſt de craindre & d'eſpérer.
L'Ame eſt une immortelle eſſence,
Qui conçoit, qui doute, qui penſe,
Qui juge, qui contemple, & qui ſait écarter
L'Erreur des Vérités où l'on doit ſe ſoumettre.
Il n'eſt rien de caché que l'Eſprit ne pénètre:
Heureux! ſi comme il voit ſans en pouvoir douter,
L'Impoſture & le Vice attachés à ſon être,
Il ne cherchoit à les connoître,
Qu'afin de les mieux éviter!

L'Ame, en quittant le Corps à notre heure dernière,
Vole au ſéjour de la Lumière;
Et ſitôt que le Corps ceſſe d'être animé,
Il retourne dans la pouſſière,
Dont la main de Dieu l'a formé.

Enfin, quoique *Epicure* avance,
L'Ame ne périt point dans le ſéjour des morts;
Et ce tombeau de ton *Hortenſe*,
En cache ſeulement le Corps.

Votre Héros, M. le Comte *de Grammont*, qui s'intéreſſe à votre repos, comme vous vous intéreſſez à ſa gloire, ſeroit d'avis que vous vous éloignaſſiez des lieux où vous êtes, qui rappellent ſans ceſſe à votre eſprit l'image de Madame *de Mazarin*, & qui, dès-là, ne ſont plus propres qu'à nourrir votre douleur.

Ces lieux ne ſont pour toi qu'un ſéjour de triſteſſe;
Et loin d'être touchés de tes cris ſuperflus,
Ils te font ſouvenir ſans ceſſe,
Qu'elle fut, & qu'elle n'eſt plus!
Rien ne doit t'engager d'y reſter davantage.
Quitte, quitte un ſéjour fatal à ton repos?
Repaſſe ſur notre rivage,
Et viens retrouver ton Héros?

Il joint encore au bon eſprit du Comte, les agrémens qu'avoit autrefois le Chevalier. Il efface les jeunes Courtiſans par ſon enjoûment, par ſa vivacité; il leur fait honte par ſa politeſſe.

Toujours vif dans ſes reparties,
Toujours nouveau dans ſes ſaillies,
Inimitable en ſes façons,
Toujours gardant ſon caractère:
Pour s'inſtruire dans l'art de plaire,
On ne connoît que ſes leçons.

Courtiſan toujours aſſidu, ce qui eſt ordinaire; toujours agréable à ſon Maître, ce qui eſt rare, il ne cède à perſonne la gloire de lui plaire, & il ne l'approche jamais ſans y réuſſir.

Avouons la vérité: il faudroit être bien inſenſible pour n'être pas excité à ce deſſein par toutes les qualités qui brillent dans ce grand Prince. Je ſais que la Renommée vous en inſtruit ſouvent, & que vous en écoutez le récit avec autant d'étonnement que de plai-

ſir. Mais vous perdez beaucoup à ne le pas voir de près. Il ne tient qu'à vous, Monſieur : il vous l'a permis, depuis long-tems. Venez donc jouir de ce bonheur ? Venez voir le plus grand & le meilleur des Princes ? Et l'idée que vous nous avez donnée d'*Aléxandre*, fera place à l'admiration que vous ne pourez lui refuſer.

Aléxandre, il eſt vrai, par des faits inouis,
Se fit un grand nom dans l'Hiſtoire.
Mais ſi ſur le *Granique* il eût trouvé *Louis*,
Peut-être eût-il recueilli moins de gloire.

De la moitié du Monde il accrut ſes Etats;
La Victoire pour lui fut conſtante & fidelle;
Peut-être qu'à ſa voix elle eût été rebelle,
S'il avoit eu l'Europe ſur les bras....
Et *Louis* a triomphé d'elle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N. B. *En reliſant les Œuvres de* S.-Evremont *, *nous trouvons une réponſe de lui à M. le Marquis de* Canaples, *que nous oſons regarder comme une preuve inconteſtable que la Lettre qu'on vient de lire eſt en effet de ce Seigneur. C'eſt au Lecteur à en juger* **.

* Edition de *Londres*, 1707, Tome 3, page 410.

** La page ſuivante eſt la Réponſe de *Saint-Évrémont*.

LETTRE DE *S.-ÉVREMONT*, AU MARQUIS DE *CANAPLES*.

VOUS ne pouviez pas, Monſieur, me donner de meilleures marques de votre amitié, qu'en une occaſion où j'ai beſoin de la tendreſſe de mes amis, & de la force de mon eſprit pour me conſoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me ſeroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce : à l'âge où je ſuis, il m'eſt impoſſible de le remplacer.

Le vôtre, Monſieur, & celui de quelques perſonnes qui prennent part encore à mes intérêts, me ſeroient d'un grand ſecours à Paris ; & je ne balancerois pas à l'aller chercher, ſi les incommodités de la dernière vieilleſſe n'y apportoient un grand obſtacle. D'ailleurs, que ferois-je à Paris, que

me cacher, ou me préſenter avec différentes horreurs ? Souvent malade, toujours caduc, en un mot, décrépit ! On pourroit dire de moi, ce que diſoit Madame *de Cornuel* de certaine Dame : *Je voudrois bien ſavoir le Cimetière, où elle va renouveller de carcaſſe ?*

Voilà, je crois, de bonnes raiſons, pour ne pas quitter l'Angleterre ?... Mais la plus forte, c'eſt que le peu de bien que j'ai ne pourroit pas paſſer la Mer avec moi : il me ſeroit comme impoſſible de le tirer d'ici. C'eſt preſque rien : mais je vis de ce rien-là. Madame de *Mazarin* m'a dû juſqu'à huit-cens livres ſterling : elle m'en devoit encore quatre-cens, quand elle eſt morte. Aſſurément elle diſpoſoit de tout ce que j'avois plus que moi-même ; & les extrêmités où elle s'eſt trouvées ſont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reſte, & qu'elle vécut encore !... Elle a eu tant d'indifférence

pour la vie, qu'on auroit cru qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les Anglais, qui ſurpaſſent toutes les Nations à mourir, la doivent regarder avec jalouſie.

Soyez aſſuré, Monſieur, que je ſuis, &c.

ON demandoit à *S.-Evrémont*, à l'article de la mort, » s'il ne vouloit pas ſe » réconcilier ? » De tout mon cœur ! (répondit-il) » je voudrois me récon» cilier avec l'appétit. «

Il avoit pourtant aſſez de bonne philoſophie, pour être perſuadé qu'il eſt du devoir d'un bon citoyen, de quelque ſentiment qu'il puiſſe être, de reſpecter la Religion, ſur-tout de ſon pays ; & ne pouvoir même ſouffrir qu'on en fît un objet de plaiſanterie : » La ſeule Bien» ſéance (diſoit-il) & le reſpect qu'on » doit à ſes concitoyens, ne le per» mettent pas. »

PLACET SINGULIER *.

AU ROI.

SIRE,

L'Abbé de *Caumartin*, ſifflé, pincé, preſſé, pouſſé, excité, remué, agité, tourmenté, perſécuté par il ne ſait quel malin eſprit, à lui inconnu juſqu'à préſent ; mais qui ne ſait pas moins qu'il a fait contre lui un Diſcours à l'Académie, critique, cauſtique, comique, ſatyrique, allégorique, hyperbolique, emphatique, ironique, fanatique, extatique, extrinſique. La Charité Chrétienne ne lui permet pas d'en faire à Votre Majeſté une cenſure affirmative ; mais

* Tiré du même portefeuille que la Lettre précédente, & dont on ignore également l'Auteur.

la Vérité Chrétienne l'oblige de dire ; ſinon ce qui y eſt, au moins ce qui n'y eſt pas. Il n'eſt ni long, ni court, ni bas, ni ſublime, ni ſérieux, ni badin ; il n'eſt ni Sacerdotal par rapport à lui, ni Epiſcopal par rapport à l'Abbé *, ni Royal par rapport à Votre Majeſté. Il n'eſt point Sacerdotal par rapport à lui, car il n'a pas dit un ſeul mot de l'Ecriture-Sainte, des Pères de l'Egliſe, ni des Conciles Œcuméniques ; & ce ſont les ſeules paroles qui doivent ſortir de la bouche d'un Prêtre. Il n'eſt point Epiſcopal par rapport à l'Abbé, car il manque au reſpect qu'il lui doit par l'inſtitution établie dans l'Hiérarchie de l'Egliſe. Il n'eſt point Royal par rapport à Votre Majeſté, car il n'en dit rien, ſinon, *que vous riez toutes les fois que vous me voyez.*

* Cette plaiſanterie tomboit probablement ſur l'Evêque de *Noyon*, *Clermont-Tonnerre*, qui étoit auſſi membre de l'Académie Françoiſe.

LE GLORIEUX PRÉLAT *.

UN jour de Fête, un Prélat d'importance,
(Mais un Prélat de ſa haute naiſſance,
Très-entêté) pour faire honneur au Saint,
Diſoit la Meſſe; & tel qu'on le dépeint,
Vouloit du peuple & reſpect & ſilence;
Quand, dans l'Egliſe, entendant quelque bruit,
Qui lui ſembloit offenſer ſa Nobleſſe;
Il ſe retourne, avec colère, & dit:
» Feriez-vous plus, Peuple vil & maudit,
» Quand un Laquais diroit ici la Meſſe?

* *Attribué à Seneſçai*, ſur le même Prélat.

ANECDOTE RUSSE,

Concernant *Eudoxie Fœdorowna* *,

Première Femme du *Czar Pierre-le-Grand.*

LE premier devoir de l'Hiſtorien, lorſqu'il s'eſt trompé, eſt de rendre aux perſonnages dont il a parlé, & ſur-tout aux Souverains, la juſtice qui leur eſt due; & avec d'autant plus de raiſon, ſur-tout à l'égard des vices qu'il peut leur avoir attribués, ſoit en partant de mauvais mémoires, ou de l'eſprit de parti qui animoit la Nation au moment où il écrivoit, qu'il eſt reſponſable à la poſtérité des calomnies dont il peut les avoir

* Fille de *Fœdor Abramowitz Lapuchin*, d'une des plus anciennes familles de la *Ruſſie*. Cette Princeſſe lui donna un fils l'année ſuivante, & qui ne fut pas plus heureux que ſa mère.

noircis, au cas que d'autres Ecrivains, mieux inſtruits, viennent par la ſuite le convaincre ou d'ignorance, ou de mauvaiſe-foi.

L'exemple de la très-regrettable & infortunée *Mathilde*, Reine de *Dannemarck*, rapporté dans le troiſième Recueil de cet Ouvrage, & qui n'en eſt pas le moins intéreſſant, en eſt une preuve bien convaincante.

Celui d'*Eudoxie*, qui fait l'objet de celui-ci, ne l'eſt pas moins; & nous croyons qu'on nous ſaura gré d'avoir été aſſez heureux pour nous être trouvés à portée de rendre à deux Princeſſes, auſſi injuſtement calomniées qu'opprimées, le tribut d'éloges & de regrets dus à leur jeuneſſe, aux charmes de leur figure, ainſi qu'à la douceur de leur caractère, & à l'innocence de leurs mœurs.

La Czarine *Eudoxie* avoit d'abord mérité & s'étoit acquiſe toute la ten-

dreſſe de ſon époux; lorſqu'ayant remarqué du réfroidiſſement de la part de ce Prince, & avoir patienté longtems ſans ôſer s'en plaindre, fut enfin inſtruite que *Menzicof*, pour s'attirer de plus en plus l'affection de ſon maître, l'engageoit ſouvent dans des parties auſſi ſecretes que contraires à la fidélité conjugale. Animée d'un ſentiment d'indignation contre ce favori: »Infâme! (lui dit-elle un jour, après lui avoir expoſé le ſujet de ſes peines) » tu feins » d'ignorer ce dont je te parle? Mais » je ſuis informée de façon à n'en » pouvoir douter, que tu mènes ton » maître chez ces mêmes coquines à *qui* » *tu vendois autrefois tes pâtés & tes* » *petits gâteaux* *. » Ces derniers mots piquèrent d'autant plus vivement

* On ſait que *Menzicof*, jeune Crieur de petits Pâtés, ayant eu le bonheur de plaire à ſon Souverain, avoit été élevé par ce Monarque au plus haut degré de la faveur.

Menzicof, qu'il eſt généralement ordinaire à ceux que la Fortune a tirés de la boue, d'être d'autant plus ſenſibles aux reproches, eu égard à l'obſcurité de leur naiſſance. Auſſi, dès cet inſtant, forma-t-il le deſſein de perdre l'Impératrice.

Mais ſentant bien qu'il ne lui ſeroit pas facile de détruire les impreſſions que la préſence de la *Czarine* étoit en poſſeſſion de faire ſur le cœur de ce Monarque; il crut, pour mieux aſſurer ſa vengeance, devoir attendre quelque circonſtance qui, pour un tems ſuffiſant à ſon projet, pût le tenir éloigné d'elle. Le ſiége d'*Azoph* vint enfin très-à-propos pour favoriſer ſes tentatives, tant ſur l'eſprit que ſur le cœur de ſon Maître. Il ſut alors ſi bien mettre à profit la mauvaiſe-humeur de *Pierre*, procédant de l'inéfficacité de ſes efforts, pour emporter cette Place, qu'il parvint, inſenſiblement, à lui inſpirer des

ſoupçons contre ſon épouſe, & à les faire appuyer de façon par tous ceux qui lui étoient dévoués, qu'il envenima l'eſprit de ce Prince juſqu'au point auquel il vouloit le conduire : c'eſt-à-dire, qu'au lieu de retourner à *Moſcou*, ainſi que *Pierre* l'avoit réſolu, après avoir éprouvé qu'il perdoit envain ſes troupes devant *Azoph*, ce Prince dépêcha un Courrier à ſon oncle *Léon Nareskin*, avec ordre de faire enfermer la *Czarie*; ajoutant qu'il ne partiroit pas de devant *Azoph*, que le même Courrier ne lui eût apporté la nouvelle qu'elle avoit été tondue & jettée au fond d'un Cloître. Sur quoi cette Princeſſe infortunée, ſans avoir été entendue, ſans même peut-être avoir ſu quel étoit ſon crime, avoit été conduite, avec main-forte, au Monaſtère de *Sutels*, à 50 milles de *Moſcou*; & d'où elle ne ſortit que ſous le règne de *Pierre II*, c'eſt-à-dire plus de trente-

ans après ſa diſgrace, dont la cauſe, ainſi qu'on l'a ſu depuis, n'avoit été autre que l'effet de l'amour qu'elle avoit pour ſon Epoux, & de ſon reſſentiment contre *Menzicof*.

Voltaire eſt le ſeul qui ait cru qu'elle avoit été répudiée pour cauſe d'Adultère, ainſi que le lui a reproché *la Motraye* : car cette Princeſſe n'a jamais été ni ſoupçonnée, ni accuſée, de ce crime, & toute la *Ruſſie* rend encore ce témoignage à ſa mémoire.

On l'avoit mal informé, ſans doute. Mais ſon Livre eſt dans les mains de tout le monde ; & ſon témoignage eſt d'un trop grand poids, pour qu'il ne ſoit que d'autant plus juſte de rendre à la Victime innocente d'un indigne favori, la juſtice qu'elle a droit d'attendre de la poſtérité.

Nous devons ajouter que cet implacable ennemi d'*Eudoxie*, non-content des diſgraces dont il avoit accablé

la mère, étendit ſa vengeance juſques ſur le fils de ſa victime, le jeune *Czarowitz Alexis Pétrowitz*, dont les malheurs ont fait tant de bruit dans le monde. Ce jeune Prince avoit eu d'abord un excellent Gouverneur, qui peut-être eût pû corriger, ou du moins inſenſiblement parvenir juſqu'à pallier les vices de caractère que ſon Elève tenoit de la Nature. Mais *Menzicof* trouva bientôt des prétextes aſſez ſpécieux pour faire renvoyer cet honnête-homme, & pour s'emparer de l'éducation du *Czarowitz*. Naturellement bruſque, groſſier, & tant pour ſatisfaire à ſa haine contre la mère du Prince, que pour plaire à *Catherine*, ſeconde femme du *Czar*, dont elle avoit un fils, le perfide *Menzicof* traitoit ſon Elève avec le plus grand mépris. Ce qui le découragea ſi fort, & lui abâtardit le cœur, de façon que ce malheureux jeune homme ne tarda guère

à ſe montrer auſſi indolent, que brutal & efféminé.

Pour comble de ſcélérateſſe, le *Czarowitz* étant revenu de Naples en Ruſſie, ſur la promeſſe que ſon père lui avoit faite, par écrit, qu'on n'attenteroit point à ſa vie ; la bonne-foi de ce jeune Prince avoit touché le *Czar* au point de ſe montrer publiquement envers ſon fils dans les diſpoſitions les plus favorables. Mais *Menzicof* eut encore aſſez d'empire ſur l'eſprit de ſon maître pour détruire ce reſte d'affection paternelle, & pour l'aigrir au point de lui faire oublier la promeſſe qu'il avoit faite de pardonner à ſon évaſion, s'il témoignoit, par ſon retour, ſon obéiſſance à ſes ordres. Foibleſſe, auſſi étrange que barbare, qu'on tenta, vainement, de juſtifier par un détour de chicane auſſi ridicule qu'abſurde, & qui n'en impoſa pas plus aux perſonnes ſenſées que tous les efforts

depuis mis en uſage pour tâcher de perſuader le public, que la mort du *Czarowitz* ne pouvoit être attribuée qu'à la frayeur qui le ſaiſit à la lecture de ſa ſentence.

DISCOURS

DE L'EMPEREUR *CHARLES-QUINT*,

AUX ÉTATS GÉNÉRAUX DES PAYS-BAS,

Au moment de ſon abdication *.

MES Amis, quoique mon Chancelier vous ait fait part de la réſolution que j'ai priſe, & des ſujets qui m'obligent d'en uſer ainſi; je veux vous remettre en mémoire que voici la quarantième année que l'Empereur mon ayeul, me tira d'une tutelle étrangère, pour me mettre en poſſeſſion de moi-même, quoique je n'euſſe que quinze ans.

* Conforme à une copie tirée des Archives de *Bruxelles*, où cette Abdication fut faite, le 16 Janvier 1556.

L'année ſuivante que mourut le Roi Catholique, mon Seigneur, je me trouvai Roi d'Eſpagne, parce que cette ſucceſſion me vint du côté de ma mère ; & il y a trente-ſix ans, que l'Empereur, mon ayeul, décéda. Les Electeurs me conférerent cette dignité, bien que je ne l'euſſe ni ſollicitée, ni méritée, attendu le peu d'âge que j'avois alors. Cependant quoique je ne l'euſſe point recherchée avec ambition, je n'ai pas laiſſé de l'accepter avec joie, pour l'accroiſſement de la Religion Catholique, pour l'utilité de l'Allemagne, qui eſt ma patrie, & pour avoir plutôt l'occaſion de tirer l'épée contre le Prince Ottoman, l'Héréſie de *Luther* & les Princes ſes protecteurs. Et ſi l'envie, jointe à la jalouſie de quelques Princes Chrétiens m'ont embarraſſé pendant quelque tems, je n'ai depuis rien épargné, quelques peines & quelques travaux qu'il m'en coûtât,

pour parvenir à mon but, en me tirant d'affaires avec honneur. Je me ſuis tranſporté, pour cet effet, neuf fois dans la Haute-Allemagne, ſix fois en Eſpagne, ſept en Italie, & dix en ce Pays. J'ai paſſé quatre fois en France, deux fois en Angleterre, & autant en Afrique. Je me ſuis jetté huit fois ſur l'Océan, ſans compter celle-ci, qui doit être la dernière. Quant à toutes les guerres que j'ai entrepriſes, ç'a été tant pour la défenſe de la Foi, que pour la conſervation de mes droits, & pour celle de la Juſtice, attachée à ma dignité : car je puis affirmer que jamais je ne m'engageai dans aucune, ſoit par haine particulière, ſoit par ambition. J'ai eu ſur la terre un long règne; & d'autant plus long, qu'il n'a été qu'une longue ſuite de travaux, de tous les genres : & le moindre de tous (ſans compter ceux que m'a coûté l'Héréſie de *Luther*) n'eſt pas celui que

j'éprouve aujourd'hui, en me voyant forcé de vous quitter, pour chercher le repos qui m'eſt devenu néceſſaire. Réſolution que la tranquillité actuelle de mon eſprit m'engage d'autant plus à exécuter, que je ne l'ai priſe qu'après l'avoir réfléchie à loiſir : ſacrifice qui me coûte d'autant moins, qu'il faut des mains & des pieds plus libres que les miens, pour ſupporter un ſi lourd fardeau, tant de dignités que d'affaires! Et dès long-tems j'aurois pris ce parti, ſi le jeune âge de *Philippe* ne m'avoit retenu. Mais la misère du ſiècle, qui m'a fait perdre la ſanté pour conſerver la vôtre ; car la rupture de la Paix conclue avec le Roi de France ; la téméraire audace de *Maurice I.* venant avec une armée pour me combattre ; la priſe de *Metz* & de *Heſdin ;* l'entrée des Français par le *Hainaut* & par *Arras*, n'ont point été des actions que le hazard a produites, mais l'ouvrage de

de l'ennemi commun des hommes, pour mettre obſtacle à ma retraite, & que je ſuſpendis alors pour faire face à tout.

Graces en ſoient rendues à l'Eternel! Je n'ai rien perdu de mes Etats, & j'ai acquis beaucoup de gloire.

Mais aujourd'hui, avec un fils tel que *Philippe*, & un frère tel que *Ferdinand*, auxquels je puis confier la conſervation de mes Conquêtes, qui peuvent même les étendre; je me croirois très-condamnable, ſi je ne donnois pas à l'un la poſſeſſion de mes Royaumes, à l'autre celle de l'Empire.

Je vous oblige à beaucoup de choſes pour eux; je leur en recommande beaucoup pour vous: d'autant que votre mutuelle correſpondance leur procurera un grand repos, & à vous une grande utilité. Mais duſſiez-vous mettre le tout en oubli, conſervez du moins toujours la pureté de la Religion

Catholique, comme d'une forte Place aſſiégée par une Puiſſance ennemie. Et ſi, par hazard, ſon voiſinage avoit introduit chez vous quelques ſemences dangereuſes, arrachez-les, extirpez-les juſqu'à la racine! Souvenez-vous, Amis, de la ſollicitation preſſante que je vous en fais aujourd'hui : ſans quoi vous vous verrez eſclaves de l'obſtination, captifs ſous le joug de votre malice, ſans pouvoir lorſque vous voudrez rompre vos chaînes. Je vous le dis, du plus profond de l'âme : Oui, mes Amis, j'aimerois mieux périr miſérablement, que de ſouffrir la moindre altération dans la pureté de la Religion Catholique! Je ne rougis point d'avouer, quant au Gouvernement de mes Etats, que je puis avoir failli plus d'une fois, ſoit par défaut d'expérience, ſoit par préſomption, ſoit par trop de chaleur : mais que mon deſſein ne fut jamais d'offenſer perſonne. Si

quelqu'un me trouve coupable à cet égard, qu'il m'indique la façon d'y apporter remède ; & s'il étoit trop tard, j'en demanderai ſincérement pardon !

Charles, *en finiſſant, & ſe trouvant trop attendri pour attendre la réponſe que le Syndic des Etats avoit à faire, ſe retira, en diſant :* » Adieu, mes » Enfans ! vous me percez le cœur... » & je vous quitte, à regret ! »

OBSERVATIONS ſur cette Pièce.

CEUX à qui le caractère de cet Empereur eſt peu connu, n'ont ſans doute pû ſe défendre d'un ſentiment d'admiration très-fondé, en partant des ſentimens auſſi religieux qu'héroïques dont on l'a vu briller d'un bout à l'autre. Mais ceux qui, par la connoiſſanee particulière & réfléchie

de ſon hiſtoire, ſe rappelleront que ce même Prince, en l'appréciant du côté de l'eſprit, du courage & de la politique, méritoit ſans doute des éloges; mais qu'en le conſidérant du côté de la modération dans les deſirs, de la droiture & de la franchiſe, on ne ſait quelles épithetes lui donner. Reconnu généralement pour fourbe & diſſimulé, il juroit toujours, *à fé de hombre de bien!* (foi d'homme d'honneur) & faiſoit toujours le contraire de ce qu'il juroit; que *Machiavel* étoit un de ſes Auteurs favoris; que ſes Traités étoient toujours conçus avec cette ambiguité auſſi baſſe que honteuſe, qui fait perdre la réputation ſans augmenter les Etats. Qu'après le ſac de Rome (& ce ſeul trait ſuffit pour le peindre) tenant le Pape priſonnier dans le *Château-Saint-Ange*, il ordonnoit, dans tous ſes Etats, des Proceſſions & des Prières de quarante

Heures, pour obtenir du Ciel la délivrance du ſaint Père, qu'il pouvoit mettre en liberté, par une ſimple Lettre ; & que cette comédie dura juſqu'à ce que *Clément VII* eut acheté ſa délivrance ; lorſqu'en un mot, on aura nombre d'autres traits de cette eſpèce à reprocher à ſa mémoire ; après avoir lu le Diſcours d'Abdication de ce Prince, ces mêmes perſonnes n'auront-elles pas droit de dire, ſans riſquer d'être démenties : *Le Renard meurt dans ſa peau !*

Philippe II, qui n'étoit pas moins diſſimulé que ſon père, lui répondit après cette Abdication ſolemnelle :

» Votre Majeſté Impériale me charge
» d'un bien peſant fardeau ! Je ne pour-
» rai remplir un ſi grand vide, n'ayant
» point aſſez de forces pour ſuivre les

» grands exemples que vous m'avez
» donnés. Je n'accepterois même pas
» cette démiſſion, ſi je n'étois bien
» perſuadé qu'elle pourra prolonger
» les jours de Votre ſacrée Majeſté.
» Mon ambition ne me permet guère
» de tâcher à prendre un plus grand
» eſſor, que celui d'imiter une partie
» de vos vertus ; puiſque les plus
» grands hommes tenteroient envain
» de les imiter toutes.

A Trompeur, Trompeur & demi !

C'eſt ce dont *Philippe* n'a pas tardé, ſix mois, à donner plus d'une preuve.

L'EMPIRE DE LA MODE,

Anecdote Eſpagnolle & Comique, du règne de Philippe III.

PAR M. *D. L. P.*

» POUR régner ſur Frivolité,
» Mode nâquit de Nouveauté ;
» Et tant plus Mode eſt ridicule,
» Tant plus Mode croît & circule!

Si ces vers, que, de bonne-foi,
Je jurerois être de moi,
N'étoient que de réminiſcence,
J'en acquitte ma conſcience.

Mais, ſans peſer ſur un ſujet,
De ſi médiocre importance,
Amis Lecteurs, paſſons au Fait.

En Eſpagne, (dit-on) j'ignore en quelle année,
Aux Fêtes qu'enfantoit un Royal hyménée *,
La fine fleur des *Elégans*,
C'eſt-à-dire des Courtiſans,

* *Celui de l'Infant, depuis* Philippe IV.

Voulant ſignaler ſa Parure,
En étalant plus de dorure
Que ne comportoit leur Pourpoint,
Au Corps trop étroitement joint;
Par les conſeils d'une tête falotte,
Triplerent, un beau jour, l'ampleur de leur culotte.

Si ce luxe nouveau ſurprit,
Et ſi la Cour, comme la Ville, en rit,
Le cas ne ſurprendra perſonne.
Mais ce qui moins encor m'étonne,
C'eſt qu'en peu de jours l'œil s'y fit;
Et qu'à tel point la Mode prit,
Que bientôt dans l'Eſpagne entière,
Il ne fut fils de bonne mère,
Qui frappé de ce goût nouveau,
Dans cette eſpèce de Tonneau,
Ne voulût loger ſon derrière.

La Cour pourtant, bientôt après,
Ouvrant les yeux ſur cette effervesſence,
Par la plus ſévère Ordonnance,
En proſcrivit le ridicule excès.

Mais le mal étoit fait; & quand l'Abus commence,
Si l'on n'en prévient les effets,
Il ſe détruit toujours bien plus tard qu'on ne penſe!

Auſſi la rigueur de l'Edit,
Et les amendes & les peines,
Sur les âmes fières & vaines,
Des Courtiſans, & ſur-tout à *Madrid*,

N'obtinrent qu'un léger crédit.
Et du tonneau la groteſque figure,
Chez le Noble & le Citadin,
Du plus ample Vertugadin,
Déja ſurpaſſoit la meſure;
Lorſque, par hazard, certain *Don*,
De mine la moins impoſante,
Surpris en contravention,
Fournit matière à la ſcène ſuivante:

Chez le *Corrégidor* * conduit,
Le grave Magiſtrat lui dit:
Se peut-il, Seigneur, qu'à votre âge,
(Qui n'eſt pas celui d'un enfant!)
Inſtruit que le Roi le défend,
Vous puiſſiez vous montrer en pareil équipage?

Seigneur (répond le délinquant)
C'eſt que ſous cet accoûtrement,
Pour moi d'un très-utile uſage,
Je porte & cache ſûrement,
Tout ce qui généralement,
Compoſe mon petit ménage.

— Seigneur, trève de badinage:
C'eſt mal prendre votre moment.
Craignez!.. — Pour appaiſer votre reſſentiment,
Daignez du moins m'entendre? Et duſſiez vous en rire,
Je vais par des effets juſtifier mon dire...

---

* *Le Lieutenant de Police.*

Le Roi connoît mon nom, mes talens, mes ſuccès
En tems de Guerre, ainſi qu'en tems de Paix;
Et que dans plus d'une grande Aventure,
Je ne démentis point une ſource ſi pure.

Mais par le Jeu, l'Amour & les Procès,
Vous voyez en moi, je vous jure,
Le plus gueux de tous ſes ſujets!
Si gueux, malgré ma brillante apparence,
Si gueux, Seigneur, qu'à cet habit,
Dont un vieux Juif m'a fait crédit,
Sur les Titres de ma naiſſance,
En attendant que le Roi récompenſe
Son ſerviteur, qu'un Tréſorier maudit,
Très-poliment, chaque jour éconduit,
Je dois toute ma ſubſiſtance!
Si gueux enfin, que du froid galetas,
Dont l'infortune a fait ma réſidence,
La ſerrure ne fermant pas;
Pour mettre à l'abri du pillage,
Tout ce que contenoit ma cage,
Ma guitarre, & même mes draps,
Ma culotte, ſans embarras,
Loge aujourd'hui tout ce bagage...
Et ſi ce trait vous ſemble fabuleux,
J'offre, à l'inſtant, d'en convaincre vos yeux.

— Quoi, Seigneur? — Oui, Seigneur: Oui, tout; tout mon bagage!
En un mot, tout ce que le Sort,
Avec le Tréſorier d'accord,
Me laiſſe encor à mon uſage.

Seigneur, (dit en riant, le grave Magiſtrat)
D'une Aventure auſſi plaiſante,
Qu'à tous égards intéreſſante,
Permettez-vous que, dès demain,
Je faſſe part au Souverain,
Dont la bonté ſeconde la juſtice?
Et qui bientôt (j'en ſuis certain)
Du ſort, à votre égard, bornera le caprice?

— Mon refus n'empêcheroit rien,
Seigneur... Et je ſens que, peut être,
Si le récit peut amuſer le Maître,
Le Serviteur pourroit s'en trouver bien?

Il ſuffit au Lecteur d'apprendre,
Que le bon Roi, ſurpris d'entendre
Un récit auſſi ſingulier,
Fit appeller le Cavalier;
Et qu'enchanté de ſon humeur bouffonne,
En ayant ri juſqu'aux éclats;
Pour l'attacher à ſa perſonne,
Lui fit quitter ſon galetas;
Et que (grace, ſans doute, à cette Facétie)
Le Monarque, dans ſes Etats,
Eut bientôt le plaiſir de voir, à l'agonie,
Sans fatiguer les Magiſtrats,
La *Grande-Culottomanie*!

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

Anecdote anglaiſe, concernant M. J. Wilkes, Page 1

Relation du voyage de Louis XIV *à Nantes, en 1661, écrite par ordre de ce Monarque, aux deux Reines, ſa Mère & ſon Epouſe,* 9

Extrait d'une Pièce de Théâtre Eſpagnol, intitulée : Sainte Catherine Docteur, 20

La digne Épouſe, ou Léonore d'Urgel, *Romance Hiſtorique & Galante,* 26

Le Vieux Garçon, mort en ceſſant de l'être, Anecdote Françaiſe, 32

Hiſtoire du fameux Père Ottoman, *traduite de l'Anglois,* 38

*Origine de la fortune du Biſayeul du Lord ***, Anecdote Irlandoiſe,* 55

La Préſence d'Eſprit, Anecdote Eſpagnolle, 68

Mêlanges Hiſtoriques, 74

La Victime de l'Amour & de la Probité, Anecdote très-moderne, 107

Le Corbeau, *ancienne Légende, ou Hiſtoire du vénérable* Béde, 114

Combien les Auteurs dramatiques ſont quelquefois dangereux! Sur Shakeſpéare, 131

Le Dénoument imprevu, Anecdote hiſtorique Anglaiſe, 135

Relation de la mort du Marquis de Monaldeſchi, *grand Ecuyer de la Reine* Chriſtine de Suède, *par le Révérend Père* le Bel, *Miniſtre de l'Ordre de la* Sainte-Trinité, *du Couvent de* Fontainebleau, *ſon Confeſſeur : du 16 Novembre 1657,* 139

Fragment d'une ancienne Chronique Eſpagnolle, 170

Converſation intéreſſante entre Molière *& ſon ami* Chapelle, 175

Recueil de quelques pièces de Poéſie, qui ne ſe trouvent point dans les Œuvres imprimés de leurs Auteurs. 186

Madrigal de Racine, *mis à la tête d'un petit Ouvrage de M. le Duc* du Maine, *preſque encore enfant*, ibid.

Fragment d'un Sonnet ſur Colbert, *Impromptu de* Boileau, 187

Lettre de Boileau *à M.* Broſſette, *du 15 Juin 1704*, ibid.

Eloge du Vaudeville, par Panard, 189

Dialogue ſur la ſociété néceſſaire des deux Sexes, par le même, 191

Sur la différence des deux Opéra, par le même, 193

Couplet ſur Madame de Pompadour, *par le Cardinal de* B***, 193

Triolet du Père du Cerceau, *Jéſuite, contre* Boileau, 194

Vers de la Motte-Houdart, *ſur le Mariage du Comte de* Beuvron *& de Mademoiſelle de* Saint-Aulaire, 195

Du même, ſur l'Abbé de Pons, *Impromptu*, 196

*Traduction d'une Epigramme Latine de l'Abbé d'*Olivet, *contre l'Abbé* Desfontaines, *par* Panard, 197

Analyſe du Guſtave *de* Piron, *par* Boiſſy, 198

Vers de Duclos, *Secrétaire de l'Académie Françoiſe, &c. à Mademoiſelle* ***. *au nouvel an*, 200

Lettre de Marivaux, *de l'Académie Françaiſe, à Mademoiſelle* Silvia,

célèbre Actrice de la Comédie Italienne, pour ſa Fête, 202

Epigramme de Racine, *contre la* Troade *de* Pradon, 204

Couplets de M. de Saint-Gilles, *à Madame & à Mademoiſelle* Deshoulieres, 205

Réponſe de ces Dames, 207

La Comteſſe de ***. *à la Marquiſe* de ***. *vers de* Pierre Corneille, 208

Couplet de Philippe, *Duc d'*Orléans, *depuis* Régent de France, 210

Son Epitaphe, par l'Editeur de ce Recueil, 211

Vers de l'Evêque du Belley, 212

Vers retranchés du Catilina *de* Crébillon, *Acte II, Scène I,* ibid.

Vers de Linière, *contre* Ménage, 213

Vers de Claude-François Reboucher, *Conſeiller au Parlement de* Nancy, 214

Bouquet à Madame * *, par le même,* 215

Sur l'Opération de la Fiſtule, qu'alloit ſubir le Duc Léopold, *par le même,* ibid.

Lettre de Henri II, *Roi de France, à* Diane de Poitiers, *ſa Maîtreſſe,* 217

Combien il eſt haſardeux de prononcer ſur le ſuccès d'une Pièce de Théâtre, avant la repréſentation ! Anecdote Françoiſe, 220

Frédégonde *&* Landri, *Romance Tragique,* 231

Particularités concernant le Maſſacre de la S.-Barthélemi, *du 24 Août 1572, tirées des Manuſcrits d'*Auguſtin Conon, *Avocat au Parlement de* Rouen, 239

L'Héroïne Languedocienne, 264

Anecdotes Hiſtoriques, concernant l'Impératrice Marie-Thérèſe d'Autriche,

extraites d'une Lettre écrite de Vienne, *à M.* D. L. P., *le 12 Décembre 1755*, 273

Fragment d'une ſeconde Lettre ſur le même ſujet, de Vienne, *le 1 Avril 1756*, 290

Anecdotes concernant Crébillon *fils*, 302

Anecdote concernant Catherine Première, *Impératrice de Ruſſie*, 315

Le Portrait, Anecdote Anglaiſe, hiſtorique & galante, 326

Le Vendeur de Pardons, Trait hiſtorique, 329

Notice ſur le célèbre Huet, *Evêque d'*Avranches, *&c.* 331

Particularités & Singularités Hiſtoriques, 339

Petites Anecdotes, en vers, par M. D. L. P. 380

Le Laquais obéiſſant, ibid.

Quelle Femme! Anecdote Belgique, 381

La Politeſſe Françaiſe, 382

Le Prince Reconnoiſſant, ibid.

Sur Corneille & Racine, 383

Honneur à qui il appartient! ibid.

Leçon Utile, Anecdote Françaiſe, 385

Particularités ſur Piron *& ſur ſon caractère*, 389

La vieille Joueuſe, Anecdote Françaiſe, 393

Anecdote concernant Garrick, *célèbre Comédien Anglais*, 395

Extrait de la Relation de ſa Pompe funèbre, 404

Lettre de M. Franklin *à Madame* Brillon, *traduite de l'Anglais*, 411

Anecdote Hiſtorique, concernant le Comte de Gramont, *par M.* D. L. P. 418

Le généreux Cardinal, Anecdote Italienne, 425

Lettre de M. de C***. *à* S.-Évrémont, *ſur la mort de la Ducheſſe de* Mazarin, 429

Lettre de S.-Évrémont, *au Marquis de* Canaples, 438

Placet Singulier, au Roi, 441

Le Glorieux Prélat, 443

Anecdote Ruſſe, concernant Eudoxie Fœdorowna, *première Femme du* Czar Pierre-le-Grand, 444

Diſcours de l'Empereur Charles-Quint, *aux Etats Généraux des Pays-Bas, au moment de ſon Abdication*, 453

Obſervations ſur cette Pièce, 459

L'Empire de la Mode, Anecdote Eſpagnolle & Comique, du règne de Philippe III, *par M.* D. L. P., 463

Fin de la Table.

ERRATA

DU QUATRIEME VOLUME DES PIÉCES INTÉRESSANTES.

PAGE 6 de la Lettre de M. de S***, ligne 15, diſcréditer; *liſez*, décréditer.

Page 18, ligne 2, me mette en grand ſoucis; *liſez*, me mit.

Page 29, ligne 2, en l'aſſociant à ſa gloire; *liſez*, & l'aſſocient à ſa gloire.

Page 80, ligne 4, *morientes ori*; liſez, *morientis*.

Page 112, ligne 8, mais ce ſeroit; *liſez*, & ce ſeroit.

Page 132, ligne 9, a rempli ſon objet; *liſez*, n'ait rempli.

Page 134, ligne 14, vivoit... cent; *liſez*, vivoit preſque.

Page 140, lig. 7, ait toujours eue; *liſez*, a toujours eue.

Page 234, ligne 13, qu'à l'époux; *liſez*, que l'époux.

Page 270, ligne 1, lui lâche; *liſez*, lui lâcha.

Page 284, ligne 9, plus ſolemnelle ; *liſez*, plus célèbre.

Page 303, ligne 9, mieux bien accucillie, *liſez*, bien mieux.

Page 310, ligne 2 & 3, étoit bien fait ; *liſez*, étoient bien faites.

Page 326, ligne 6, Après ſon parjure, *Théſée ajoutez le vers ſuivant* :

Objet de ſon amour comme de ſon courroux.

Page 329, ligne derniere, pour la décrier, *liſez*, pour les décrier.

Page 345, ligne 3, Ainſi ; *liſez*, Auſſi.

Page 377, ligne 3, Belzac ; *liſez*, Balzac.

Page 391, ligne 4, c'eſt un dernier ſoupir ; *liſez*, c'eſt un ſouffle divin.

Page 393, ligne 9, perdu mon argent ; *liſez*, perdu tout mon argent.

Page 396, ligne 4, un quelqu'un ; *effacez* un.

Page 403, ligne 10, belle Zyrphé ; *liſez*, c'eſt que *Zyrphé*.

Page 414, ligne 12, la ſociété ; *liſez*, ſa ſociété.

Page 440, ligne 13, j'avois ; *liſez* ; il avoit.

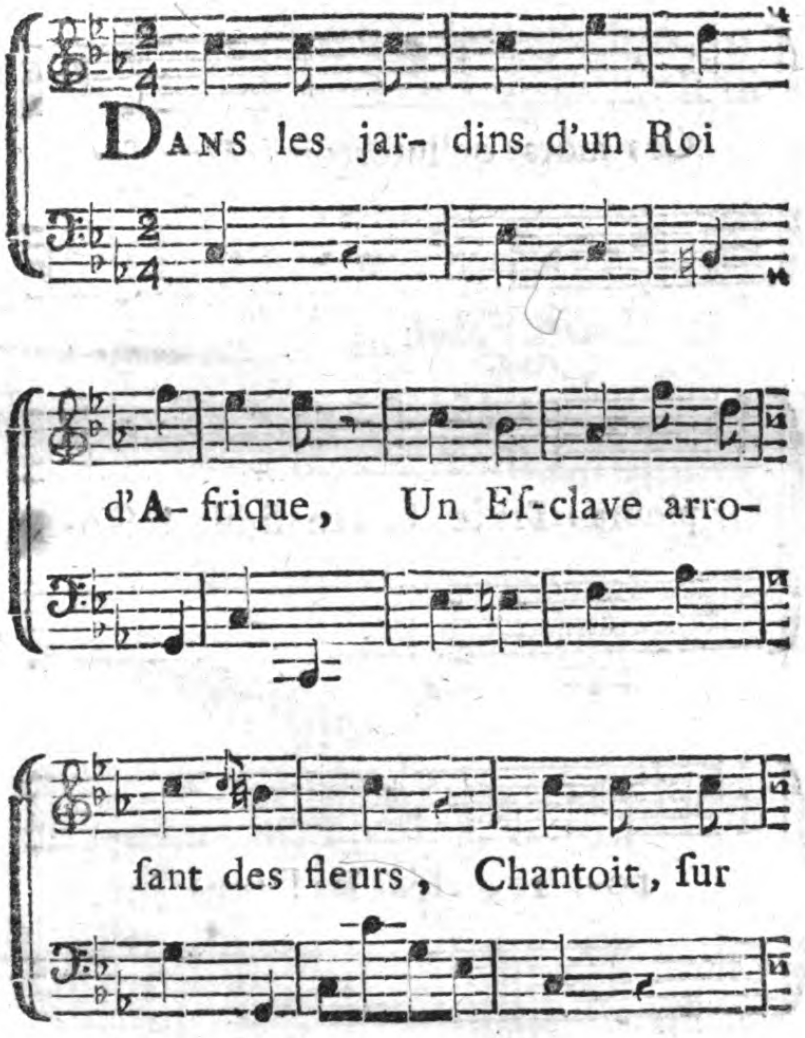
Page 446, ligne 4, fut enfin ; *liſez*, elle fut enfin.

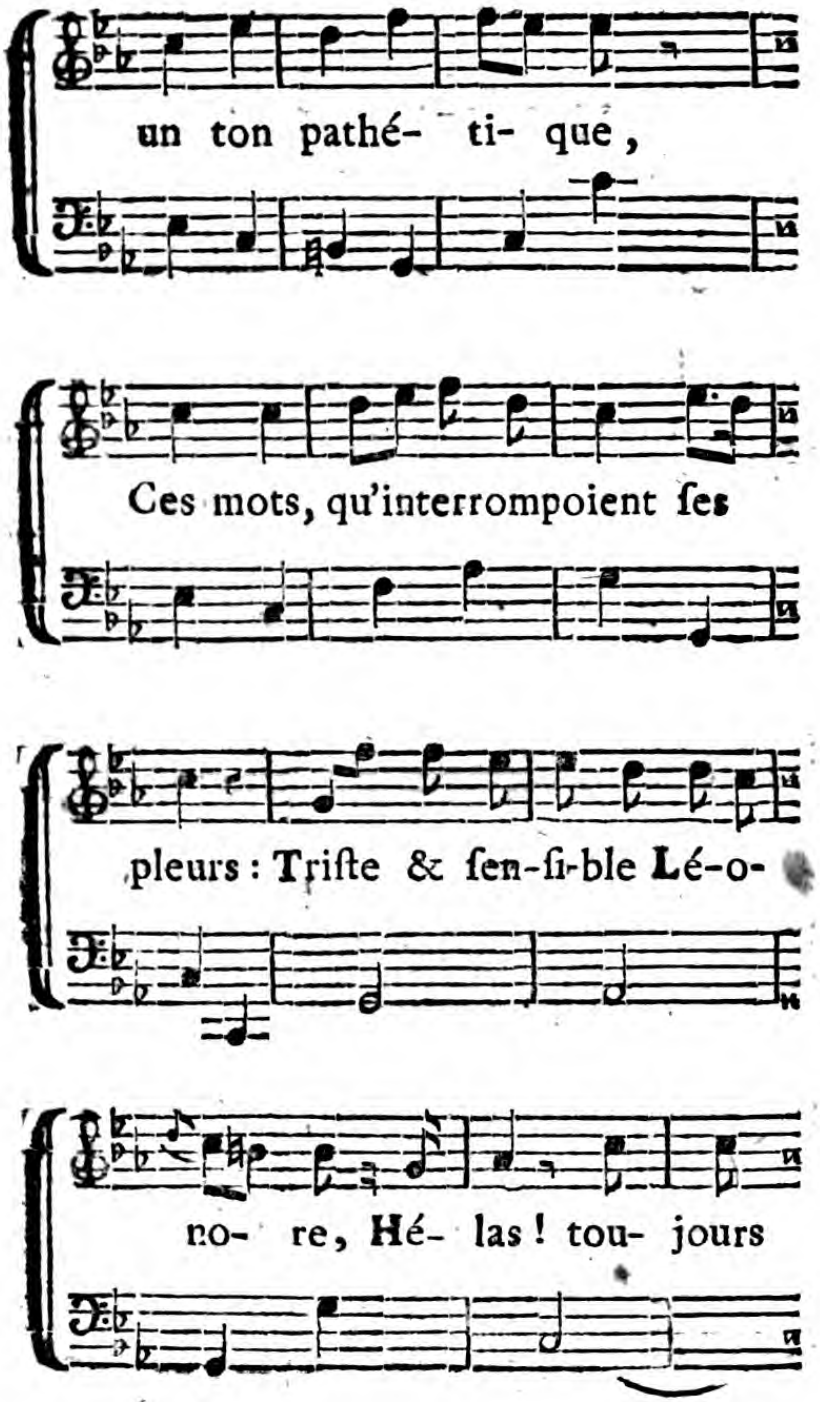
Page 458, ligne 1, comme une forte place ; *liſez*, comme d'une.

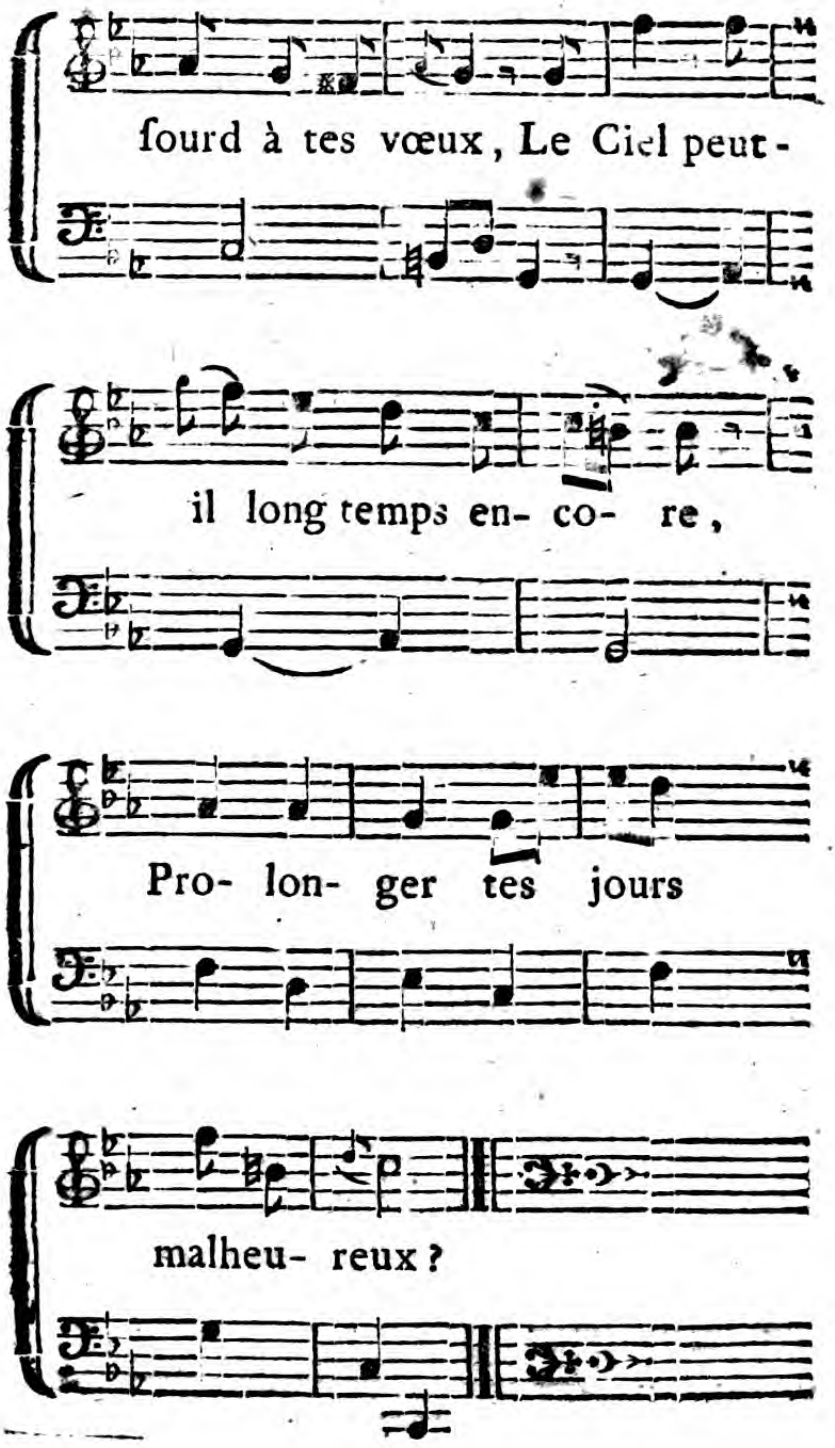
Fin de l'Errata.

MUSIQUE
DE M. MIL***.

Andante.

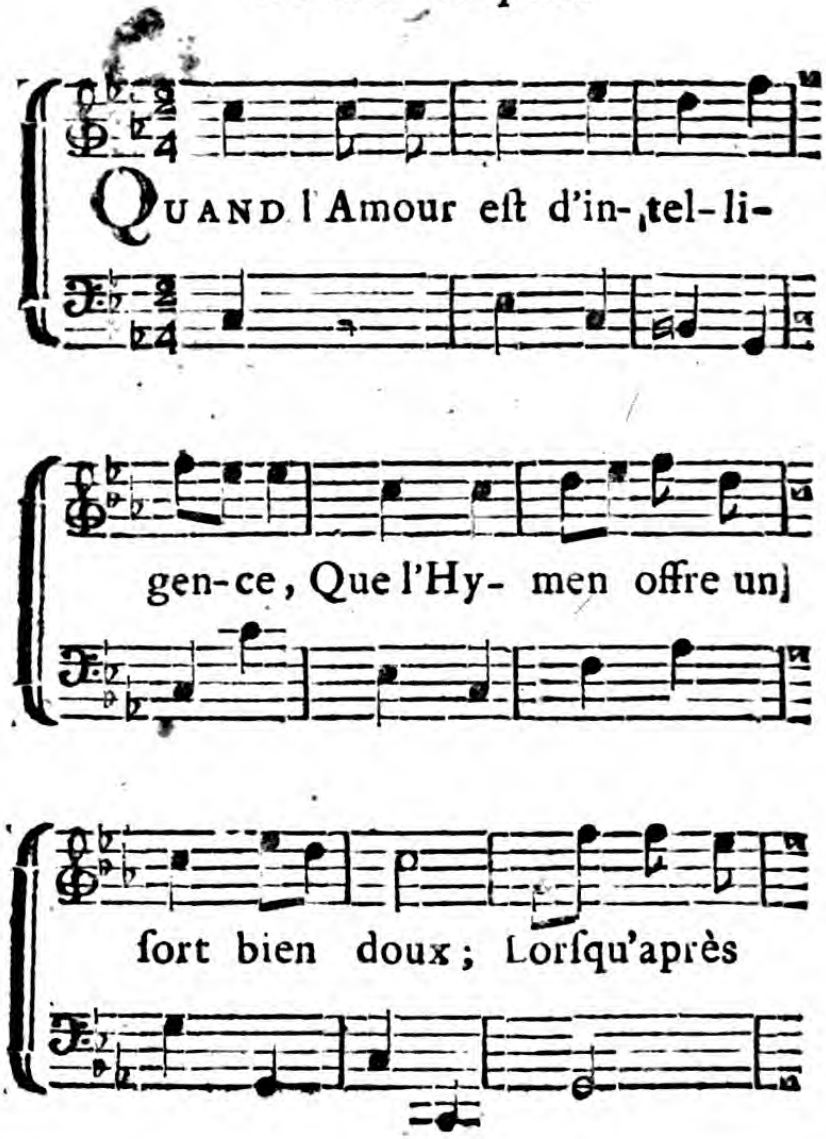


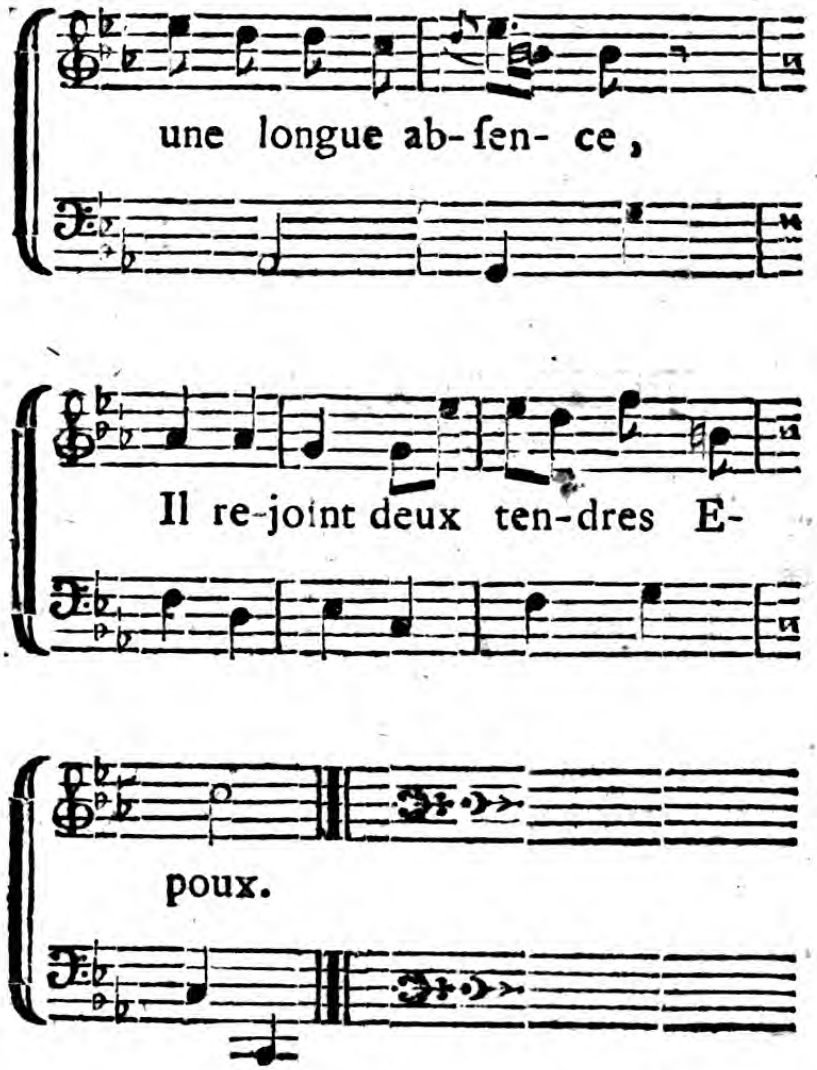

un ton pathé- ti- que,
Ces mots, qu'interrompoient ſes
pleurs : Triſte & ſen-ſi-ble Lé-o-
no- re, Hé- las ! tou- jours


ſourd à tes vœux, Le Ciel peut-
il long temps en- co- re,
Pro- lon- ger tes jours
malheu- reux ?

MORALITÉ.

Dernier Couplet.

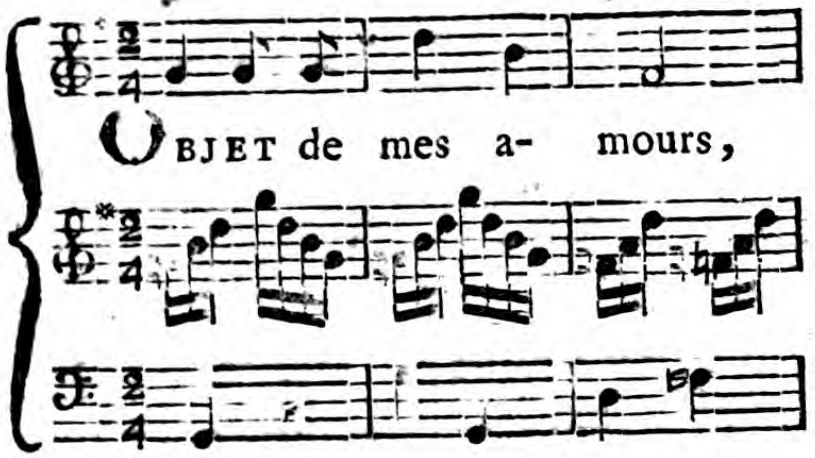


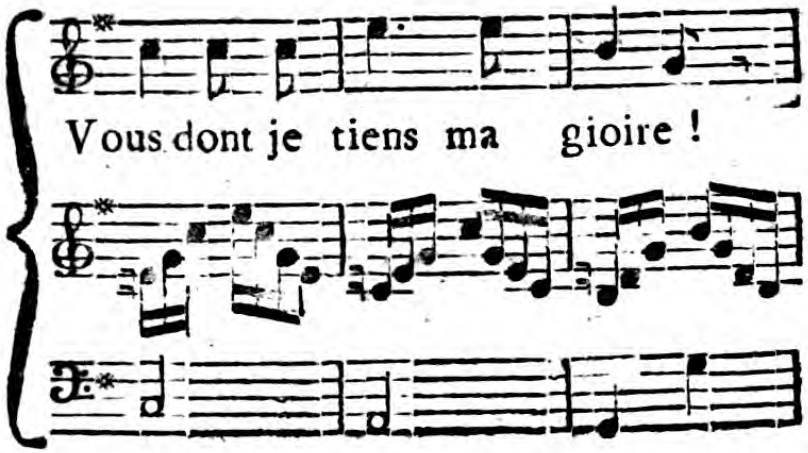

une longue ab-ſen- ce,
Il re-joint deux ten-dres E-
poux.

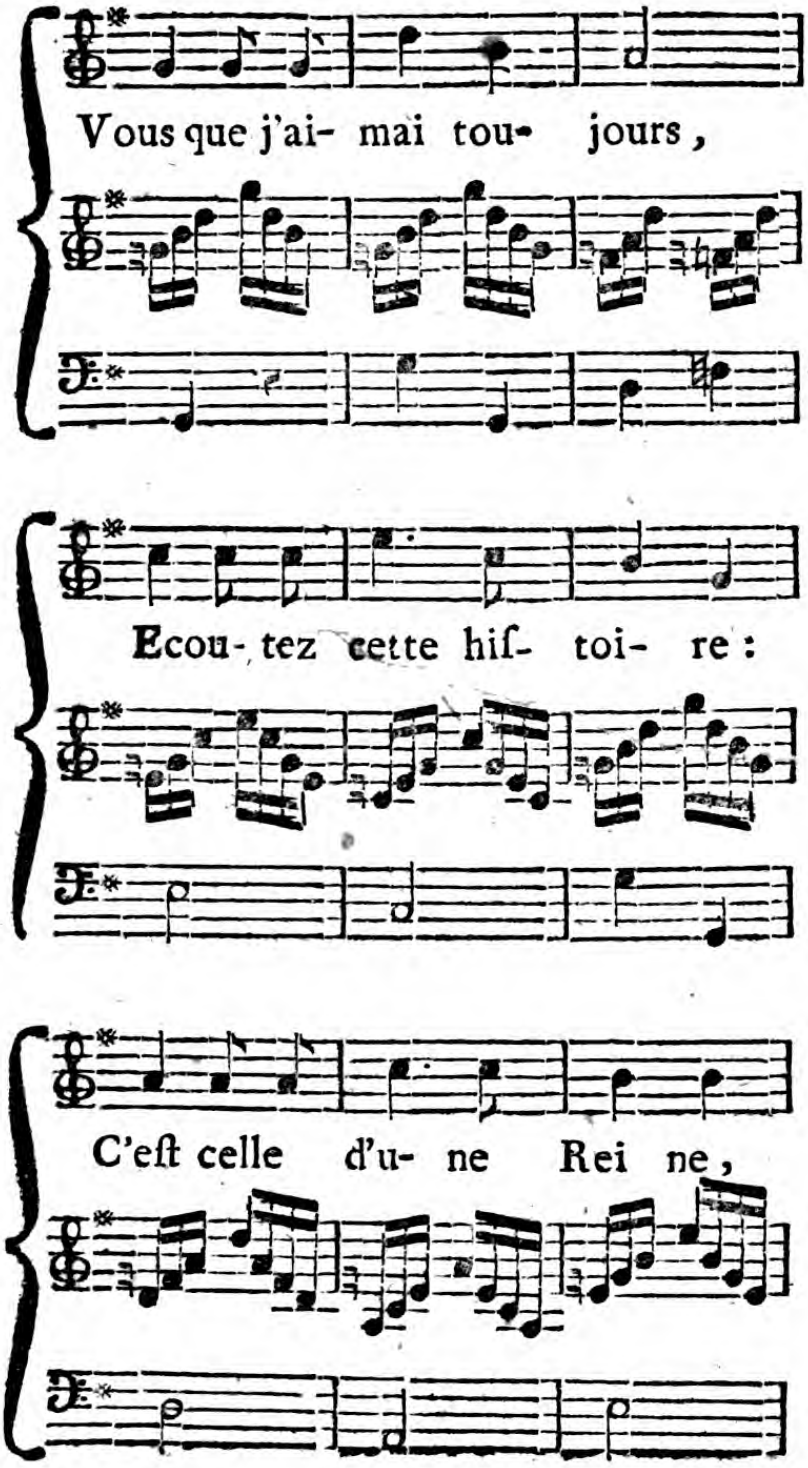
MUSIQUE

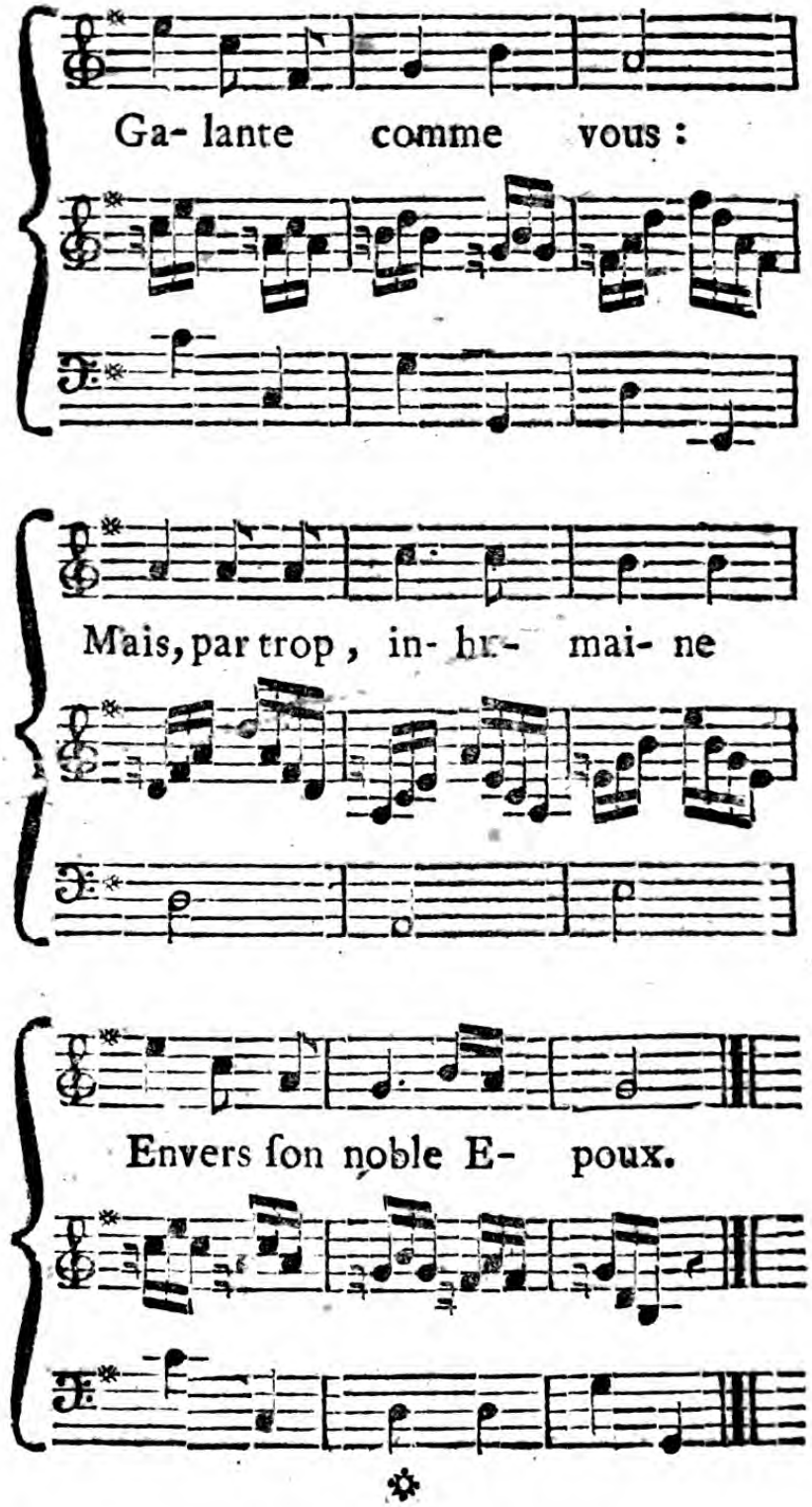
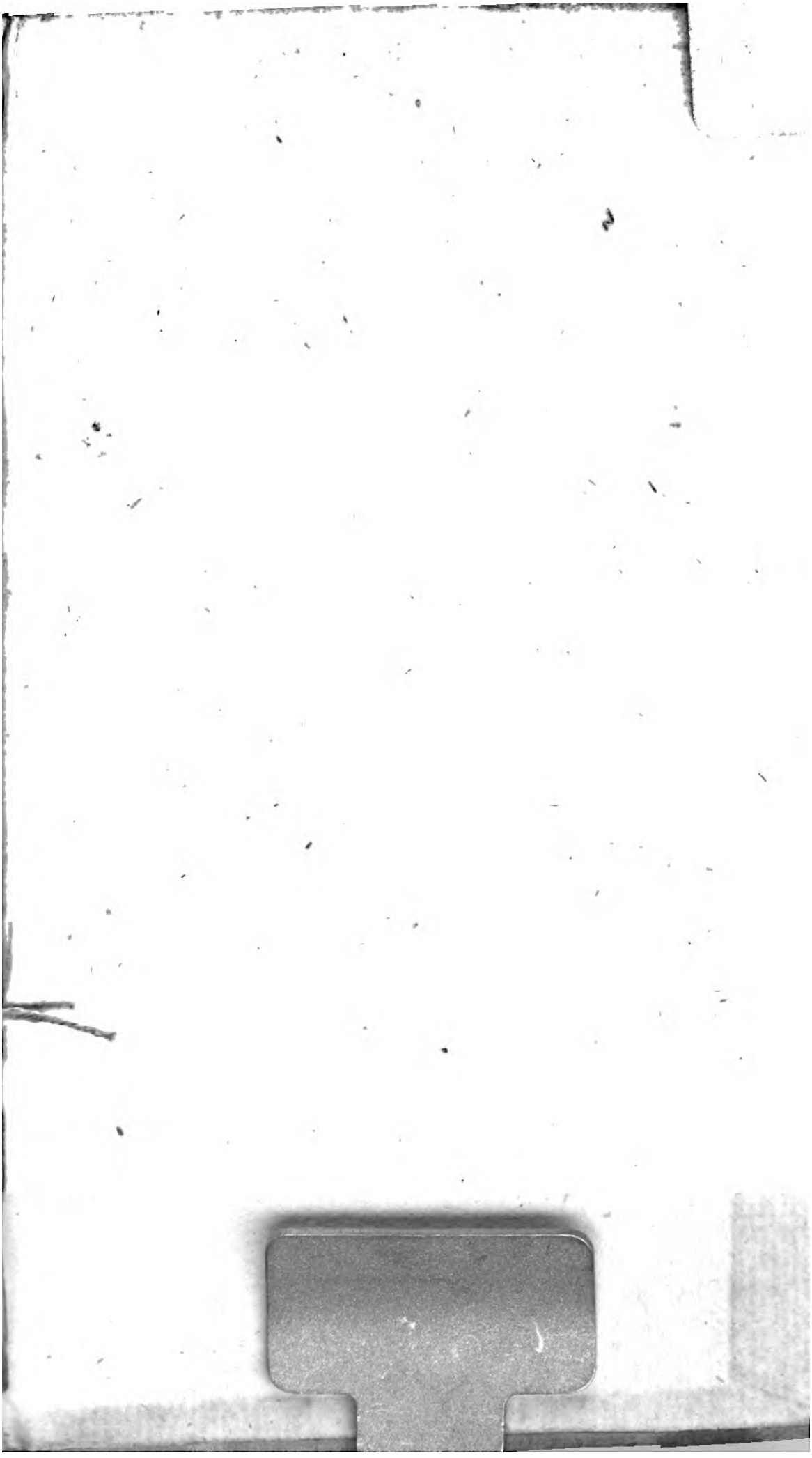
DE M. MIL***.

Andante.






Vous que j'ai- mai tou- jours,
Ecou- tez cette hiſ- toi- re:
C'eſt celle d'u- ne Rei ne,


Ga- lante comme vous :
Mais, par trop, in- hu- mai- ne
Envers ſon noble E- poux.